ŒUVRES

DE

JULES LACROIX

TOME PREMIER

Imprimerie Eugène Heutte, à Saint-Germain.

ŒUVRES

DE

JULES LACROIX

THÉATRE

ŒDIPE ROI — LE TESTAMENT DE CÉSAR



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, PLACE DE L'OPÉRA

1874





A MON FRÈRE PAUL LACROIX

(Bibliophile Jacob)

Tu m'as dit bien souvent dans nos bonnes causeries fraternelles : « Allons, mon ami, secoue un peu, non ta paresse, mais ton indifférence littéraire : réimprime cette traduction en vers des Satires de *Juvénal* et de *Perse*, couronnée par l'Académie française en 1846, tes *Odes d'Horace*, aujourd'hui presque achevées, tes deux recueils de sonnets, — le premier : *Pervenches,* qui date de 1830, la grande époque des illusions, — le dernier : *L'année infâme,* ce cri de douleur que t'arrachaient naguère les désastres de la patrie. Je ne te parle pas d'une foule de poésies, bonnes ou mauvaises, — tu en es juge, — qui dorment pêle-mêle dans tes cartons; je ne te parle pas de cet essai un peu téméraire de traduction complète et littérale en vers des pièces de Shakspeare, que tu avais entreprise, à cet âge où l'on ne doute de rien, — l'année même où fut joué l'*Othello* d'Alfred de Vigny. Tout cela, peut-être, exigerait de ta vue qui s'éteint, un trop pénible travail ; mais, de grâce, ami, sinon pour toi, l'insouciant rêveur, au moins pour celle qui t'en prie chaque jour avec une si tendre persévérance, réunis en corps d'ouvrage tes pièces de théâtre, dont quelques-unes, après

d'incontestables succès, ne sont plus guère connues que de nom à la génération nouvelle. Elles ont eu leurs brillantes soirées, elles ont occupé sérieusement la presse; mais prends garde, la vie est rapide, on oublie vite aujourd'hui; et, si tu ne rassembles toutes ces brochures éparpillées, feuilles volantes que le temps emporte, elles disparaîtront comme tant d'autres choses. »

J'hésitais, hier encore. Enfin je me décide, je publie; tu sais pourquoi?... Je n'ai jamais tenu beaucoup, même quand j'étais jeune, à faire parler de moi. A présent, j'y tiens moins encore. J'aime la poésie pour elle-même, et je lirais Virgile, Homère et Sophocle, toute ma vie, dans un désert, sans rien vouloir de plus. Mais une autre âme, qui est aussi la mienne — *animæ dimidium meæ* — a de l'ambition pour moi. Elle me prie tour à tour et me gronde, elle me presse... Je ne résiste plus. Oui, frère, *alea jacta est!* je publie... mes vers. Je commence par le théâtre.

Mais aujourd'hui, grave et pensif, voilà que tu me dis :

« Je te rappelle ton épigraphe favorite, celle de tes sonnets de jeunesse :

Eheu! fugaces, Postume, Postume
Labuntur anni...

« Tu as bien attendu. L'heure est mauvaise; l'ombre se fait chaque jour davantage sur les choses purement littéraires. Vois maintenant où court la foule !... Tu n'as point fait reprendre tes drames. Retranché dans ta solitude avec tes chers poëtes de la Grèce et de Rome, tu as trop oublié les vivants... qui t'oublient. D'ailleurs, maintenant que la mort ou la vieillesse ont emporté les grands tragédiens, par qui ferais-tu jouer *César* et *Brutus*, — *Œdipe roi?* A défaut d'acteurs et de théâtres littéraires,

je te conseille un genre de reprise qui en vaut bien un autre. Alexandre Soumet, ce grand, ce noble poëte exilé du théâtre, a fait ce que je t'engage à faire : dans l'édition complète de ses œuvres dramatiques, il a joint à chacune de ses pièces les jugements de la critique sérieuse, et son livre, invoquant le passé, s'adresse à l'avenir. Sans vouloir te comparer à ce poëte illustre, fais de même. J'ai retrouvé dans mes paperasses quelques articles signés des plus beaux noms de la presse, plusieurs pages souvent admirables de style et de critique, qui, tirées de la poussière des bibliothèques, redonneraient une vie nouvelle et plus durable à des œuvres étouffées dans leur succès par de fatales exigences politiques. Tous ces articles, et beaucoup d'autres que je n'ai pas conservés, mais que tu dois avoir dans quelque fond d'armoire poudreuse, si tu ne les as pas brûlés, selon ta vieille et funeste habitude, avec ces nombreux ouvrages commencés, que je regrette toujours, — presque tous ces articles te sont favorables, et leurs éloges, que tu n'as jamais sollicités, te vengent complétement de certains oublis. Sois tranquille, personne ne t'accusera de camaraderie, cette chose honteuse : on te connaît. D'ailleurs, ces jugements, ces critiques plus ou moins bienveillantes, ne sont pas d'hier; plusieurs ont déjà vingt ou vingt-cinq ans de date : c'est de l'histoire littéraire. Ainsi, courage! mets-toi en besogne, compulse toutes ces revues, tous ces feuilletons signés : Janin, Gautier, Édouard Thierry, Sarcey, Paul de Saint-Victor, Banville, Édouard Fournier, Paul Foucher, signés encore de beaucoup d'autres noms qui sonnent bien dans la presse contemporaine. »

En m'encourageant ainsi, cher bibliophile, toi dont l'es-

prit et la vue sont restés si jeunes après quarante années et plus d'énormes travaux incessants, tu n'oubliais qu'une chose, c'est que je n'ai plus tes yeux. Je ne suis pas encore aveugle comme Œdipe, mais, hélas! à peu près... Comment veux-tu que je fouille dans ce tas de papiers confus? Je frémis rien que d'y songer. Oui, tu as raison; je dois suivre ton conseil : l'exemple de Soumet, et plus encore celui de Sainte-Beuve me décide, — Sainte-Beuve, le grand critique, qui, dans sa dernière édition définitive de *Joseph Delorme,* enregistrait parmi ses notes les opinions et les divers jugements des journaux sur son livre. — Mais encore une fois, comment veux-tu que je fasse, moi qui peux à peine corriger mes épreuves?

« Eh bien! je les corrigerai, m'as-tu dit. Je me charge de tout. Je ferai moi-même les extraits; je prends sur moi seul toute la responsabilité de mes choix. »

J'accepte donc, cher Paul, et de grand cœur, mais à cette double condition que ta fraternelle amitié me propose : à toi seul le choix des fragments d'articles, bons ou mauvais, à toi seul la responsabilité tout entière. Je ne suis pour rien, pour rien absolument, dans cet appendice de mon théâtre.

J. L.

Juin 1874.



ŒDIPE ROI



A

VILLEMAIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam cari capitis?
HORAT.

Maintenant que vous n'êtes plus dans ce monde qu'un souvenir glorieux, cher maître, et que je n'attends rien de vous, c'est à votre mémoire illustre et vénérée que je dédie cette traduction du plus beau drame de Sophocle, de ce chef-d'œuvre que vous saviez par cœur. Elle vous appartenait déjà dans ma pensée; car sans vous, sans les enseignements puisés dans vos livres, peut-être n'aurais-je point osé entreprendre ce périlleux travail.

Il y a bien des années, longtemps avant de vous

*connaître, je lus un jour dans une de vos plus intéressantes leçons sur l'*Œdipe *de Voltaire comparé à celui de Sophocle cette page lumineuse :*

« La Harpe trouve que Voltaire a perfectionné le drame de Sophocle. Tout ce qui, dans la pièce française, est orné, brillant, selon le goût moderne, lui paraît supérieur à l'éloquente simplicité du grec. Il ne songe ni à la couleur antique, ni à la gravité que demande la religieuse terreur du sujet. Le marbre divin de Sophocle lui paraît une pierre brute qu'il a fallu polir; et il remercie Voltaire d'avoir pris ce soin.

« Ce n'était pas ainsi que pensait Racine lorsque, dans ses admirables imitations, il s'abstenait du théâtre de Sophocle, comme d'un modèle immuable et trop pur. . . . . »

Et plus loin :

« Racine lui-même, Racine, toujours le plus admirable, le plus inspiré des imitateurs du génie antique, est-ce dans ses tragédies grecques-françaises qu'il faut chercher son chef-d'œuvre? Ce qu'il change, ce qu'il mêle, ce qu'il ajoute à ses modèles, dans Phèdre *et dans* Iphigénie, *tout cela soit dit avec adoration du génie de Racine, est-ce un progrès ou un expédient de l'art? . . . . . .*

. . . .

« Quand la statue était faite et animée par le ciseau grec, la défaire et la recomposer c'était en altérer la grâce primitive; il eût mieux valu peut-être en faire une simple et fidèle copie, sans autre nouveauté que l'expression. »

J'étais jeune alors; je songeais au théâtre, sans avoir encore osé l'aborder. Je relus souvent, je méditai cette page féconde et pleine d'utiles conseils. Ce fut une clarté dans mon esprit. De ce moment je n'eus plus qu'une pensée, qu'un désir : me pénétrer de Sophocle, traduire Œdipe roi *fidèlement, religieusement, et le transporter sur la scène française avec ses chœurs, vers pour vers, sans changements, sans nul sacrifice au goût moderne, simple et grandiose, dans toute son horreur tragique.*

Quinze ans plus tard, mon vœu était réalisé. La maison de Corneille, qui possédait encore un tragédien, digne héritier de Talma, représentait Œdipe roi *devant une foule émue. Paris battait des mains au drame de Sophocle; et vous, cher maître, qui depuis longtemps aviez presque oublié le chemin du théâtre, ce soir-là, comme un vieillard d'Athènes dans une fête grecque, vous étiez venu, curieux et défiant, pour voir ce qu'on avait fait du grand tragique de la Grèce, de ce drame illustre que l'Antiquité nommait le drame-roi.*

Eh bien! vous avez pardonné au téméraire, vous avez applaudi avec la foule. « Voilà un drame âgé de vingt-trois siècles, et qui n'a pas vieilli! disiez-vous. C'est vrai! c'est touchant! c'est terrible! »

On vous a vu pleurer.

Ce fut là mon triomphe, ma plus douce récompense! Une autre encore m'attendait, plus enviée peut-être, et plus éclatante.... Je songe toujours à la première.

J. L.

Saint-Germain, 10 juillet 1874.



ŒDIPE ROI

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires de l'Empereur,
le 18 septembre 1858.

Cette pièce n'est pas mon début au théâtre; mais l'Académie-Française, où rayonnaient alors les plus grands noms de la poésie et de la critique, l'a couronnée d'un suffrage unanime. D'ailleurs, c'est l'œuvre de Sophocle. *Ab Jove principium.*

PERSONNAGES		ACTEURS
ŒDIPE.	MM.	GEFFROY.
CRÉON.		JOUANNI.
TIRÉSIAS.		CHÉRI.
LE PRÊTRE DE JUPITER.		TRONCHET.
UN MESSAGER DE CORINTHE.		TALBOT.
UN ANCIEN ESCLAVE DE LAIUS.		BARRÉ.
UN ENVOYÉ DU PALAIS.		MAUBANT.
LE CORYPHÉE.		VERDELLET.
JOCASTE.	Mmes	NATHALIE.
DEUX JEUNES FILLES THÉBAINES.		FAVART. STELLA COLAS
UNE FEMME THÉBAINE.		JOUVANTE.

Chœur de vieillards thébains.

Chœur de femmes thébaines.

Prêtres, serviteurs, peuple, etc., etc.

LES DEUX FILLES D'ŒDIPE (personnages muets).

N. B. Les vers marqués d'un astérisque peuvent être supprimés à la représentation.



ŒDIPE ROI

ACTE PREMIER

La grande place publique de Thèbes. D'un côté le palais d'Œdipe et un autel où fume l'encens; de l'autre le temple et la statue d'Apollon Lycien. On découvre dans l'éloignement les deux temples de Pallas, près du fleuve Isménus. Une troupe de vieillards, de femmes et d'enfants est prosternée devant le palais du roi. Ils portent des bandelettes, des guirlandes et des branches d'olivier.

SCÈNE I.

ŒDIPE, LE PRÊTRE DE JUPITER,

SACRIFICATEURS, PEUPLE.

ŒDIPE, descendant les marches de son palais.

Enfants, du vieux Cadmus jeune postérité,
Pourquoi vers ce palais vos cris ont-ils monté,
Et pourquoi ces rameaux suppliants, ces guirlandes?
Toute la ville est pleine et d'encens et d'offrandes,

Pleine de chants plaintifs, de sanglots et de pleurs ! —
Ne voulant point d'un autre apprendre vos malheurs,
Je suis venu moi-même, enfants, moi votre père,
Œdipe, dont la gloire emplit toute la terre !

Au prêtre de Jupiter.

Parle donc, ô vieillard. Il te convient, à toi,
De répondre en leur nom. — Que voulez-vous de moi ?
Qui vous rassemble ici ? La crainte ou l'espérance ? —
Si vous souffrez, je veux calmer votre souffrance,
Car je serais cruel, en de pareils moments,
Si je ne me sentais ému de vos tourments !

LE PRÊTRE DE JUPITER.

Œdipe, ô souverain de ma chère patrie,
Tu vois à tes autels cette foule qui prie :
Des enfants, jeune essaim au vol encor tremblant ;
Des pontifes courbés de vieillesse, au front blanc,
Et moi, prêtre du dieu qui lance le tonnerre ;
Plus loin, nos jeunes gens, cette élite guerrière !
Le reste des Thébains, de guirlandes orné,
Dans l'immense Agora comme nous prosterné,
Aux autels de Pallas, sous le double portique,
Foule de l'Isménus la cendre prophétique. —
Thèbes, comme tu vois, sous le flot grandissant
Courbe la tête, et roule en des vagues de sang !
Partout frappe la mort ! Tout périt dans son germe !
Moissons, troupeaux, l'enfant dans le sein qui l'enferme !
Une torche à la main, sombre divinité,

La Peste, ravageant notre antique cité,
Dépeuple la maison de Cadmus !... et l'Erèbe
S'enrichit des sanglots et des larmes de Thèbe ! —
Au seuil de ton palais, nous tous, jeunes et vieux,
Nous ne t'implorons pas comme l'égal des dieux,
Mais comme le mortel qui seul, aux jours funestes,
Peut vaincre et détourner les colères célestes ! —
Quand le Sphinx nous dictait son effroyable loi, —
La ville de Cadmus, qui l'affranchit? C'est toi !
Sans nul secours humain. — Aussi chacun répète
Qu'avec l'aide des dieux tu sauvas notre tête!
Et maintenant encor, tremblants à tes genoux,
Œdipe, ô notre espoir! sauve-nous, sauve-nous :
* Soit qu'au fond de ton cœur parle un dieu tutélaire,
* Soit qu'un homme prudent te conseille et t'éclaire !
* Souvent l'expérience a vaincu le malheur. —
* Viens donc, ô le plus grand des hommes, le meilleur !
* Relève cette ville en deuil, et considère
* Qu'elle t'a proclamé libérateur et père !
* Sauvés par toi, faut-il un jour nous rappeler
* Que dans l'abîme encor tu nous laissas rouler ?...
Soutiens l'État penchant, rends-nous les dieux propices :
Naguères ce fut toi, qui, sous d'heureux auspices,
Relevas nos destins..... sois encor notre appui.
Car si tu dois régner demain comme aujourd'hui,
Cette contrée en proie à la déesse avide,
Mieux vaut la gouverner pleine d'hommes que vide !...
Qu'est-ce donc qu'un rempart sans soldats? Sur les flots
Qu'est-ce donc qu'un navire errant sans matelots?

ŒDIPE.

O malheureux enfants, croyez-vous que j'ignore
Vos larmes?.. et pourquoi votre bouche m'implore?
Vous souffrez tous, hélas! je le sais, je le vois;
Mais je souffre encor plus que vous tous à la fois!
Chacun de vous ne sent, dans la douleur commune,
Que sa propre douleur!.. Quelle est mon infortune!
Moi je pleure sur Thèbe, et sur vous, et sur moi. —
Vos cris plaintifs n'ont point éveillé votre roi;
Mes yeux avaient déjà versé beaucoup de larmes;
Je flottais, égaré dans mes sombres alarmes!..
Enfin, après avoir bien longtemps médité,
Ne trouvant qu'un remède, un seul, je l'ai tenté :
Mon beau-frère Créon, le fils de Ménécée,
A Delphes, qu'Apollon remplit de sa pensée,
Est allé consulter l'oracle, pour savoir
Quel remède à vos maux, et quel est mon devoir. —
Je compte les moments. Ce fidèle émissaire
M'afflige!... il tarde plus que le temps nécessaire.
Mais je serais coupable, au retour de Créon,
Si je n'exécutais les ordres d'Apollon.

LE PRÊTRE DE JUPITER.

Tu parles à propos. Voici que l'on m'annonce
Créon, nous apportant la divine réponse.

ŒDIPE.

Fais qu'elle nous ramène, ô Phébus, roi des cieux,
Le bonheur, que je vois rayonner dans ses yeux!

LE PRÊTRE DE JUPITER.

Un laurier, tout couvert de fruits et de feuillage,
Environne son front : c'est d'un heureux présage.

SCÈNE II.

Les Mêmes, CRÉON.

ŒDIPE.

Nous allons tout savoir. Il approche, il m'entend. —
O fils de Ménécée, ô frère que j'attend,
Dis-nous quelle réponse Apollon nous envoie ?

CRÉON.

Tu peux t'en réjouir ; car dans la sombre voie
Si nous marchons, guidés par l'oracle, — nos maux
Se changeront en biens.

ŒDIPE.

Quel langage ? ces mots
Ne m'inspirent ni crainte encor, ni confiance.

CRÉON.

O roi, désires-tu m'entendre en leur présence ?
Je suis prêt à parler. Sinon, viens au palais.

ŒDIPE.

Parle en face de tous, et parle sans délais.
Ma vie à moi n'est rien ; leur danger seul me touche.

CRÉON.

Les paroles du dieu vont sortir de ma bouche.

Voici ce qu'Apollon souverain nous prescrit :
« Purgez le sol thébain du monstre qu'il nourrit !
« L'incurable fléau demande qu'on l'expie. »

ŒDIPE.

Quelle expiation ?

CRÉON.

« Il faut chasser l'impie,
« Et que le meurtre soit par le meurtre lavé.
« C'est du sang qui déborde, et rougit le pavé ! »

ŒDIPE.

De quel meurtre le dieu parle-t-il ? de quel homme ?

CRÉON.

O prince, il fut un roi — c'est Laïus qu'on le nomme —
Qui jadis gouvernait cette ville avant toi.

ŒDIPE.

On me l'a dit. Mes yeux n'ont jamais vu ce roi.

CRÉON.

Il fut tué ! Le dieu, sur les auteurs du crime,
Nous enjoint clairement de venger la victime.

ŒDIPE.

Mais où sont-ils ? — Comment suivre dans le passé
D'un crime ancien déjà le vestige effacé ?

CRÉON.

Ils sont ici, le dieu l'affirme, — ici, te dis-je :
Ce qu'on cherche on le trouve ; on perd ce qu'on néglige !

ŒDIPE.

Est-ce dans cette ville ? aux champs ? ou loin de nous,
En quelque autre pays, qu'il tomba sous leurs coups?

CRÉON.

Pour consulter l'oracle, il partit. Jour funeste !
Depuis, on ne l'a point revu. Tu sais le reste.

ŒDIPE.

Des gens de son escorte, eh quoi ! nul messager,
Nul témoin de sa mort, qu'on puisse interroger ?

CRÉON.

Ils succombèrent tous, moins un, qui se rappelle,
Dans sa fuite, une chose, une seule.

ŒDIPE.

Laquelle ?
Le moindre fait souvent à d'autres nous conduit :
Il ne faut qu'un rayon pour éclairer la nuit.

CRÉON.

Des brigands, disait-il, dans un défilé sombre
Attaquèrent Laïus : il périt sous le nombre.

ŒDIPE, *regardant Créon avec défiance.*

Des brigands avoir eu cette audace ?... Voyez !
C'est un complot. Quelqu'un les avait soudoyés.

CRÉON.

On le pensa d'abord. Mais dans nos maux personne
Ne put venger Laïus, et venger la couronne.

ŒDIPE.

Et quel autre malheur, plus funeste à l'État,
Détournait vos regards d'un pareil attentat ?

CRÉON.

Le Sphinx au chant perfide. Alors fut effacée
Devant les maux présents l'infortune passée.

ŒDIPE.

Eh bien ! je plongerai dans ces ténèbres, moi !
Je rends grâce à Phébus, et je rends grâce à toi,
Créon, de rappeler nos yeux sur la victime.
Mon courroux vous seconde, il est trop légitime !
Je veux que ce pays et le dieu soient vengés. —
Et ce n'est pas pour vous, mes amis étrangers,
C'est pour moi que je veux purifier la ville.
L'assassin, quel qu'il soit, la main sanglante et vile
Contre moi-même un jour se tournerait, je crois :
La cause de Laïus est la cause des rois ! —
Levez-vous donc, enfants ; j'ai donné ma parole :
Emportez ces rameaux, triste et pieux symbole.

A quelques officiers du palais.

Vous, rassemblez ici le peuple de Cadmus :
J'essaierai tout pour lui. — Que maintenant Phébus,
Implacable, ou touché des maux que nous subîmes,
Nous ramène à la vie, ou nous jette aux abîmes !

Il rentre dans le palais.

LE PRÊTRE DE JUPITER.

* Mes enfants, levons-nous ; car les secours amis

* Qu'imploraient nos douleurs, il nous les a promis.
* Puisse Apollon, plaignant cette ville abattue,
* Écarter, dieu sauveur, le fléau qui vous tue!

PREMIER INTERMÈDE.

Entre le chœur des vieillards thébains et le reste du peuple que vient de faire convoquer Œdipe. — Une symphonie religieuse se fait entendre; puis deux jeunes filles, une femme et un vieillard, qui représentent le chœur, disent tour à tour les strophes suivantes :

STROPHE PREMIÈRE.

Doux oracle, émané du souverain des dieux,
Que de sa riche enceinte
Envoie aux murs thébains Delphes, la ville sainte,
Que viens-tu m'annoncer, messager radieux?
L'effroi précipite
Le sang vers mon cœur,
Qui tremble et palpite!...
Dieu de Délos, ô dieu secourable et vainqueur,
J'attends avec respect, j'attends les destinées
Que maintenant, ou bien dans le cours des années,
Tu me gardes, sensible à mes cris gémissants!
O vous qu'implore ma souffrance,
Enfants de la belle espérance,
Répondez-moi, divins accents!

ANTISTROPHE PREMIÈRE.

Du puissant Jupiter, ô toi, fille adorée,
Immortelle Pallas,
Je t'invoque d'abord!... Et toi, Diane, hélas!
Toi qui jadis aimais cette noble contrée,
Et que Thèbe encor
Contemple et révère

Sur ton siége d'or!
Et toi, céleste archer, ô Phébus, dieu sévère!
Venez, je vous appelle! apparaissez tous trois :
Si d'un autre fléau vous avez autrefois
Éteint dans nos remparts la rage meurtrière, —
Aujourd'hui, dieux libérateurs,
Contre ces feux dévastateurs
Venez encore à ma prière!

STROPHE DEUXIÈME.

Sous d'innombrables maux je succombe frappé!
Tout un peuple avec moi, tout un peuple qui souffre,
Dans la contagion expire enveloppé;
Tout roule au même gouffre!
* Nul secours; l'art s'épuise en efforts superflus.
* La moisson languissante, hélas! ne mûrit plus;
* Et de l'enfantement, nos épouses, nos mères,
* Ne peuvent supporter les fatigues amères!...
De ces funestes bords,
Les ombres par milliers, comme l'oiseau qui passe,
Comme l'éclair rapide élancé dans l'espace,
Tombent, foule plaintive, au rivage des morts!

ANTISTROPHE DEUXIÈME.

Et la ville est déserte!... En nos tristes murailles,
Les générations gisent de tout côté,
Cadavres sans linceul, sans pleurs, sans funérailles,
Sur un sol empesté!
* Dans Thèbe où la souffrance et la mort règnent seules,
* Les veuves au front pâle, et les blanches aïeules,
* Aux autels d'Isménus, portant les saints rameaux,
* Demandent à genoux le terme de leurs maux.

L'hymne retentissante
Monte, éclate, mêlée aux gémissements sourds !...
Fille de Jupiter, déesse éblouissante,
Pallas, entends nos cris... J'implore ton secours !

STROPHE TROISIÈME.

* Ce Mars altéré de nos larmes,
* Lui qui, sans bouclier, sans armes,
* Poussant d'horribles cris d'alarmes,
* M'enveloppe et brûle mon sein, —
* Chasse-le, rapide en sa fuite,
* Et que ta main le précipite
* Dans le vaste lit d'Amphitrite,
* Au gouffre noir du Pont-Euxin !...
* Hélas ! dans cette ville morte,
* Ce qu'épargne la nuit, le jour vient et l'emporte !...
* O toi qui, flamboyant dans les plaines de l'air,
* Conduis le char de feu, les coursiers de l'éclair,
* Ce Mars cruel, pour le réduire en poudre,
* Frappe-le de ta foudre,
* Père de toute chose, ô puissant Jupiter !

ANTISTROPHE TROISIÈME.

* Dieu de Claros, dieu redoutable !
* Lance ta flèche inévitable ;
* Viens dompter le monstre indomptable :
* Ton bras est plus fort que le sien !
* Diane auguste et tutélaire,
* Fais rayonner dans ta colère
* Ces feux dont la splendeur éclaire
* Les cimes du mont Lycien !
* Et toi dont le front s'environne

* D'une tiare d'or, lumineuse couronne,
* Toi que suit la Ménade aux transports furieux,
* Bacchus, ô dieu thébain, Bacchus victorieux!
* Viens, défends-moi : que ta main brille armée
* D'une torche enflammée!
* Extermine ce dieu, l'épouvante des dieux!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I.

ŒDIPE, LE CHŒUR des vieillards thébains, PEUPLE, etc.

ŒDIPE, sur les degrés du palais.

O vous qui suppliez, si vous voulez m'entendre,
Et contre le fléau m'aider à vous défendre,
Témoin de vos douleurs, je puis les soulager.
Étranger à ce crime, à l'oracle étranger,
N'ayant aucun indice, en cette ombre profonde,
Je crains d'errer longtemps si l'on ne me seconde.
Moi, citoyen nouveau de l'antique cité,
Voici donc, ô Thébains, voici ma volonté :
Celui de vous qui sait par la main de quel homme
Ce fils de Labdacus a péri, je le somme
De me révéler tout, de ne rien déguiser !
S'il tremble et ne veut pas lui-même s'accuser,
Qu'il délivre en fuyant ce pays qu'il opprime :
Nul autre châtiment ne poursuivra son crime.
Si par un étranger le meurtre fut commis,
Au dénonciateur mes bienfaits sont promis;
Qu'il parle ! — Mais, rebelle à mon ordre suprême,
Craignant pour un ami peut-être, ou pour lui-même,
Si l'homme qui pourrait parler ne parle pas,

Apprenez le destin que j'attache à ses pas !
Quel qu'il soit, je défends à tout ce qui respire
Dans cette région soumise à mon empire,
De parler à cet homme, opprobre des mortels,
De l'admettre au foyer, de l'admettre aux autels,
De souffrir qu'avec nous jamais il sacrifie,
Et qu'il trempe sa main dans l'eau qui purifie !
Mais tous, de vos maisons, loin du seuil paternel,
Comme un fléau vivant chassez le criminel !
* Tel est l'ordre du dieu qu'à Delphes on révère.
* Voilà comme je venge, équitable et sévère,
* Apollon, et ce roi du coup mortel frappé !
* Je maudis l'assassin dans l'ombre enveloppé
Je le maudis, qu'il ait ou n'ait pas de complice :
Dieux ! que ses jours proscrits ne soient qu'un long supplice !
Et si je consentais qu'à mon propre foyer
Il vînt jamais s'asseoir, — puissent me foudroyer
Les maux que ma prière appelait sur l'infâme !
Faites donc, ô Thébains, tout ce que je proclame,
Pour moi, pour Apollon, pour ces champs dévastés
Que les moissons, hélas ! et les dieux ont quittés,

Il descend les marches.

Quand bien même l'oracle eût gardé le silence,
Il ne convenait point de laisser sans vengeance
Le meurtre du meilleur des hommes et des rois.
Non, il fallait punir ! — Aujourd'hui, sous mes lois
Est rangé ce pays, dont sa main fut gardienne ;
Sa couche m'appartient, son épouse est la mienne ;

Et nos fils, confondus dans les mêmes liens,
Seraient frères... La mort a frappé tous les siens :
Il est tombé, ce roi qui fut longtemps prospère!
Je le vengerai donc comme on venge son père.
Oui, je découvrirai l'assassin de Laïus,
Ce reste précieux du sang de Labdacus,
Lui qui de Polydore, en sa haute fortune,
Remonte par Cadmus jusqu'au fils de Neptune.
Ceux qui nous braveraient et que nous maudissons,
Puissent-ils voir, grands dieux! leur terre sans moissons,
Leurs femmes sans enfants!. . Qu'un fléau sur eux tombe,
Plus cruel que celui qui nous jette à la tombe! —
Pour vous qui respectez mes ordres, que toujours
La justice et les dieux accompagnent vos jours.

LE CORYPHÉE.

O roi, je parlerai : ton courroux me l'ordonne.
Je n'ai point fait ce crime, et n'accuse personne;
J'ignore l'assassin. Mais Apollon, je croi,
Devait nous découvrir le meurtrier du roi.

ŒDIPE.

Tu dis vrai. Mais qui peut contraindre sur la terre
Les dieux à révéler ce qu'ils veulent nous taire?

LE CORYPHÉE.

Puis-je te proposer un avis, un second?

ŒDIPE.

Fût-ce un troisième encor, tu le peux; qu'est-ce donc?

LE CORYPHÉE.

Le grand Tirésias, comme Apollon son maître,
Embrasse l'avenir ; et, grâce à lui, peut-être
Avec plus de clartés on marcherait au but.

ŒDIPE.

Je n'ai pas négligé ce moyen de salut.
Sur l'avis de Créon, il m'a donc paru sage
De mander le vieillard par un double message :
Je m'étonne qu'il ait jusqu'à présent tardé.

LE CORYPHÉE.

Tous ces bruits sur Laïus n'avaient rien de fondé.

ŒDIPE.

Quels sont ces bruits ? Je veux tout savoir ; je t'écoute.

LE CORYPHÉE.

Des voyageurs l'auraient égorgé sur la route...

ŒDIPE.

On me l'a dit aussi. Mais nul témoin.

LE CORYPHÉE.

O roi,
Le coupable, s'il est accessible à l'effroi,
Ne pourra soutenir cette horrible tempête,
Ces imprécations dont tu charges sa tête.

ŒDIPE.

Qui sans peur fait le crime aura-t-il peur d'un mot ?

LE CORYPHÉE.

Il vient celui qui doit tout révéler bientôt.
Vois, on amène ici l'homme qui, seul au monde,
Porte la vérité dans son âme profonde !

SCÈNE II.

LES MÊMES, TIRÉSIAS, aveugle, conduit par un enfant
LES DEUX ENVOYÉS D'ŒDIPE.

ŒDIPE.

Toi qui sais toute chose, ô sublime mortel,
Les secrets de la terre et les secrets du ciel,
Tirésias, malgré ta paupière fermée,
Tu vois sous quel fléau Thèbes meurt consumée
C'est toi le protecteur, le sauveur attendu! —
Apollon, consulté par nous, a répondu
(Si mes deux envoyés ne t'ont rien dit encore)
Que l'unique remède au mal qui nous dévore,
C'est de chasser bien loin, ou de faire périr
L'assassin de Laïus, qu'il nous faut découvrir.
Consulte donc le vol des oiseaux, tes oracles ;
Interroge ton art si fertile en miracles.
Sauve Thèbe et toi-même, ô devin!... sauve-moi !
Et purge ce pays du meurtre de son roi.
Toi seul peux nous tirer de l'abîme où nous sommes :
L'honneur de la science est d'être utile aux hommes.

TIRÉSIAS.

Hélas ! hélas! qu'il est dangereux de savoir!

Je l'avais oublié, moi qui sais tout prévoir!...
Pourquoi suis-je venu, malheureux?

ŒDIPE.

Que présage
Ce découragement empreint sur ton visage?

TIRÉSIAS.

Va, laisse-moi partir. Crois-moi, tu feras bien:
Ton intérêt l'exige encor plus que le mien.

ŒDIPE.

Thèbes fut ton berceau. Peux-tu sans infamie,
Peux-tu lui refuser une parole amie?

TIRÉSIAS.

Ah! c'est que ta demande est imprudente, ô roi!...
Je me tais, craignant d'être imprudent comme toi.

LE CORYPHÉE.

Parle, au nom des dieux! parle! — Ici, tous en prière,
Nous sommes à tes pieds, le front dans la poussière!

TIRÉSIAS, à Œdipe.

Tous, oui, tous insensés! — Mais je ne dirai rien,
Pour ne pas dévoiler mon malheur... et le tien.

ŒDIPE.

Qu'entends-je? tu sais tout, et tu ne veux rien dire!...
Traître! mais tu vois bien que cette ville expire.

TIRÉSIAS.

Je ne veux affliger ni moi-même, ni toi. —
Pourquoi donc vainement m'interroger? pourquoi?
Œdipe n'apprendra jamais rien de ma bouche.

ŒDIPE.

Ainsi, le plus méchant des hommes, rien ne touche
Ce cœur, dont la pitié ne saurait approcher?
Oh! tu courroucerais l'insensible rocher!

TIRÉSIAS.

* Si mon refus t'irrite et m'expose à l'outrage,
* Va, quelque chose en toi m'irrite davantage.

ŒDIPE.

* Et qui donc ne serait enflammé de courroux
* En voyant le mépris que tu montres pour nous?

TIRÉSIAS.

Mais tout s'accomplira, tout ce que je veux taire!

ŒDIPE.

Puisqu'il doit s'accomplir, révèle ce mystère!

TIRÉSIAS.

Je n'en dirai pas plus. Maintenant, tu le peux,
Laisse aller ta colère aussi loin que tu veux.

ŒDIPE.

Eh bien! je m'abandonne au transport qui m'anime!
Je te déclare ici le complice du crime.

Ta main n'a pas frappé ; mais, si tu voyais clair,
Je dirais que toi seul as dirigé le fer !

TIRÉSIAS.

Vraiment? Obéis donc, c'est moi qui te l'ordonne,
A l'arrêt que tu viens de prononcer. — Personne
Ne doit plus te parler, ni t'entendre !... Obéis !
Car c'est toi le fléau qui souille mon pays !...

ŒDIPE.

* Ta bouche ainsi m'accuse ! ... et tu crois, téméraire,
* Qu'à mon ressentiment tu pourras te soustraire?

TIRÉSIAS.

* Oui. J'ai la vérité qui me sert de rempart.

ŒDIPE.

*De qui la tiendrais-tu? Ce n'est pas de ton art.

TIRÉSIAS.

* C'est de toi. Car toi seul as vaincu mon silence.

ŒDIPE.

* Qu'as-tu dit ? Je voudrais le savoir. Recommence.

TIRÉSIAS.

* Ne m'as-tu pas compris, ou veux-tu me tenter?

ŒDIPE.

* Je ne suis pas bien sûr, et tu vas répéter.

TIRÉSIAS.

Tu cherches l'assassin de Laïus. C'est toi-même.

ŒDIPE.

J'épargnerais deux fois ton impudence extrême !...

TIRÉSIAS.

Pour croître ta fureur, dirai-je encor ?...

ŒDIPE.

Devin !
Parle tant que tu veux, tu parleras en vain.

TIRÉSIAS.

Tu ne sais pas quels nœuds, déplorable victime,
Aux êtres les plus chers t'unissent par le crime !

ŒDIPE.

M'outrager sans péril, est-ce là ton espoir ?

TIRÉSIAS.

Oui, si la vérité garde quelque pouvoir.

ŒDIPE.

Pas dans ta bouche, au moins !... Aveugle, tes oreilles
Et ton âme fermée à tes yeux sont pareilles !

TIRÉSIAS.

Malheureux ! tu me fais un reproche qu'ici,
Tous ensemble, bientôt, ils vont te faire aussi.

ŒDIPE.

Oh ! je ne te crains pas, toi que l'ombre environne !
Tu ne peux nuire à ceux pour qui le jour rayonne.

TIRÉSIAS.

Va! ton destin n'est pas de tomber sous mes coups.
C'est Apollon qui doit frapper, lui seul pour tous!

ŒDIPE.

Est-ce Créon ou toi l'auteur du stratagème?

TIRÉSIAS.

Créon n'est pas l'auteur de tes maux, c'est toi-même.

ŒDIPE.

O richesse, ô pouvoir! et toi, suprême honneur,
Sagesse, qui devrais nous donner le bonheur!
Comme toujours l'envie autour de vous conspire!...
Si, pour une couronne, hélas! pour cet empire
Que volontairement Thèbe un jour m'a transmis,
Créon, longtemps fidèle entre tous mes amis,
Ourdissant contre moi des intrigues secrètes,
Suborne ce devin, le plus faux des prophètes,
Un fourbe, un imposteur, astucieux vieillard,
Clairvoyant pour le gain, mais aveugle en son art! —
Car enfin où parut ta science infaillible?
Pourquoi, quand sur ces bords chantait le monstre horrible,
Le remède à vos maux te fut-il inconnu?
Il n'appartenait pas, certe, au premier venu
D'expliquer cette énigme; il fallait un prophète:
Tes augures, tes dieux, ta bouche fut muette!...
Moi donc, simple mortel, j'arrive: et, sur-le-champ,
Sans consulter le vol des oiseaux, ni leur chant,

Je pénètre et confonds le monstre à voix humaine.
Et c'est moi qu'aujourd'hui veut renverser ta haine,
Du trône de Créon espérant la moitié?
Vous gémirez tous deux! — Si je n'avais pitié
De ta folle vieillesse, homme sans conscience,
Tu connaîtrais déjà ce que vaut ta science!

LE CORYPHÉE, à Œdipe.

* Son langage et le tien, à parler franchement,
* Nous paraissent dictés par trop d'emportement.
* Ne songeons, écartant ces débats, vain obstacle,
* Qu'aux moyens d'accomplir fidèlement l'oracle.

TIRÉSIAS.

Tu règnes; mais, du moins, je puis en liberté
Te répondre; entre nous, c'est une égalité.
Apollon me commande, et lui seul est mon maître.
Ainsi, toi ni Créon, vous ne pouvez pas l'être.
Toi, qui m'as reproché d'être aveugle, tes yeux
Sont ouverts, je le sais, à la clarté des cieux,
Mais ils ne peuvent voir tes maux, dont je frissonne!...
Et dans quels lieux tu vis, — avec quelle personne!
Sais-tu donc ta naissance, et de qui tu la tiens,
Sur la terre, aux enfers, abominable aux tiens?
La malédiction d'un père et d'une mère,
Déesse au pied terrible, à la vengeance amère,
D'ici va te chasser! — Tu vois le jour qui luit:
Tu ne verras bientôt que la profonde nuit! —
Quels antres, quels rochers, quel Cithéron sauvage

Ne retentiront pas de tes cris? Quel rivage?...
Lorsque tu connaîtras cet hymen détesté,
Sombre et fatal écueil de ta prospérité! —
Tu ne vois pas l'orage effrayant qui va fondre,
Et parmi tes enfants toi-même te confondre! —
Insulte maintenant Créon, insulte-moi!...
Nul mortel ne vivra plus malheureux que toi!

ŒDIPE.

Qu'un pareil homme ainsi m'outrage, sans qu'il meure!
Fuis, misérable! arrière! et loin de ma demeure,
Tournant ton front maudit, précipite tes pas!

TIRÉSIAS.

Sans ton appel, ici tu ne me verrais pas.

ŒDIPE.

Oui, je t'ai fait venir, mais pouvais-je m'attendre
Aux discours insensés que nous venons d'entendre?

TIRÉSIAS.

Je suis un insensé pour toi, je le comprends.
Cependant j'étais sage aux yeux de tes parents.

ŒDIPE.

Demeure. Quels parents? De qui suis-je né?

TIRÉSIAS.

Tremble!
Ce jour te verra naître et mourir tout ensemble.

ŒDIPE.

Ce langage plein d'ombre et d'énigmes, pourquoi ?

TIRÉSIAS.

Tu sais l'art d'expliquer les énigmes, je croi ?

ŒDIPE.

* Veux-tu me reprocher tout ce qui fait ma gloire?

TIRÉSIAS.

* Et ce qui t'a perdu ? Ta funeste victoire.

ŒDIPE.

* Eh bien! j'ai sauvé Thèbe et ne m'en repens pas.

TIRÉSIAS.

* Maintenant je te laisse. — Enfant, conduis mes pas.

ŒDIPE.

Va-t'en !... Délivre-moi de ta présence infâme,
Et ne fatigue plus ni mes yeux ni mon âme !

TIRÉSIAS.

Je pars ; mais je dirai sans trembler devant toi,
Ce qui m'a fait venir : — Tu ne peux rien sur moi !
Cet homme que poursuit ta sentence implacable,
L'assassin de Laïus, que ton courroux accable,
Il est ici présent, je le déclare à tous ! —
Cet homme, en apparence étranger parmi nous,
On va bientôt savoir que Thèbes l'a vu naître ;
Et, certe, il aura peu de joie à se connaître !...

Aveugle, pauvre, errant, vers le sol étranger,
Courbé sur un bâton, il va se diriger.
De ses propres enfants à la fois père et frère,
Il se reconnaîtra fils-époux de sa mère!...
Inceste, et de son père exécrable assassin ! —
Rentre, pèse longtemps ma parole en ton sein ;
Et si je t'ai menti d'un seul mot, tu peux dire
Que je suis un devin qui ne sais rien prédire !

Tirésias sort, conduit par son guide. Œdipe, comme frappé de stupeur, rentre dans son palais.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

STROPHE PREMIÈRE.

O Delphe, ô saint rocher, d'où l'oracle descend,
Quel est donc le maudit, celui que nous indique
Ton antre fatidique?
Quel est le misérable aux mains rouges de sang?
C'est maintenant qu'il doit, précipitant sa fuite,
Devancer l'ouragan, ce coursier de l'éther!
Le fils de Jupiter,
Étincelant, armé, s'élance à sa poursuite;
Et les terribles sœurs, qui ne pardonnent pas,
Les trois filles d'Enfer s'acharnent à ses pas!

ANTISTROPHE PREMIÈRE.

* Jusqu'aux remparts thébains, des neiges du Parnasse,
* Une voix éclatante, un oracle est venu,

* Ordonnant à chacun de rechercher la trace
* Du coupable inconnu.
* Comme un taureau sauvage, errant et solitaire,
* De rochers en rochers, par les bois ténébreux,
* Il fuit, le malheureux!
* Cet oracle, parti du centre de la terre,
* Il veut s'y dérober... Implacable tourment!
* L'oracle autour de lui vole éternellement!

STROPHE DEUXIÈME.

Dans quelle épouvante me plonge
Ta parole, ô sage devin!
Comment te croire, quand j'y songe?...
Mais puis-je accuser de mensonge
Le prophète, l'homme divin?
De l'espoir à la crainte, inquiet et sans guide,
Mon esprit flotte embarrassé;
Tout est sombre pour moi, le présent, le passé!...
Car enfin quel débat, quelle haine homicide,
Entre la race Labdacide
Et le fils de Polybe, agita son flambeau?
Je l'ignore; et mon cœur veut des preuves pour croire...
Dois-je donc, te chargeant d'une action si noire,
Œdipe, ô mon sauveur, déshonorer ta gloire
Pour venger Laïus au tombeau?

ANTISTROPHE DEUXIÈME.

Jupiter dans nos cœurs pénètre;
Apollon sait notre destin :
Mais qu'un devin puisse connaître
Ce qui fut et ce qui doit être,

Cela me paraît moins certain...
Un homme, que le ciel plus que moi favorise,
Un sage, éclairé par les dieux,
Peut sur les autres fronts s'élever radieux;
Mais, avant que pour toi l'avenir réalise
Ce que l'augure prophétise,
Je ne souffrirai pas qu'on outrage ton nom,
Œdipe!... Quand sur nous fondit la vierge ailée,
Tu l'exterminas seul dans sa morne vallée!...
Et par toi notre ville heureuse et consolée
T'accuserait d'un meurtre?... Non.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I.

CRÉON, LE CHŒUR des vieillards thébains.

CRÉON.

Citoyens, informé qu'Œdipe hautement
M'accuse, et qu'il me jette un reproche infamant,
Je viens pour me défendre. Oui, lorsque Thèbe expire,
S'il croit que sourdement contre lui je conspire,
Hostile en mes discours ou dans mes actions, —
Ne pouvant supporter ces imputations,
Je ne saurais plus vivre!... Une pareille injure,
Cet opprobre, le nom de traître et de parjure,
S'il m'est donné par Thèbe et mes amis et vous,
C'est le plus grand des maux, le plus cruel de tous!

LE CORYPHÉE

Ce reproche sans doute a pour cause éphémère
Moins la conviction qu'une ardente colère.

CRÉON.

Mais sur quel témoignage, amis, croit-il enfin
Que j'ai par mes avis suborné le devin?

LE CORYPHÉE.

Il l'a dit. Je ne sais pourtant sur quel indice.

CRÉON.

Quoi! lorsqu'il m'accusait avec tant d'injustice,
Nul délire en ses yeux, nul trouble dans sa voix?

LE CORYPHÉE.

Je n'examine point la conduite des rois. —
Mais le voici qui sort du palais; c'est lui-même.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ŒDIPE.

ŒDIPE.

Perfide! oses-tu bien?.. quelle impudence extrême!
De quel front parais-tu dans ce royal séjour,
Toi qui veux m'arracher la couronne et le jour?
Mais parle, au nom des dieux! qu'est-ce qui te décide
A tenter contre moi ce complot régicide?
Ai-je un esprit sans force, ai-je un cœur sans vertu?
Croyais-tu me cacher ta fourbe?... ou croyais-tu
Que je n'oserais pas frapper, l'ayant surprise?
Vraiment! c'est de ta part une folle entreprise
De vouloir usurper, sans amis, sans trésor,
Un empire, que seuls donnent le peuple et l'or.

CRÉON.

A mon tour, laisse-moi t'expliquer ma conduite:
Écoute-moi d'abord, tu jugeras ensuite.

ŒDIPE.

Tu parles bien; mais moi, je t'écouterais mal :
J'ai trop vu que tu veux me perdre, homme fatal!...

CRÉON.

* Si tu daignais m'entendre afin de me connaître?...

ŒDIPE.

* Ne va pas dire au moins que tu n'es pas un traître!

CRÉON.

* Œdipe, en vérité, s'abuse étrangement
* S'il trouve glorieux l'aveugle entêtement.

ŒDIPE.

* S'il croit que sans danger il emploiera la ruse
* Pour trahir un parent, certes, Créon s'abuse.

CRÉON.

* Ce que tu dis est juste, et j'en tombe d'accord;
* Mais pourrais-tu m'apprendre en quoi je t'ai fait tort?

ŒDIPE.

Réponds, n'est-ce pas toi dont le conseil honnête
M'a fait mander tantôt cet illustre prophète?

CRÉON.

Sans doute, et cet avis est encore le mien.

ŒDIPE.

Laïus... Dis-moi depuis quel temps...

CRÉON.

Achève. Eh bien?

ŒDIPE.

Depuis quel temps le fer trancha ses destinées?

CRÉON.

On compterait, depuis ce temps, beaucoup d'années.

ŒDIPE.

Tirésias alors professait-il son art?

CRÉON.

Thèbe honorait déjà le sublime vieillard.

ŒDIPE.

Et parla-t-il de moi dans cette circonstance?

CRÉON.

Aucunement. Jamais du moins en ma présence.

ŒDIPE.

Quoi! pas une recherche après l'assassinat?

CRÉON.

Nous en fîmes plusieurs, toutes sans résultat.

ŒDIPE.

Pourquoi ne parlait-il, celui que Thèbe honore?

CRÉON.

Je ne sais. Je me tais sur tout ce que j'ignore.

ŒDIPE.

Tu sais, et tu diras au moins, si tu fais bien...

CRÉON.

Quoi donc? Si je le sais, je ne cacherai rien.

ŒDIPE.

Si vous n'étiez d'accord, jamais ce faux prophète
Du meurtre de Laïus n'aurait chargé ma tête !

CRÉON.

Tu sais ce qu'il a dit. Mais souffre qu'à mon tour
Ici je t'interroge, — et réponds sans détour.

ŒDIPE.

Parle. — J'aurais tué Laïus ?... Ignominie !

CRÉON.

N'as-tu pas épousé ma sœur ?

ŒDIPE.

Qui donc le nie ?

CRÉON.

Tu partages son trône ? Elle règne avec toi ?

ŒDIPE.

Et ses moindres désirs sont des ordres pour moi.

CRÉON.

N'est-ce pas mon pouvoir qui marche après le vôtre ?

ŒDIPE.

Voilà ce qui te rend plus coupable qu'un autre !

CRÉON.

Si tu veux réfléchir, je ne suis point ingrat :
D'abord, est-il un homme, un seul qui préférât
Le trône et ses terreurs, la puissance royale
Au doux repos avec une puissance égale ? —
Pour ma part, j'ai toujours beaucoup moins souhaité
La couronne des rois que leur autorité ;
Et chacun, s'il est sage, a dû penser de même. —
Sans crainte maintenant, de ta faveur suprême
J'obtiens ce que je veux, — toujours. Si j'étais roi,
Que de choses souvent je ferais malgré moi !
Ce titre fastueux a-t-il donc plus de charmes
Qu'un tranquille pouvoir, royauté sans alarmes ;
Et pourrais-je, aveuglé d'un orgueil suborneur,
Désirer plus, ayant le profit et l'honneur ? —
Aujourd'hui tout le monde et m'encense et m'adore ;
Avant de t'implorer, c'est moi que l'on implore,
Car tes bienfaits sont tous dans la main de Créon.
Et j'abandonnerais la chose pour le nom ?
Ce délire entre-t-il dans une âme sensée ?...
Je n'ai conçu jamais une telle pensée :
Si quelque ambitieux comptait sur mon appui,
Certes, je n'irais pas m'associer à lui.
Pour t'en convaincre, ô roi, viens à Delphe, et demande
Si j'ai bien rapporté ce qu'Apollon commande.

Suis-je coupable, — frappe, et frappe sans remord;
Je prononce avec toi ma sentence de mort!
Mais sans vouloir m'entendre, et sur une chimère,
Ne va pas m'accuser : quelle injustice amère
De confondre les bons et les méchants entre eux!
Rejeter un ami fidèle et généreux,
N'est-ce pas renoncer à la vie, à soi-même? —
Le temps dévoile tout; c'est l'arbitre suprême.
Le temps seul montre enfin le juste à l'univers;
Mais il ne faut qu'un jour pour montrer le pervers!

LE CORYPHÉE, à Œdipe.

Il parle sagement. Que ta prudence évite
L'erreur, où sont conduits ceux qui jugent trop vite.

ŒDIPE.

Lorsqu'un traître, vers moi dans l'ombre se hâtant,
Va frapper, — je me hâte et frappe au même instant.
Si, tranquille, j'hésite, il s'élance implacable;
Ma résistance est vaine, et c'est lui qui m'accable!

CRÉON.

Que veux-tu? m'exiler du pays?

ŒDIPE.

Homme vil,
C'est ta mort que je veux, et non pas ton exil!

CRÉON.

Mais apprends-moi d'abord les motifs de ta haine?

ŒDIPE.

Veux-tu désobéir à ma loi souveraine?

CRÉON.

Quand la raison te parle, et que tu n'entends rien...

ŒDIPE.

J'entends mon intérêt, peut-être ?

CRÉON.

Mais le mien?

ŒDIPE.

Traître !

CRÉON.

C'est ton erreur.

ŒDIPE.

Mais sous mon ordre auguste
Tu dois pourtant fléchir!

CRÉON.

Non, si l'ordre est injuste.

ŒDIPE.

Thèbes! Thèbes!

CRÉON.

Je puis l'invoquer comme toi.

LE CORYPHÉE.

Princes, que faites-vous? arrêtez! — mais je voi

Jocaste qui s'avance; et je compte sur elle
Pour apaiser d'un mot cette ardente querelle.

SCÈNE III.

Les Mêmes, JOCASTE.

JOCASTE.

Imprudents! Pourquoi donc ces funestes débats?
Pouvez-vous sans rougir, entre vous deux, hélas!
Agiter la discorde, alors que Thèbes pleure?
Toi, rentre en ce palais, et toi dans ta demeure.
N'augmentez pas les maux qui nous accablent tous!

CRÉON.

Ma sœur, quel traitement Œdipe ton époux
Veut me faire subir, dans son royal caprice!
L'exil ne suffit pas; il veut que je périsse.

ŒDIPE.

Oui; car je l'ai surpris, cet homme insidieux,
Ourdissant contre moi des complots odieux.

CRÉON.

Misérable et maudit, qu'ici même j'expire,
Si je t'ai nui jamais, si j'ai voulu te nuire!

JOCASTE.

Il atteste les dieux, tu dois le croire, ô roi!
Respecte sa parole et tout ce peuple... et moi!

LE CORYPHÉE.

Oui, nous te supplions ! calme enfin ta colère :
Que la raison t'éclaire !

ŒDIPE.

Eh bien ! qu'exigez-vous ?

LE CORYPHÉE.

Créon ne fut jamais perfide et sacrilége ;
Un serment le protége :
Il est sacré pour nous !

ŒDIPE.

Sais-tu ce que tu veux ?

LE CORYPHÉE.

Oui.

ŒDIPE.

Parle au nom de tous.

LE CORYPHÉE.

Sur un vague soupçon, dans ton aveugle haine,
N'exile point l'ami que sa parole enchaîne !

ŒDIPE.

En m'implorant pour lui, n'as-tu pas de remord ?
Peuple, c'est demander mon exil ou ma mort.

LE CORYPHÉE.

Non, prince, non ; j'atteste

Ce roi du ciel, ce flambeau radieux!
Si telle est ma pensée, oh! qu'un trépas funeste
M'emporte, abandonné des hommes et des dieux
Mais, ô douleurs non encore éprouvées!
Quand le deuil courbe tous les fronts,
Entre vous soulevées,
Ces discordes privées
Viennent mettre le comble aux maux que nous souffrons!

ŒDIPE.

Eh bien! qu'il parte!... Dût la mort frapper ma tête!
Dussé-je fuir, chassé de Thèbes ma conquête!...
Ta prière, et non pas la sienne, m'a touché.
Mon courroux va le suivre, à ses pas attaché!

CRÉON.

Tu te montres cruel, même dans ta clémence :
Calme, tu nommeras ta colère démence. —
Les voilà bien ces cœurs tout pleins d'emportement!
Ils font notre supplice et leur propre tourment.

ŒDIPE.

Partiras-tu?

CRÉON.

Je pars. Tu peux me méconnaître;
Mais je suis pour eux tous le même, et je dois l'être.

Créon sort, accompagné d'une partie du peuple. On s'éloigne d'Œdipe, comme pour désapprouver sa violence.

LE CORYPHÉE.

Reine, je t'en conjure, emmène sans délais
Œdipe en son palais!

JOCASTE.

* Mais d'où vient leur querelle?

LE CORYPHÉE.

* Des paroles ont fait naître d'obscurs soupçons.
* Au cœur que nous blessons
* L'injustice est cruelle!

JOCASTE.

* Ils s'outrageaient l'un l'autre?

LE CORYPHÉE.

Oui.

JOCASTE.

Pour quelles raisons?

LE CORYPHÉE.

* Quand sous l'impur fléau Thèbes courbe la tête,
* Mieux vaut nous arrêter où leur débat s'arrête.

ŒDIPE, au coryphée.

* Vois, tes intentions sont bonnes, je le sai;
* Mais tu brises mon cœur, et je suis délaissé!

LE CORYPHÉE.

* O roi, je le proclame,
* Nul ne serait plus aveugle que moi,
* J'aurais au noir délire abandonné mon âme,
* Si j'allais, imprudent, me séparer de toi!
* Car tu sauvas Thèbe en proie à l'orage,
* En proie au flot dévastateur. —
* Toi qui par ton courage
* L'arrachas au naufrage,
* Sois encor, si tu peux, notre libérateur!

JOCASTE.

Œdipe, au nom des dieux, si tu m'aimes encore...
D'où vient-il ce courroux ardent qui te dévore?

ŒDIPE.

Va, personne à mon cœur n'est aussi cher que toi!
Apprends donc les complots qu'il tramait contre moi.

JOCASTE.

Oh! parle, et si vraiment son crime est sans excuse...

ŒDIPE.

Le meurtre de Laïus, c'est moi qu'il en accuse!

JOCASTE.

D'après son témoignage, ou sur la foi d'autrui?

ŒDIPE.

C'est un fourbe, un devin qu'il a suborné, lui ! —
Créon se garde encor d'affirmer par lui-même.

JOCASTE.

Dédaigne ces rumeurs : crois l'épouse qui t'aime !
Écoute-moi, de grâce, et tu vas convenir
Que jamais un devin n'a lu dans l'avenir.
Je veux te le prouver. Des oracles sinistres,
Qu'Apollon n'avait point dictés, mais ses ministres,
A Laïus autrefois prédirent qu'il mourrait
Égorgé par un fils, qui de nous deux naîtrait.
Et cependant Laïus, personne au moins n'en doute,
Des brigands étrangers l'ont tué sur la route :
C'était dans un chemin qui se partage en trois. —
Ce fils naquit ; trois jours s'écoulèrent, je crois ;
Et, lui perçant les pieds, Laïus avec mystère
Le fit abandonner sur un mont solitaire. —
Ainsi mon fils, malgré l'oracle de Phébus,
N'a pas tué son père ; ainsi le roi Laïus
D'un fils, comme il craignait, n'est point tombé victime
Les prophétiques voix nous annonçaient le crime,
Pourtant ! — N'y songe plus. — Ce qu'il veut révéler,
Un dieu saura toujours comment le dévoiler.

ŒDIPE.

Oh ! comme à ton récit l'anxiété redouble
Dans ce cœur éperdu !

JOCASTE.

Quel langage ? quel trouble ?

ŒDIPE.

Ne me l'as-tu pas dit, que Laïus autrefois
Périt dans un chemin qui se partage en trois ?

JOCASTE.

C'est encor parmi nous la croyance unanime.

ŒDIPE.

Nomme-t-on le pays où s'est commis le crime ?

JOCASTE.

En Phocide, là même où, soudain réunis,
Se croisent les chemins de Delphe et de Daulis.

ŒDIPE.

Combien de temps depuis cette horrible journée ?

JOCASTE.

La couronne bientôt après te fut donnée.

ŒDIPE.

O puissant Jupiter ! qu'ordonnes-tu de moi ?

JOCASTE.

Œdipe, quels pensers te remplissent d'effroi ?

ŒDIPE.

Ne m'interroge pas encor, je t'en conjure!...
Mais Laïus?... Dis-moi tout... son âge, sa figure?

JOCASTE.

Sa tête blanchissait; il était grand. Son port,
Ses traits avec les tiens avaient quelque rapport.

ŒDIPE.

O dieux! sans le savoir, déchaînant la tempête,
Aux malédictions j'ai dévoué ma tête!

JOCASTE.

Que dis-tu? Je frémis dans l'âme... en te voyant!

ŒDIPE.

J'ai peur que le devin ne soit trop clairvoyant.
Mais dis un mot encore, et l'ombre se dissipe.

JOCASTE.

Oh! je tremble!... Mais parle, et je réponds, Œdipe!

ŒDIPE.

Laïus voyageait-il sans pompe, — ou bien, dis-moi,
Marchait-il entouré de gardes comme un roi?

JOCASTE.

En comptant le héraut, ils étaient cinq personnes;
Un seul char conduisait le prince... Tu frissonnes?

ŒDIPE.

Hélas! hélas! pour moi comme tout s'éclaircit!
O femme, mais qui donc vous a fait ce récit?

JOCASTE.

Un serviteur, le seul échappé du carnage.

ŒDIPE.

Est-il dans le palais?

JOCASTE.

Non. Du fatal voyage
A peine il revenait, l'âme pleine de deuil...
Te voyant sur le trône et Laïus au cercueil,
Il me conjure, il prend mes mains, il me supplie
De permettre qu'il vive aux champs, pour qu'on l'oublie,
Et que bien loin de Thèbe il cherche le repos,
Consacrant ses vieux jours au soin de nos troupeaux.
Je fis ce qu'il voulait. De l'esclave fidèle
J'aurais dû mieux payer l'infortune et le zèle!

ŒDIPE.

Pourrait-on l'amener ici, — mais sans tarder?

JOCASTE.

Oui, sans doute, on le peut. Mais pourquoi le mander?

ŒDIPE.

O femme! j'ai bien peur d'en savoir trop peut-être...
C'est pourquoi je l'attends, afin de tout connaître.

JOCASTE.

Il viendra. Mais pourtant, suis-je digne, à mon tour,
Que ton cœur désolé s'ouvre au mien, sans détour?

ŒDIPE.

Comment te refuser?... Dans l'orageuse attente
Où mon âme s'égare inquiète et flottante,
A qui peut-elle mieux se confier qu'à toi?
Polybe de Corinthe est mon père, — oui, ce roi;
Celle qui m'enfanta, Mérope est Dorienne. —
Nulle tête à Corinthe au-dessus de la mienne :
J'étais puissant, heureux, — lorsqu'un événement
Survint, digne, en effet, de mon étonnement,
Mais non d'une frayeur si profonde et si vive!...
Au milieu d'un festin, dans l'ivresse, un convive
Me dit que je n'étais qu'un enfant supposé.
Je contins tout le jour mon courroux embrasé!...
Mais, dès le lendemain, de cette injure amère
J'allai me plaindre au roi sous les yeux de ma mère.
Ils flétrirent celui qui m'avait outragé,
Et de mon noir chagrin le poids fut allégé.
Mais l'offense était là, toujours!... Le trait de flamme
Avait fait sa blessure, et pénétrait dans l'âme! —
Je pars donc en secret, je vais à Delphe. Et là,
Sourd à mes questions, le dieu me révéla
Un avenir chargé d'opprobre et de misère...
Qu'un exécrable hymen m'unirait à ma mère!
Qu'il en naîtrait des fils, horreur du genre humain,

Et que j'égorgerais mon père... de ma main!
En entendant ces mots, loin, bien loin de Corinthe
Je m'enfuis, mesurant la distance à ma crainte,
Par les astres conduit, et dirigeant mes pas
Où l'oracle effrayant ne s'accomplirait pas! —
Je marchais... et j'arrive à cette même route
Où tu dis que Laïus trouva la mort!... Écoute!
Je vais t'ouvrir mon cœur, et l'ouvrir tout entier.
Lorsque je m'engageais dans le triple sentier,
Voilà soudain qu'un homme à la taille imposante,
Précédé d'un héraut, sur un char se présente,
Tel que tu m'as dépeint Laïus. — J'allais passer;
Quand tous deux rudement veulent me repousser.
Le conducteur du char me disputait l'espace;
Indigné, furieux, je le frappe, — et je passe.
Mais le vieillard saisit l'instant; son aiguillon
Sur ma tête, en tombant, laisse un double sillon.
L'infortuné paya plus cher sa violence!...
Atteint du lourd bâton que cette main balance,
Il roule de son char expirant sous mes coups.
Enfin ses compagnons, je les massacre tous! —
S'il a quelque rapport avec Laïus, cet homme!
Est-il donc sur la terre un seul mortel qu'on nomme
Plus malheureux que moi, plus abhorré des dieux?
Étranger ou Thébain, nul homme sous les cieux
Ne peut me recevoir, ni me parler, ô femme!
Mais tous, de leurs maisons, doivent chasser l'infâme!
Et mon terrible vœu contre moi s'accomplit. —
Assassin de Laïus, je profane son lit!...

Ne suis-je point un monstre abominable, immonde,
Puisqu'il faut m'exiler, puisqu'il faut, seul au monde,
Mourir sans voir les miens ? puisque mon pied fatal
Ne doit plus désormais toucher le sol natal, —
Ou bien, incestueux, j'épouserais ma mère,
Et je t'égorgerais, ô Polybe, ô mon père !...
N'est-ce pas le Destin qui m'a fait criminel,
Qui s'acharne après moi ? le Destin est cruel ! —
O sainte majesté des dieux, ce jour funeste,
Qu'il ne luise jamais pour éclairer l'inceste !
Avant qu'un parricide ensanglante mes mains,
Grands dieux, retranchez-moi du nombre des humains!

LE CORYPHÉE.

Nous tremblons comme toi. Pourtant, si tu m'écoutes,
Que ce berger d'abord éclaircisse tes doutes.
Espère en attendant.

ŒDIPE.

Je brûle de le voir.
Qu'il vienne! Sa présence est mon dernier espoir.

JOCASTE.

Sa présence! comment?

ŒDIPE.

Eh bien! que sa parole
S'accorde avec la tienne, et ma crainte s'envole!

JOCASTE.

Que disais-je ?

ŒDIPE.

Il assure, au moins tu me le dis,
Que Laïus fut tué par des brigands, jadis.
Le crime de plusieurs n'est pas le mien, en somme !
Il s'agit d'une foule, et non pas d'un seul homme. —
Mais s'il n'en a vu qu'un assassiner le roi,
Plus de doutes alors!... le meurtrier, c'est moi.

JOCASTE.

Non, il a dit plusieurs, il l'a dit!... Et qu'il ose
Devant moi, devant Thèbe, affirmer autre chose!
Nous l'avons entendu. — Mais quand même il voudrait
Démentir son récit, est-ce qu'il prouverait
Que ta main a frappé Laïus ? Rien ne l'indique,
Puisque mon fils, d'après l'oracle fatidique,
Devait tuer son père !... Et c'est l'infortuné,
C'est lui qui meurt avant Laïus assassiné.
Augure, prophétie, oracle, vain mensonge !...
Tout cela ne vaut pas la peine qu'on y songe.

ŒDIPE.

Je pense comme toi. Mais, sans rien négliger,
Ordonne qu'on amène au plus tôt ce berger.

JOCASTE.

Oui, j'envoie à l'instant. Mais rentrons. Pour te plaire,
Il n'est rien que mon cœur ne soit heureux de faire !

TROISIÈME INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

STROPHE PREMIÈRE.

Dans ma conduite et mes discours,
Que des dieux l'auguste puissance
Me fasse conserver toujours
Cette pure et sainte innocence,
Dont les sublimes lois résident dans les cieux,
Leur berceau radieux! —
Ces lois que ne fit point l'homme, race éphémère,
Ces lois dont l'Olympe est le père,
Et que l'Oubli dormant ne saurait abolir;
Ces grandes lois sont éternelles...
Un dieu puissant respire en elles,
Un dieu qui ne doit point vieillir!

ANTISTROPHE PREMIÈRE.

Les tyrans que l'Orgueil enfante,
Dans leur délire, c'est l'Orgueil
Qui fait monter sur un écueil
Leur insolence triomphante,
Pour les précipiter au gouffre ténébreux
Qui se ferme sur eux!...
Que cette grande lutte aujourd'hui se décide!
Dieux! montrez-moi le parricide;
Secondez mes efforts pour le salut de tous!
A travers mes doutes funestes,
Conduisez-moi, guides célestes!
Je ne veux pas marcher sans vous.

STROPHE DEUXIÈME.

* Mais si quelqu'un, en proie à son orgueil immense,
* Oppresseur des humains,
* Abandonne aux transports d'une aveugle démence
* Et sa langue et ses mains ;
* Si, méprisant les dieux, il brave la justice,
* Même au pied des autels ;
* Qu'un destin malheureux sur lui s'appesantisse
* Pour venger les mortels !
* Et s'il a recueilli, par quelque ruse infâme,
* La dépouille des morts,
* Pourra-t-il, sacrilége, écarter de son âme
* Les flèches du remords ?
* Car, si tous les forfaits que le ciel doit maudire
* Honorent les méchants, —
* Dans nos jeux solennels, que me sert de conduire
* Les danses et les chants ?

ANTISTROPHE DEUXIÈME.

* Je n'irai plus à Delphe, où frissonne l'impie,
* Je n'irai plus, ô dieux !
* Dans les temples sacrés d'Abès et d'Olympie
* Courber mon front pieux ;
* Si, par un témoignage évident et palpable,
* Apollon qui le voit,
* Du milieu de la foule arrachant le coupable,
* Ne le montre du doigt ! —
Mais, ô grand Jupiter, si tout ce qui respire
Est soumis à ta loi,
Ne souffre point qu'on doute ainsi de ton empire,

Éternel comme toi!
Les oracles anciens, profanes que nous sommes!
Respectés par Laïus, par nous sont outragés;
Apollon, sans honneurs, languit parmi les hommes;
Les dieux sont négligés!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I.

LE CHŒUR, JOCASTE sortant du palais, suivie d'un cortége de femmes portant des couronnes et des parfums.

JOCASTE, aux vieillards thébains.

Chefs de cette contrée, au pied de leurs autels,
J'ai résolu d'aller prier les immortels ;
Et je viens leur offrir ces parfums, ces guirlandes.
Œdipe s'abandonne à des frayeurs trop grandes :
Lui qui devrait, sans trouble, et n'exagérant rien,
De l'oracle nouveau juger d'après l'ancien,
Il se livre à quiconque entretient ses alarmes.
Puisqu'il n'écoute, hélas ! mes conseils ni mes larmes,
C'est à toi, dont le temple est proche, que je veux
Porter d'abord mes dons, mon encens et mes vœux,
Apollon Lycien !... pour que ta main dissipe
L'épouvante et l'horreur qui planent sur Œdipe ;
Car nous frissonnons tous, le voyant éperdu
Comme un pilote errant, sur les vagues perdu !

Elle se prosterne sur les marches du temple.

SCÈNE II.

Les Mêmes, un MESSAGER corinthien.

LE MESSAGER.

Étrangers, voulez-vous m'enseigner la demeure
D'Œdipe votre roi ? — Mais lui-même, sur l'heure,
Où puis-je le trouver? ne le sauriez-vous pas ?

LE CORYPHÉE.

Ce palais est le sien, et tu l'y trouveras,
Étranger.

Montrant Jocaste.

Des enfants du roi voici la mère.

LE MESSAGER, s'approchant de la reine.

Puisse la noble épouse, en son destin prospère,
Ne voir que des heureux autour d'elle, toujours !

JOCASTE.

Que le même bonheur accompagne tes jours,
Étranger ! Ta parole est bienveillante et sage.
Mais dis-moi qui t'amène, et quel est ton message ?

LE MESSAGER.

Pour ton auguste époux, reine, pour tous les tiens,
C'est un message heureux.

JOCASTE.

Qu'est-ce donc? Et tu viens?...

LE MESSAGER.

De Corinthe. La joie en ton âme va naître!
Mais la nouvelle aussi t'affligera peut-être.

JOCASTE.

Comment produirait-elle en moi ce double effet?

LE MESSAGER.

Les habitants de l'Isthme, — on assure le fait, —
A ton royal époux vont offrir la couronne.

JOCASTE.

Le vieux Polybe, eh quoi! n'est-il plus sur le trône?

LE MESSAGER.

Il est dans le tombeau.

JOCASTE.

Polybe est mort?... Grands dieux!
Dis-tu vrai?

LE MESSAGER.

Si je mens, que j'expire à tes yeux!

JOCASTE, à quelqu'un de sa suite.

Femme, cours au palais, porte au roi ces nouvelles. —
Et vos prédictions, Oracles, où sont-elles?

De sa patrie un jour Œdipe, frissonnant,
Fuit pour ne pas tuer Polybe!... Et maintenant,
Sur Polybe, du Sort la main s'est abattue;
Il meurt, et ce n'est pas Œdipe qui le tue!

SCÈNE III.

Les Mêmes, ŒDIPE.

ŒDIPE.

Jocaste, chère épouse, eh bien! tu m'appelais?
Pourquoi m'est-on venu chercher dans ce palais?

JOCASTE, montrant le messager.

Écoute-le, cet homme; et, plus calme, apprécie
La valeur d'un oracle et d'une prophétie.

ŒDIPE.

Cet homme, quel message a-t-il à m'adresser?
D'où vient-il?

JOCASTE.

De Corinthe. Il vient pour t'annoncer
Que Polybe ton père a vu son jour suprême!

ŒDIPE.

Étranger, que dis-tu? — Parle, parle toi-même.

LE MESSAGER.

Puisqu'il faut commencer par ce triste rapport,
Sache donc qu'il n'est plus.

ŒDIPE.

Est-ce un crime, sa mort ?...
Ou naturellement descend-il dans la tombe ?

LE MESSAGER.

Le moindre choc suffit, et la vieillesse y tombe !

ŒDIPE.

Malheureux ! voilà donc ses destins accomplis !
Consumé de langueur !

LE MESSAGER.

Ses jours étaient remplis.

ŒDIPE.

Qui voudra désormais de la Prêtresse antique,
A Delphe, interroger le foyer prophétique,
Ou le chant des oiseaux ? — Je devais, fils maudit,
Assassiner mon père, ils me l'avaient prédit !...
Et mon père à Corinthe est couché sous la terre ;
Et moi je suis à Thèbe, innocent, ô mon père !
Innocent de ta mort ! — à moins que mon départ,
En désolant son cœur, n'ait tué le vieillard. —
Ainsi donc, emportant cet oracle frivole,
De Polybe aux enfers l'ombre auguste s'envole !

JOCASTE.

Je te l'avais prédit depuis longtemps, je croi.

ŒDIPE.

Oui, mais je n'écoutais que mon aveugle effroi.

JOCASTE.

Chasse enfin de ton âme une folle chimère.

ŒDIPE.

Quoi ! ne craindrais-je plus la couche de ma mère ?

JOCASTE.

Que peut craindre un mortel, ce jouet du Destin,
Alors que sur la terre il n'est rien de certain ?
Crois-moi, vivre au hasard est encor le plus sage.
L'hymen incestueux qu'Apollon te présage,
Ne le redoute point. [1] Ces fantômes cruels
Épouvantent parfois les songes des mortels ;
Mais pour l'homme qui foule aux pieds ces terreurs vaines,
La vie heureusement coule exempte de peines !

ŒDIPE.

J'approuve tes conseils, et je les suivrais mieux
Si pour jamais ma mère avait fermé les yeux ;
Mais tant qu'elle respire, il faut bien que je tremble !

1. Variante plus exacte, mais peut-être inadmissible au théâtre :

. . . . Déjà plus d'un mortel,
En songe, a cru monter dans le lit maternel.

JOCASTE.

Ton père mort devrait t'éclairer, ce me semble ?

ŒDIPE.

Puis-je, tant qu'elle vit, bannir mes craintes ? non.

LE MESSAGER.

La femme qui t'inspire autant d'effroi, — son nom ?

ŒDIPE.

L'épouse de Polybe ; oui, Mérope, vivante !

LE MESSAGER.

Pourquoi la redouter ? quel motif d'épouvante ?

ŒDIPE.

Un oracle des dieux, effrayant, abhorré !...

LE MESSAGER.

Peux-tu le dire, ou bien doit-il être ignoré ?

ŒDIPE.

Apprends tout. Apollon m'a dit, dans sa colère,
Que je serais un jour le mari de ma mère,
Et qu'au sang paternel je plongerais mon bras !...
Loin de Corinthe alors précipitant mes pas,
Je m'enfuis, je m'exile... Exil heureux... peut-être !
Bien qu'il soit doux de voir ceux qui nous ont fait naître !

LE MESSAGER.

Et nul autre motif n'ordonnait ton départ ?

ŒDIPE.

J'ai craint le parricide et l'inceste, ô vieillard !

LE MESSAGER.

Cette crainte, je puis t'en délivrer sans peine :
L'espoir de te servir est celui qui m'amène.

ŒDIPE.

Sur ma reconnaissance, oh ! tu pourrais compter.

LE MESSAGER.

Voilà pourquoi je viens ; c'est pour la mériter. —
Si tu veux à Corinthe un jour payer mon zèle ?...

ŒDIPE.

Ma mère !... que jamais je retourne près d'elle ?...

LE MESSAGER.

O mon fils, ton erreur est grande, je le voi.

ŒDIPE.

Comment ? Au nom des dieux ! vieillard, explique-toi !

LE MESSAGER.

Eh bien ! à ton retour s'il n'est pas d'autre obstacle...

ŒDIPE.

Je tremble d'accomplir l'épouvantable oracle !

LE MESSAGER.

* Quoi ! de souiller tes mains au foyer paternel ?

ŒDIPE.

* C'est l'effroi qui m'assiége, invincible, éternel !

LE MESSAGER.

* Si tu savais combien tes alarmes sont vaines !

ŒDIPE.

* Comment? Ne sais-je pas quel sang coule en mes veines ?

LE MESSAGER.

A Polybe le sang ne t'unit point, ô roi !

ŒDIPE.

Mais Polybe est mon père ?...

LE MESSAGER, avec intention.

Autant, pas plus que moi.

ŒDIPE.

Tu ne m'es rien ; mais lui !... lui qui m'a donné l'être...

LE MESSAGER.

Ni Polybe ni moi, nous ne t'avons fait naître.

ŒDIPE.

Mais alors pourquoi donc m'appelait-il son fils?

LE MESSAGER.

Polybe de mes mains t'avait reçu jadis.

ŒDIPE.

Et pour le fils d'un autre il eut cette tendresse?

LE MESSAGER.

Il n'avait point d'enfants. Tu charmais sa vieillesse.

ŒDIPE.

Tu m'avais acheté peut-être?... Le hasard, —
Où m'a-t-il fait tomber dans tes mains, ô vieillard?

LE MESSAGER.

Parmi les rocs déserts du Cithéron plein d'ombres.

ŒDIPE.

Pourquoi parcourais-tu leurs solitudes sombres?

LE MESSAGER.

J'avais soin des troupeaux nourris dans les vallons.

ŒDIPE.

Oui, pasteur mercenaire, hôte errant de ces monts?

LE MESSAGER.

Et pourtant j'ai, mon fils, sauvé ton existence.

ŒDIPE.

Quand tu me rencontras quelle était ma souffrance ?

LE MESSAGER.

Tes pieds témoigneraient encor de ton malheur...

ŒDIPE

Quel souvenir d'ancienne et poignante douleur !

LE MESSAGER.

C'est moi qui déliai la sanglante courroie
Qui traversait tes pieds.

ŒDIPE.

A quelle honte en proie,
J'ai commencé ma vie, et dans quel abandon !

LE MESSAGER.

Depuis cette infortune *Œdipe* fut ton nom.

ŒDIPE.

Ce traitement cruel, qui l'ordonnait ?... mon père ?
Au nom des dieux, réponds !... Quoi ! serait-ce ma mère ?

LE MESSAGER.

Je l'ignore. Celui qui t'a remis à moi
Doit le savoir.

ŒDIPE.

Qui m'a trouvé ?... Ce n'est pas toi ?

LE MESSAGER.

Non, un autre à mes soins confia ton enfance.

ŒDIPE.

Qui donc?

LE MESSAGER.

C'est du feu roi quelque esclave, je pense.

ŒDIPE.

Du roi de ce pays, du fils de Labdacus?

LE MESSAGER.

Oui. Cet homme gardait les troupeaux de Laïus.

ŒDIPE.

Dis-moi, vit-il encor? dis-moi, puis-je l'entendre?

LE MESSAGER, au chœur.

Habitants du pays, vous pourriez nous l'apprendre.

ŒDIPE.

Est-il quelqu'un de vous, Thébains, qui par hasard
Connaisse le berger dont parle ce vieillard?
L'a-t-on vu dans la ville? Est-ce aux champs qu'il habite?
Parlez, et que le fait s'éclaircisse au plus vite.

LE CORYPHÉE.

Ce pasteur, je le crois, n'est autre que celui

Qu'on est allé chercher par ton ordre aujourd'hui.
Jocaste là-dessus te répondra. Demande.

ŒDIPE, à Jocaste, en montrant le messager.

Le pâtre qu'il désigne, et celui que je mande,
Est-ce le même ? Dis.

JOCASTE, avec trouble.

Quel pâtre?... je ne sai.
Ne t'inquiète pas d'un langage insensé.

ŒDIPE.

Quoi ! je m'arrêterais après un tel indice?
Non. Ma naissance, il faut que je l'approfondisse !

JOCASTE.

Si tu tiens à la vie, oh ! par ces dieux cléments!
Point d'examen fatal!... C'est trop de mes tourments !

ŒDIPE.

Va, quand je serais fils et petit-fils d'esclave,
Ce n'est pas sur ton front que la honte se grave!

JOCASTE.

Crois-moi, je t'en supplie!... et crains de réussir!

ŒDIPE.

Je ne te croirai pas. Je veux tout éclaircir!

JOCASTE.

Et pourtant mon conseil est bon!... suis-le, de grâce!

ŒDIPE.

Quand il serait meilleur, ton conseil, — il me lasse.

JOCASTE.

Puisses-tu ne jamais connaître ton destin !...
Malheureux !

ŒDIPE.

Ce berger, qu'on me l'amène enfin !

Montrant Jocaste.

Laissons-la se vanter de sa riche naissance !

JOCASTE, d'une voix éteinte.

Malheureux ! malheureux !... Est-il en ma puissance
De te nommer encore autrement ?... Hélas ! non !...
Je ne te donnerai plus jamais que ce nom !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins JOCASTE.

LE CORYPHÉE.

Pourquoi sort-elle ainsi, comme en proie au délire ?
Quel morne désespoir ! — Je crains, s'il faut le dire,
Qu'après un tel silence éclate un grand malheur !

ŒDIPE.

Soit ! il éclatera sans ébranler mon cœur !
Fussé-je d'un sang vil, je prétends le connaître.
Dans son orgueil de femme, elle rougit peut-être
De mon obscurité : je n'en rougirai pas,

Moi, fils de la Fortune, élevé dans ses bras!
La Fortune est ma mère!... et les ans ma famille
M'ont fait monter de l'ombre à ce faîte où je brille!
Humble fut mon berceau, — je ne puis le changer;
Mais rien n'empêchera mon regard d'y plonger!

Tandis qu'Œdipe s'abandonne à une profonde rêverie, un chœur de jeunes Thébaines, comme pour dissiper la tristesse du roi, s'approche et récite, au son des harpes, les strophes suivantes.

STROPHE.

Dans les choses futures
Si mon esprit voit clair,
Et ne s'égare pas en vaines conjectures,
J'en atteste l'Olympe où s'assied Jupiter :
Demain lorsque la lune pleine
Viendra blanchir les coteaux et la plaine,
O Cithéron, pour te remercier
Comme l'auguste père,
Comme le nourricier
D'Œdipe notre roi, qui fit Thèbes prospère,
Nos chants mélodieux,
Nos pieds frappant la terre
Ébranleront tes sommets radieux! —
Confirme notre espoir, Phébus! Dieu salutaire!

ANTISTROPHE.

Qui des dieux, noble enfant,
Qui t'a donné la vie?
Quelle fille du ciel, par le dieu Pan ravie,
Ou que surprit dans l'ombre Apollon triomphant?...
Car des montagnes, des vallées
Il aime aussi les retraites voilées,

Où vont paissant les troupeaux sans gardien.
Serait-ce que Mercure,
Le pâtre arcadien,
Ou Bacchus, au penchant de la colline obscure,
Te reçut autrefois
De quelque nymphe, reine
Des verts sommets qu'arrose l'Hippocrène? —
Souvent Bacchus poursuit les nymphes dans les bois.

ŒDIPE, regardant au loin.

Qui vient à nous? Autant que je puis en juger,
Sans l'avoir jamais vu, cet homme est le berger
Que nous avons tantôt mandé par un message :
L'étranger de Corinthe et lui sont du même âge. —
D'ailleurs je reconnais mes envoyés.

Au coryphée.

Mais toi,
Si tu l'as déjà vu, cet homme, éclaire-moi.

LE CORYPHÉE.

Oui, je le reconnais, prince. Je me rappelle
Que Laïus n'eut jamais serviteur plus fidèle.

SCÈNE V.

Les Mêmes; l'ancien ESCLAVE de Laïus,
conduit par les envoyés d'Œdipe.

ŒDIPE, au messager corinthien.

Habitant de Corinthe, est-ce donc là celui
Que tu me désignais tout à l'heure?

LE MESSAGER.

C'est lui.

ŒDIPE, à l'esclave.

Que de mes questions chacune en toi se grave.
Dis; tu servais Laïus?

L'ESCLAVE.

Oui, j'étais son esclave,
Non acheté, mais né dans le palais du roi.

ŒDIPE.

Vieillard, que faisais-tu? Quel était ton emploi?

L'ESCLAVE.

Je gardais ses troupeaux dans quelque solitude.

ŒDIPE.

Où les conduisais-tu, selon ton habitude?

L'ESCLAVE.

Sur le mont Cithéron, aux alentours.

ŒDIPE, montrant le messager.

Et là,
N'as-tu point rencontré cet homme que voilà?

L'ESCLAVE, avec trouble.

Quel homme?

ŒDIPE.

Celui-ci. L'as-tu vu? Réponds vite.

L'ESCLAVE.

Ma mémoire ne peut répondre tout de suite...

LE MESSAGER.

Ce n'est pas étonnant, maître. Le souvenir
Va pourtant, grâce à moi, bientôt lui revenir. —
Je menais un troupeau, lui deux, à la pâture :
Il sait que du printemps au lever de l'Arcture,
Sur le mont Cithéron, dans les bois d'alentour,
Ensemble, nous passions trois mois jusqu'au retour.
Quand l'hiver nous faisait descendre des prairies,
Alors nous ramenions, moi dans mes bergeries,
Lui dans celles du roi, nos sauvages troupeaux. —

A l'esclave.

Mais toi, parle. Est-ce vrai, ce que je dis, ou faux?

L'ESCLAVE.

Vrai. Mais tes souvenirs sont d'une époque ancienne...

LE MESSAGER.

Voyons ; que ma mémoire aide encore la tienne.
Tu sais bien qu'un enfant par toi me fut remis,
Que je devais nourrir comme mon propre fils?

L'ESCLAVE.

Que veux-tu dire? Quoi?...

LE MESSAGER, montrant Œdipe.

Tiens, mon ami, regarde!
Voici l'enfant qu'un jour tu remis à ma garde.

L'ESCLAVE.

Misérable! Va-t'en aux enfers!... Plus un mot.

ŒDIPE.

Ne le maltraite pas, vieillard. C'est moi plutôt
Qui devrais châtier ta bouche criminelle!

L'ESCLAVE.

Ma faute, ô le meilleur des maîtres, quelle est-elle?

ŒDIPE.

Au sujet de l'enfant tu n'as pas répondu.

L'ESCLAVE.

Il ne sait ce qu'il dit. Vains discours! temps perdu!

ŒDIPE.

Tu parleras de force ou de gré, je te jure!

L'ESCLAVE.

Épargne ma vieillesse, ô roi, je t'en conjure!

ŒDIPE.

Que derrière son dos on attache ses mains!

L'ESCLAVE.

Mais que veux-tu?... Pourquoi ces ordres inhumains?

ŒDIPE.

C'est toi qui lui donnas cet enfant?

L'ESCLAVE.

C'est moi-même. —
Il aurait dû, ce jour, être mon jour suprême!

ŒDIPE.

Dis-moi la vérité!... sinon, tu vas périr!

L'ESCLAVE.

En la disant, je suis bien plus sûr de mourir!

ŒDIPE.

Il cherche des délais ou quelque stratagème!

L'ESCLAVE.

Non. J'ai dit que j'avais donné l'enfant, moi-même!...

ŒDIPE.

D'où l'avais-tu reçu? Parle, était-il à toi?
Le tenais-tu d'un autre?

L'ESCLAVE.

Il n'était pas à moi.
Je le tenais...

ŒDIPE.

De qui? — Quel sang l'avait fait naître?

L'ESCLAVE.

Ne m'interroge pas davantage, ô mon maître!...

ŒDIPE.

Tremble! Si tu me fais répéter, tu n'es plus!

L'ESCLAVE.

Il naquit, cet enfant, au palais de Laïus...

ŒDIPE.

Esclave, ou fils du roi?

L'ESCLAVE.

Dieux! mon cœur se déchire!...
Le plus épouvantable, hélas, me reste à dire!

ŒDIPE.

Il me reste à l'entendre. Eh bien! je l'entendrai.

L'ESCLAVE.

C'est Laïus, disait-on, qui l'avait engendré...
Mais la reine sait tout... Que ton ordre l'appelle.

ŒDIPE.

La reine t'avait donc remis l'enfant?

L'ESCLAVE.

C'est elle.

ŒDIPE.

Dans quelle intention?

L'ESCLAVE.

Pour lui donner la mort.

ŒDIPE.

Malheureuse!... une mère?

L'ESCLAVE.

Elle craignait le sort
Qu'un oracle annonçait, effroyable mystère!

ŒDIPE.

Que disait-il?

L'ESCLAVE.

Qu'un jour ce fils tuerait son père.

ŒDIPE, montrant le Corinthien.

Pourquoi l'avoir remis aux mains de ce berger?

L'ESCLAVE.

Ce fut compassion : je crus que l'étranger
Emporterait l'enfant sur la terre étrangère.
Mais il l'a conservé, dieux! pour quelle misère!...
Car si vraiment c'est toi dont il parle, ô douleur!
Sache que tu n'as point ton égal en malheur!

ŒDIPE.

Hélas ! tout s'accomplit, toute ma destinée !
Exécrable naissance ! exécrable hyménée !
Inceste et parricide !... — Adieu donc ! je te vois,
O lumière des cieux, pour la dernière fois !

Il sort.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

LE CHŒUR des femmes thébaines et des vieillards.

STROPHE PREMIÈRE.

O race des mortels, vouée à la souffrance,
Qu'est-ce que votre vie ? Un songe... Rien, hélas !
L'homme le plus heureux, selon son espérance,
N'a du bonheur que l'apparence,
Fantôme évanoui bien vite dans ses bras !...
O malheureux Œdipe !... instruit par ton exemple,
Quand mon œil te contemple,
Je ne crois au bonheur de personne ici-bas !

ANTISTROPHE PREMIÈRE.

Il avait, confondant son terrible adversaire,
Anéanti le Sphinx, ô labeur surhumain !
Ce monstre au chant sinistre, à la tranchante serre !
Il était, dans notre misère,
Entre nous et la mort comme un rempart d'airain !
Depuis ce jour, depuis l'éclatante victoire,
Environné de gloire,
Sur la puissante Thèbe il régnait souverain.

STROPHE DEUXIÈME

Et maintenant, tombé de ce faîte sublime,
Du haut de sa prospérité, —
Quel homme tout à coup se vit précipité
Dans un plus noir abîme,
Dans un plus large flot et d'opprobre et de crime,
Et de calamité?
Œdipe, illustre Œdipe, ô tête auguste et chère!
Comme en un port fatal, au palais de ton père,
T'ont jeté les Destins dans un jour de fureur.
Malheureux! mais comment la couche paternelle,
Hélas! a-t-elle pu, muette et criminelle,
Te porter si longtemps sans frissonner d'horreur?

ANTISTROPHE DEUXIÈME.

Te voilà découvert par ce juge infaillible,
Le Temps!... rien n'échappe à ses yeux.
Il dévoile, il condamne un hymen odieux,
Sacrilége, impossible,
Où la mère et le fils, dans un mélange horrible,
Épouvantent les dieux! —
O déplorable enfant de Laïus, ô mon maître!
Qu'il aurait mieux valu ne jamais te connaître!...
Ma lamentable voix ne sait plus que gémir...
Car, il faut être vrai!... sur ma bouche expirante,
C'est toi qui rappelas jadis mon âme errante;
C'est par toi que mes yeux ont pu se rendormir!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I.

LE CHŒUR, UN ENVOYÉ DU PALAIS.

L'ENVOYÉ.

Nobles Thébains, jamais calamités pareilles,
Hélas! n'auront frappé vos yeux et vos oreilles;
De quelle affliction vos cœurs seront émus,
Si vous aimez encor la maison de Cadmus!
Non, les eaux du Danube et du Phase, épanchées,
Ne laveraient jamais les souillures cachées
Dans cet abominable et sinistre séjour!...
D'autres malheurs bientôt vont paraître au grand jour,
Des malheurs plus cruels, car ils sont volontaires!

LE CORYPHÉE.

Après ce que je sais déjà, quels noirs mystères
Peux-tu m'apprendre encor? quels effroyables maux?

L'ENVOYÉ.

Je ne t'en dirai pas bien long; rien que ces mots:
Jocaste! elle n'est plus.

LE CORYPHÉE.

Jocaste! infortunée!...
Mais parle, quelle main trancha sa destinée?

L'ENVOYÉ.

Cette main, c'est la sienne!... Oh! quel trépas! Du moins,
Les dieux n'ont pas voulu vous en rendre témoins.
Il faut pourtant qu'ici ma bouche vous apprenne
Tout ce qu'elle a souffert, la malheureuse reine!...
Jocaste avait franchi ce portique fatal :
Furieuse, elle court vers le lit nuptial,
Arrachant à deux mains sa longue chevelure.
Elle entre; puis, fermant les portes, elle adjure,
Elle évoque Laïus, égorgé par la main
D'un exécrable fils, qui, né de leur hymen,
Teint du sang paternel, dans ce palais immonde,
A fécondé le sein qui l'avait mis au monde!
Elle maudit la couche, où d'un époux, jadis,
Elle eut un autre époux, et des fils de son fils!
Je ne sais pas comment elle périt ensuite;
Car Œdipe, poussant des cris, se précipite,
Et sur lui, sur lui seul j'attache mon regard!
Il marchait à grands pas, il errait tout hagard,
Demandant une épée : « Où donc, où donc est-elle,
L'épouse qui n'est pas mon épouse? » Il appelle
Avec des cris, avec des sanglots étouffants,
Celle qui mit au jour le père et les enfants!
Dans son délire, un dieu le conduisait sans doute,

Car nous restions muets, sans lui montrer la route;
Quand, plus terrible encor, sa fureur éclatant,
Il arrache des gonds la porte au lourd battant,
Et s'élance, éperdu, dans la chambre fatale.
Là, quel spectacle horrible à nos regards s'étale!
Jocaste inanimée, et le corps suspendu
Au long voile traînant qu'elle-même a tordu!
Œdipe exhale un cri de lion qui succombe;
Il détache ce nœud meurtrier : le corps tombe!...
C'est quelque chose alors d'épouvantable à voir!
Il arrache, courbé sur elle, ô désespoir!
L'agrafe d'or fixée au manteau de la reine;
Il s'en frappe les yeux; il y plonge, il y traîne
Impitoyablement ce funeste aiguillon,
Comme un soc de charrue au milieu du sillon.
« Qu'ils ne voient plus mes maux et mes crimes sans nombre,
Dit-il. Que, pour jamais enveloppés dans l'ombre,
Ils ne connaissent plus, hélas! ceux que jamais
Ils n'auraient dû connaître, et que pourtant j'aimais! »
Puis il frappait encore, il frappait avec rage;
Ses yeux tout ruisselants arrosaient son visage :
Ce n'étaient pas des pleurs! non, ce flot qui descend,
C'est un orage noir, une grêle de sang! —
Ainsi donc, foudroyant deux têtes au lieu d'une,
Le Destin les confond dans la même infortune.
Cette prospérité qui faisait leur orgueil,
Ce bonheur d'autrefois, qu'en reste-t-il? Le deuil!
L'opprobre et la misère!... et tous les maux qu'on nomme,
Tous les maux à la fois réunis sur un homme!

LE CORYPHÉE.

Et rien ne calme, hélas! ses transports furieux?

L'ENVOYÉ.

Il veut qu'on ouvre, — il veut qu'on montre à tous les yeux
Ce parricide impur, ce fils, qui, de sa mère...
Quels blasphèmes, grands dieux! il dit... Mieux vaut me tai
Sa malédiction contre le meurtrier
Sur lui-même retombe : il va s'expatrier. —
Pourtant il a besoin de guide et d'assistance,
Car trop lourd est pour lui le poids de l'existence!...
On ouvre. Tu vas voir un spectacle, ô douleurs!
Qui forcerait la haine à répandre des pleurs!

Œdipe, aveugle, le visage ensanglanté, paraît sur les marches du portique.

LE CORYPHÉE.

* O spectacle effrayant à voir! le plus horrible
* Qui jamais ait frappé mes yeux!
* Infortuné! d'où vient ce délire terrible?
* Quel est celui des dieux
* Dont la haine obstinée
* Sur ta lugubre destinée
* S'est abattue, ainsi que l'ouragan des cieux?
* O vaste écroulement! ô ruine imprévue!...
* Hélas! mes yeux sur toi n'osent se diriger;
* Et pourtant je voudrais te voir, t'interroger!...
* Mais non, — d'horreur je frissonne à ta vue!

SCÈNE II.

LES MÊMES, ŒDIPE.

ŒDIPE, les bras étendus, marchant à tâtons le long des murailles.

Hélas! hélas! hélas!
Où suis-je, malheureux! où s'égarent mes pas?
Où s'envole ma voix, cette voix lamentable?...
Hélas! Dieu redoutable,
Où m'a précipité la fureur de ton bras?

LE CORYPHÉE.

Dans un gouffre de maux, lugubre, épouvantable!

STROPHE PREMIÈRE.

ŒDIPE.

O nuage d'obscurité!
Nuage lourd, impénétrable et morne!
Nuit profonde et sans borne!
Dans mon adversité,
Oh! de quels aiguillons me déchire, incessante,
Et ma douleur présente,
Et le passé hideux qui marche à mon côté!

LE CORYPHÉE.

Oui, ce double fardeau sur toi pèse implacable,
Et tu peux bien gémir sous le faix qui t'accable!

ANTISTROPHE PREMIÈRE.

ŒDIPE.

Fidèle ami, toujours humain!
Dans mon malheur je retrouve ton zèle.
L'aveugle qui chancelle
Est conduit par ta main !...
Oh ! non, je ne suis pas le jouet d'un vain songe;
Dans cette ombre où je plonge,
J'ai reconnu ta voix sur mon triste chemin!

LE CORYPHÉE.

Tes yeux!... Oh ! qu'as-tu fait? quel funeste courage!
Quel dieu, poussant ton bras, t'a soufflé cette rage?

STROPHE DEUXIÈME.

ŒDIPE.

Apollon, mes amis, Apollon !... son courroux,
Sa haine injuste et sombre
M'a fait ces maux, ces maux cruels, ces maux sans nombre!
Sa main n'a pas frappé : seul, j'ai porté les coups.
La lumière immortelle
A quoi me servait-elle,
Lorsque je n'avais plus rien à voir sous les cieux
Qui réjouît mes yeux?

LE CORYPHÉE.

Hélas ! ce que tu dis est trop vrai !... malheureux!

STROPHE TROISIÈME.

ŒDIPE.

Que pourrais-je encor voir, et que pourrais-je entendre
Qui ne me fût amer?
De quelle bouche attendre
Une parole tendre,
Et qui pourrais-je aimer?
O mes amis, chassez de la terre natale,
Chassez bien loin ce mortel odieux;
Cette tête fatale,
Ce fléau qui sur vous s'étale,
Abominable au monde, abominable aux dieux!

LE CORYPHÉE.

Par la pensée, ô toi plus malheureux peut-être,
Combien j'aurais voulu ne jamais te connaître!

ANTISTROPHE DEUXIÈME.

ŒDIPE.

Va! puisses-tu périr, toi qui dans les forêts,
Dans la morne clairière,
Détachas de mes pieds la sanglante lanière,
Et, cruel, me sauvas le jour quand j'expirais!...
Pitié, pitié funeste!
Bienfait que je déteste!

A mes amis, à moi, quels tourments, quel remord
Eût épargnés ma mort !

LE CORYPHÉE.

* J'en suis à regretter pour toi ce triste sort !

ANTISTROPHE TROISIÈME.

ŒDIPE.

* Je n'aurais pas été l'assassin de mon père,
* Il ne serait pas dit
* Que, mari de ma mère,
* Je suis, je suis le frère
* De mes fils... fils maudit !
* Sorti d'un sang impur et que le ciel abhorre,
* J'ai fécondé les flancs dont je suis né !
* Enfin, s'il est encore
* Des maux plus affreux qu'on ignore,
* Œdipe, pas un seul ne te fut épargné !

LE CORYPHÉE.

Ta résolution me paraît trop cruelle :
Le sépulcre vaut mieux que cette ombre éternelle !

ŒDIPE.

Je devais m'infliger un traitement pareil,
Et je n'écoute rien, ni blâme, ni conseil !
* De quel front, descendu sur la rive infernale,
* Regarderais-je un père, et ton ombre fatale,

* O mère infortunée ? alors que sur vous deux
* J'ai de tous les forfaits commis les plus hideux ! —
L'aspect de mes enfants eût réjoui mon âme !...
Je les aime toujours... mais leur naissance infâme !...
Je n'aurais jamais pu les voir, voir de mes yeux
Cette ville, ces tours, les saints temples des dieux,
* Que moi seul des Thébains, né sous le diadème,
* Je me suis de ma bouche interdits à moi-même,
* Quand je vous ordonnais à tous, fils de Cadmus,
* De chasser le fléau, né du sang de Laïus !
Sur vous, sur les témoins de ma honte vivante
Aurais-je pu lever les yeux sans épouvante ?
Non. — Que ne puis-je encor, que ne puis-je, à l'instant,
Fermer la route aux sons que mon oreille entend ?
Aveugle et sourd, j'irais, traînant mes pas funèbres,
Entouré de silence, entouré de ténèbres ;
Car, pour le malheureux, c'est un soulagement,
Lorsque, isolé de tout, il perd le sentiment ! —
Pourquoi m'as-tu reçu dans ton ombre profonde,
O Cithéron ? Pourquoi, lorsque je vins au monde,
Ne m'as-tu pas tué sur tes âpres sommets,
Afin d'ensevelir ma naissance à jamais ?
O Polybe, ô Corinthe ! et toi, longtemps prospère,
Maison que je nommais la maison de mon père,
Sous de brillants dehors, dans le palais d'un roi,
Quel immonde fléau vous nourrissiez en moi !
Coupable, je suis né d'une race coupable. —
Triple route, vallée obscure et lamentable,
Noir buisson, noir sentier, qui, près des trois chemins,

Bus le sang de mon père, épanché par mes mains !...
Oh ! vous rappelez-vous ce meurtre que j'abhorre,
Et ce qu'ici j'ai fait de plus horrible encore ?...
Hymen, funeste Hymen, toi qui m'as enfanté,
Tu fais rentrer mon sang aux flancs qui m'ont porté,
Et tu produis au jour, conçus du même germe,
Pères, frères, enfants, qu'un même sein renferme,
Épouses, mères, sœurs, mélange incestueux,
Et tout ce que l'enfer a de plus monstrueux !
Mais c'en est trop ! il est des hontes qu'il faut taire :
Au nom des dieux, amis, sur un bord solitaire
Cachez-moi ! tuez-moi !... Dans l'Océan profond
Que mon corps brisé roule, et disparaisse au fond !...
Venez ! daignez toucher un malheureux... sans craindre :
Mes maux, faits pour moi seul, ne sauraient vous atteindre

LE CORYPHÉE.

Créon vient à propos. Dis-lui ce que tu veux :
Lui seul, te conseillant, peut souscrire à tes vœux,
Car lui seul désormais gouverne cet empire.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CRÉON.

ŒDIPE.

De quels mots faire usage, hélas ! et que lui dire ?
Qu'ai-je le droit d'attendre, après l'avoir traité
Avec tant d'injustice et tant de cruauté ?

CRÉON.

Je ne viens pas, Œdipe, implacable adversaire,
Te reprocher des torts, ni railler ta misère!...
* Mais vous qui m'entourez, si maintenant, Thébains,
* Vous ne respectez plus la race des humains,
* Respectez le Soleil, qui de ce monde est l'âme :
* N'exposez point sans voile à sa divine flamme
* Cet exécrable objet, qu'ensemble ont rejeté
* La terre et l'eau du ciel, le jour et sa clarté!...
* Qu'il rentre, et disparaisse au fond de sa demeure :
* Les parents doivent seuls voir un parent qui pleure.

ŒDIPE.

Créon, puisque tu viens, miséricordieux,
Vers moi qui suis méchant, — écoute, au nom des dieux!
* C'est ton intérêt seul, non le mien qui m'inspire.

CRÉON[1].

* Que souhaites-tu donc, et que veux-tu me dire?

ŒDIPE.

* Chasse-moi loin d'ici, chasse le criminel;
* Que je n'entende plus la voix d'aucun mortel!

CRÉON.

* Si je balance encor, c'est que je veux apprendre
* De la bouche du dieu quel parti je dois prendre.

1. Pour la représentation :

Que souhaites-tu donc? Parle.

ŒDIPE.

* Son oracle est assez manifeste ; il a dit
* Qu'on devait mettre à mort l'assassin, le maudit.

CRÉON.

* C'est trop vrai ; néanmoins, dans le trouble où nous somme
* Il vaut mieux que deux fois les dieux parlent aux homme:

ŒDIPE.

* Les consulter pour moi, ce mortel odieux ?

CRÉON.

* Ton malheur prouve assez qu'il faut croire les dieux.

ŒDIPE[1].

* Je ne t'ordonne pas, Créon, je te supplie !
Que, par tes soins pieux, repose ensevelie
Celle qu'enferme encor ce palais gémissant.
Tu lui dois les honneurs suprêmes : c'est ton sang !...
Mais la ville où régna mon père, ville sainte,
Ne me recevra plus vivant dans son enceinte :
Permets-moi d'habiter la montagne, parmi
Les rocs du Cithéron, hôte affreux, triste ami !
C'est là que mes parents, avant ma première heure,
Avaient marqué ma tombe : il faut donc que j'y meure !
Mais, pour m'anéantir, hélas ! je sais trop bien

1. Pour la représentation :

ŒDIPE.

. . . . . *Je te supplie !*

Que toutes les douleurs sur moi ne peuvent rien :
Car si ma triste vie autrefois fut sauvée,
C'est qu'à des maux plus grands elle était réservée.
Eh bien donc! mes destins, qu'ils soient tous accomplis!
Pour mes enfants!... Ne prends nul souci de mes fils :
Ils sont hommes, Créon; forts contre la misère,
Mes fils ne manqueront jamais du nécessaire.
Mais je confie aux soins de ta noble amitié
Mes deux filles, hélas! bien dignes de pitié,
Qui, toujours partageant ma fortune prospère,
Près de moi s'asseyaient à la table d'un père!
Protége-les!... et puis... laisse-moi les serrer
Dans mes bras, sur mon cœur! et laisse-nous pleurer.
O prince généreux, que ta naissance honore,
Accorde-moi la grâce que j'implore!
Si de mes mains je pouvais les toucher,
Oh! je croirais les voir encore!...

Sur un signe de Créon, les deux filles d'Œdipe sont amenées par une femme du palais.

Grands dieux!... n'entends-je pas ce que j'ai de plus cher?
Mes filles, qui versent des larmes?
Créon, dans sa pitié,
M'aurait-il envoyé
Ces doux objets de mes tendres alarmes?
Si ce n'est qu'une erreur, elle est pleine de charmes!

CRÉON.

Ce n'est pas une erreur : je savais ton désir,
Et je t'ai procuré ce douloureux plaisir!

ŒDIPE.

Eh bien! règne et prospère! et que les Destinées,
Inclémentes pour moi, veillent sur tes années! —
O mes enfants, où donc êtes-vous? Approchez!...
* Ici[1]! — Que dans mes bras je vous presse!... Touchez,
* O mes enfants, touchez cette main fraternelle
* Qui sur les yeux d'un père a mis l'ombre éternelle!

Il les serre contre son cœur.

* Sans me connaître, hélas! c'est moi qui vous formai
* Dans le sein malheureux qui m'avait renfermé!
Mes yeux, ne pouvant plus vous voir, n'ont que des larmes,
Quand je pense aux longs jours d'amertume et d'alarmes,
Qui vous restent à vivre au milieu des mortels!
A quelle auguste fête, à quels jeux solennels
Oserez-vous paraître? à quelles assemblées,
Sans revenir en pleurs et de honte accablées?
Et pour vous de l'hymen quand viendra la saison,
Mes filles, qui voudra conduire à sa maison,
Oh! qui voudra porter dans sa couche funeste
Mon opprobre et le vôtre, et le poids de l'inceste?
* Car est-il un malheur qui n'ait fondu sur vous?
* Votre père a tué son père! il fut l'époux
* De celle qui l'avait enfanté! Votre père
* Vous a donné le jour dans les flancs de sa mère!
Vous entendrez partout ce reproche inhumain.
Qui voudra joindre alors sa main à votre main?...

1. Pour la représentation :

Ici! — Touchez ces mains fraternelles... Touchez!

Personne, ô mes enfants! et vos jeunes années
Languiront sans hymen, tristes, abandonnées! —
O fils de Ménécée, aujourd'hui, puisque seul
Tu leur restes, hélas! car un même linceul
Enveloppe avec moi celle qui fut leur mère!...
Ne souffre pas qu'au sein de l'indigence amère
Elles traînent leur vie errante dans les pleurs.
Ne fais point leur misère égale à mes malheurs!
Mais sois compatissant!... vois leur débile enfance!
Si tu ne les soutiens, qui prendra leur défense?
Ne me refuse pas, Créon, et donne-moi
Ta main, ta noble main pour gage de ta foi. —
Que de choses encor, vous dont l'âge est si tendre,
Je vous conseillerais, si vous pouviez m'entendre!
Soyez heureuses, vous!... c'est à moi de souffrir...
Enfants, priez les dieux qu'ils me fassent mourir!

CRÉON.

* Assez de larmes; viens, rentre dans ta demeure.

ŒDIPE, presque menaçant.

* Je cède... malgré moi!

CRÉON.

Toute chose a son heure.

ŒDIPE.

* Une condition d'abord, et j'obéis.

CRÉON.

* Laquelle?



ŒDIPE.

Chasse-moi bien loin de ce pays !

CRÉON.

* Les dieux prononceront.

ŒDIPE.

Mais les dieux me haïssent !

CRÉON.

* Rien n'empêchera donc que tes vœux s'accomplissent.

ŒDIPE.

* Dis-tu vrai ?

CRÉON.

Je n'ai pas coutume de mentir.

ŒDIPE, étreignant ses filles qui sanglotent.

* Eh bien ! emmène-moi d'ici... je vais partir.

CRÉON.

Œdipe, il faut quitter ces enfants !

ŒDIPE, les entourant de ses bras.

Je t'implore !
Oh ! ne m'enlève pas mes enfants !... Pas encore !

CRÉON.

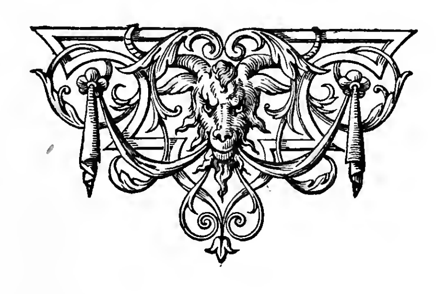
Crois-moi, ne cherche point à l'emporter toujours :
Tes victoires ont fait le malheur de tes jours !

Œdipe essaie encore de retenir ses deux filles ; on les sépare. Alors, soutenu par un esclave, appuyé sur un bâton, il s'éloigne lentement.

LE CORYPHÉE.

Voilà, fils de Cadmus... voilà celui qu'on nomme
Œdipe !... qui, puissant et sage... plus qu'un homme,
Des énigmes du Sphinx perçait l'obscurité :
Dans quels flots de misère il est précipité ! —
C'est pourquoi, jusqu'au jour qui termine la vie,
Ne regardons personne avec un œil d'envie !...
Peut-on jamais prévoir les derniers coups du sort ?
Ne proclamons heureux nul homme... avant sa mort.

FIN D'ŒDIPE ROI.



LE

TESTAMENT DE CÉSAR



AVANT-PROPOS

« Comment se fait-il qu'un drame représenté « avec un très-grand succès, comblé d'éloges par « toute la presse, admirablement joué, ait brus- « quement disparu de la scène française, sans « jamais y reparaître, non plus que sur aucun « autre théâtre ? »

Cette question, que de fois on l'a faite à l'auteur du *Testament de César*.

La réponse n'était vraiment pas difficile; mais à quoi bon ? Il aurait fallu entrer dans certains détails, d'une nature assez délicate, et qui appartiennent à l'histoire littéraire et politique de ces vingt-cinq dernières années; il aurait fallu remuer

de pénibles souvenirs, parler de choses qui, même encore aujourd'hui, pourraient avoir l'air de récriminations et de plaintes rétrospectives. N'accusons personne; les circonstances n'étaient pas favorables. Il y a des époques troublées où les plus honnêtes gens eux-mêmes ne font pas toujours ce qu'ils voudraient faire.

Voici notre réponse. Rien de plus, rien de moins :

C'était vers la fin de l'année 1849.

> Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,

comme dit le poëte.

Peut-être n'était-ce pas le moment de transporter sur la scène cette brûlante page d'histoire romaine? Toujours est-il que jamais auteur n'avait moins songé à l'allusion politique. Ce drame, tout inspiré de Shakspeare, était conçu, préparé, écrit déjà en partie depuis plusieurs années, dans un temps calme, lorsque Michelet lui-même, dans sa belle histoire romaine, *corrigée plus tard* et gâtée peut-être, donnait presque raison à César contre Brutus. César, avant 1848, était, dans la nouvelle école historique, l'homme de l'avenir et de la liberté humaine; Brutus, lui, n'était plus

qu'un sophiste, un rêveur, sublime peut-être de stoïcisme et de vertu farouche, esprit honnête, mais étroit, ne comprenant la liberté que pour sa caste, un noble, un patriote des temps passés, ennemi du progrès, — ce que la foule appelle un aristocrate.

L'auteur du *Testament de César*, impartial entre ces deux grandes figures, les avait représentées dans son drame telles qu'il les voyait dans sa pensée, sans prendre parti ni pour l'une ni pour l'autre, mais les aimant toutes deux d'un égal amour, d'un égal enthousiasme, César peut-être avec plus de sympathie.

Quoi qu'il en soit, malgré les difficultés et le péril inséparables d'un sujet pareil dans un pareil moment, jamais drame n'avait fait son entrée sur la scène d'une façon plus heureuse. C'était le début de l'auteur au théâtre; mais il arrivait, plein de confiance et d'espoir, soutenu par l'expérience et les conseils d'un illustre ami, du plus grand génie dramatique de notre époque après Victor Hugo. Shakspeare et notre cher Alexandre Dumas, deux bons conseillers! Aussi quel succès de lecture, quelle réception! Un tour de faveur, une distribution magnifique! Geffroy, Ligier,

Beauvallet, dans ces trois rôles : César, Marc-Antoine, Brutus. D'excellents artistes pour les moindres personnages : Maubant, dans un rôle de gladiateur; Got, tout jeune alors, mais déjà comédien de génie, consentant à jouer le bouffon de César.

Les journaux du temps sont là pour dire ce que fut la première représentation. La foule applaudissait; le Président de la République lui-même, attentif et silencieux dans cette avant-scène qui devait être bientôt la loge impériale, écouta le prologue et la moitié du premier acte avec une sympathie marquée. Il mêlait parfois ses bravos à ceux du public, lorsque vint la grande scène où César déroule aux yeux de Brutus sa politique et ses projets.

Je vois que, chaque jour, dans une route oblique
Ton bras ambitieux pousse la République !

dit Brutus avec une douloureuse amertume. Je t'admire, César!... Je t'aime! Mais ce que j'abhorre...

C'est le titre de roi !
C'est le trône qui monte au-dessus de la loi !

Un tonnerre d'applaudissements, quatre ou

cinq fois répété, accueillit ce dernier vers tout naturel dans la bouche de Brutus, et qui, certes, ne visait personne au delà de la rampe. C'est une misérable et sotte chose que l'allusion politique au théâtre; elle déshonore parfois le poëte, elle stigmatise encore plus l'offenseur que l'offensé.

A partir de ce moment, la pièce était condamnée; ce n'était plus qu'une affaire de temps.

La supprimer du jour au lendemain, sans prétexte avouable, ce n'était guère possible : ces choses-là ne se firent que plus tard.

Et pourtant, une huitaine de jours avant la première représentation, comme des rumeurs flottaient dans l'air, comme on parlait vaguement de coups d'État, — sur la prière instante d'un brave homme qui tremblait de perdre sa place, l'auteur s'était résigné à un sacrifice pénible : la fête des Lupercales, avec la tentative avortée de couronnement sur la place publique, avait disparu tout entière... Ce qui n'empêcha point l'honnête directeur de se voir assez brutalement congédié quelques jours après.

Que pouvait, dans cette occurrence, la bienveillante sympathie de l'administration nouvelle?

Rien, ou presque rien. Il fallut courber la tête. On aurait pu se plaindre, faire comme tant d'autres beaucoup de bruit dans les journaux : on préféra le silence.

Plusieurs années après le 2 Décembre, la proscription durait encore, muette et sourde, mais inflexible. D'où venait-elle? Du maître? Oui, d'abord; mais ensuite?... Le nouveau César, une fois tout-puissant, lui qui non plus n'aimait pas la vengeance, n'avait certes pas gardé rancune au drame innocemment coupable. Deux ou trois fois même, l'interdit semblait levé; les rôles se distribuaient, le décorateur se mettait en besogne; mais toujours, au moment d'entrer en répétition, l'inévitable obstacle se dressait de nouveau, toujours ce mot : *Non possumus*. Trop de zèle! trop de zèle!

Il y a de braves gens plus royalistes que le roi. Marc-Antoine était plus césarien que César.

Maintenant que Geffroy n'est plus au théâtre, que Ligier et Beauvallet sont morts, — comme ce drame ne sera sans doute plus jamais représenté, nous voulions aujourd'hui le réimprimer dans sa forme première, non tel qu'il fut joué le 10 novembre 1849 à la Comédie-Française, mais tel

qu'il a été lu, reçu, et répété quatre ou cinq mois de suite, en cinq actes, un prologue et un épilogue, sans coupures, sans modifications, avec son ampleur un peu trop shakspearienne sans doute et trop exubérante pour notre scène. Mais, après quelque hésitation, nous avons cru devoir conserver la forme adoptée par la Comédie-Française qui, peut-être, n'avait pas tort au point de vue des exigences théâtrales. La représentation d'une pièce ne doit pas durer cinq ou six heures.

Il serait toujours facile, au besoin, de rétablir l'acte supprimé. Nous le publions à la suite du *Testament de César*.

Juillet 1874.



LE

TESTAMENT DE CÉSAR

DRAME EN QUATRE ACTES

AVEC UN PROLOGUE ET UN ÉPILOGUE

Représenté pour la première fois à la Comédie-Française
le 10 Novembre 1849

PERSONNAGES		ACTEURS
—		—
CÉSAR,	MM.	GEFFROY.
BRUTUS,		BEAUVALLET.
MARC-ANTOINE,		LIGIER.
OCTAVE, neveu de César,		RAPHAEL.
CASSIUS, chef de la conspiration,		BOUCHET.
BYRRHA, gladiateur corse,		MAUBANT.
THÉRSITE, bouffon de César,		GOT.
CASCA, sénateurs.		CHÉRI-LOUIS.
CIMBER, sénateurs.		FONTA.
TRÉBONIUS, sénateurs.		CHÉRY.
RUGA, usurier.		BERNARD.
TERENTIUS VARRON, bibliothécaire de César,		ROZE.
UN DEVIN,		TRONCHET.
FABER, artisans.		
VALENS, artisans.		
STRATON, esclave de Brutus.		
TITINIUS, centurion.		
PULCHER, secrétaire de César.		
Deux autres secrétaires de César.		
CYTHÉRIS, courtisane grecque,	Mmes	BROHAN.
PORCIA, femme de Brutus,		MÉLINGUE.
CALPURNIE, femme de César,		RIMBLOT.
CLÉOPATRE, reine d'Égypte,		NATHALIE.
DAPHNIS, jeune coryphée,		MARIA FAVART.
HÉLÈNE, suivantes de Cythéris.		
ASIA, suivantes de Cythéris.		
Deux autres femmes de Cythéris.		
CHARMION, esclave nubienne de Cléopâtre.		

Sénateurs, Chevaliers, Conjurés, Gladiateurs, Soldats, Hommes du peuple, Esclaves égyptiens, Matrones romaines, etc., etc.

L'an 710 de Rome.

La scène est à Rome, — excepté l'épilogue, qui se passe en Macédoine, dans les plaines de Philippes.



LE

TESTAMENT DE CÉSAR

PROLOGUE

LES TRIOMPHES DE CÉSAR

CHEZ CYTHÉRIS.— Une chambre très-élégante, ornée de peintures à fresques, attenante à la salle de bain. A gauche, au premier plan, une fenêtre donnant sur la rue; au second plan, une porte. Au fond du théatre, une porte masquée par une double draperie. — C'est le soir.

SCÈNE I.

HÉLÈNE, entrant; CASSIUS ET BYRRHA dans l'atrium. Sur un signe d'Hélène, ils restent où ils sont, en vue du spectateur. Hélène entre seule, et s'arrête devant la porte du fond.

HÉLÈNE.

Maîtresse!

CYTHÉRIS, derrière les rideaux.

Que veux-tu?

HÉLÈNE.

Pardon, je vous dérange;
C'est encor le seigneur Cassius.

CYTHÉRIS.

Homme étrange!

HÉLÈNE.

Il vient vous présenter ses hommages.

CYTHÉRIS.

Toujours!

Se montrant.

Dis que je n'y suis pas.

HÉLÈNE.

Et je l'ai dit.

CYTHÉRIS

Va, cours.

HÉLÈNE.

Je cours, maîtresse; mais il ne veut rien entendre :
Jusqu'à votre retour il menace d'attendre.

CYTHÉRIS.

Soit! Mieux vaut poliment renvoyer ce jaloux.
Qu'il entre donc : au fait, nous y gagnerons tous.

HÉLÈNE, à Cassius.

Entrez, seigneur.

Cassius et Byrrha entrent par la gauche.

CASSIUS.

A Byrrha.

Enfin ! — Toi, mon brave, demeure.

HÉLÈNE.

Ma maîtresse est au bain, et va venir sur l'heure.

Elle entre dans la salle de bain.

SCÈNE II.

CASSIUS, BYRRHA.

CASSIUS.

Byrrha !

BYRRHA.

Seigneur ?

CASSIUS.

Approche, esclave intelligent ;
Pose là ta corbeille et ce vase d'argent.
Ménage ta vigueur, mon gladiateur corse :
J'ai besoin que ton bras garde toute sa force.

BYRRHA.

Vous m'avez acheté : Byrrha le montagnard
Est à vous. Ordonnez.

CASSIUS.

As-tu pris ton poignard ?

BYRRHA.

Byrrha sans son poignard, mais c'est le corps sans l'âme,
C'est le bras sans la main, le manche sans la lame !

CASSIUS.

Bien. Ne t'éloigne pas.

Il fait un signe; Byrrha retourne dans l'atrium.

Il faut, et sans retour,
Que j'en finisse avec ce ridicule amour.
Cassius amoureux, et Cythéris rebelle!...
Cassius dédaigné par Cythéris!... Ma belle,
Nos élégants de Rome, aux doigts lourds de rubis,
Ceux-là qui laissent pendre et flotter leurs habits,
Qui, trônant sur un char, fiers d'être sans émules,
Font polir et dorer le sabot de leurs mules;
Tous nos fats au parler grasseyant et moqueur,
Tous nos petits Troyens, riraient de trop bon cœur
S'ils venaient à savoir que mon pauvre navire, —
Où tant de voyageurs ont abordé, — chavire.
Je suis trop jeune encor pour souffrir ces mépris.
Quand une femme aimable, et comme Cythéris,
Fait la prude, et repousse un homme de ma sorte,
C'est qu'elle en aime un autre. — Avant que je ne sorte,
Elle m'avouera tout; je connaîtrai celui...
Me venger d'elle!... Oh! non, mais vengeons-nous de lui.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CYTHÉRIS, HÉLÈNE, ASIA, DAPHNÉ, ÉGYPTA.

CYTHÉRIS, entrant; elle est enveloppée d'une espèce de peignoir.

Vite... vite... Asia... je suis toute saisie!
Arrange mes cheveux.

ASIA.

Comment?

CYTHÉRIS.

A l'Aspasie.
Égypta, prends l'écrin, dans le second tiroir;
Daphné, couche-toi là, tu tiendras le miroir.
A propos, tu parlais d'une ode de Catulle,
Hélène?

HÉLÈNE.

La voici, maîtresse.

CYTHÉRIS.

On l'intitule?

HÉLÈNE.

A Lesbie.

CYTHÉRIS.

A Lesbie, encor?

HÉLÈNE.

Toujours.

CYTHÉRIS.

Toujours!
Et dites qu'il n'est pas d'éternelles amours!
Par Vénus! voilà donc une patricienne
(C'est une Clodia, famille très-ancienne),
Une matrone enfin, qui rencontre un amant
Fidèle, et, mieux encore, un poëte charmant!

Si cela continue, ô matrones toscanes,
Nous vous jalouserons, nous autres courtisanes!

HÉLÈNE.

Chacun son tour; c'est juste, avouez?... Entre nous,
Maîtresse, elles étaient si jalouses de vous!

CYTHÉRIS.

Lis-moi ces vers.

HÉLÈNE, lisant.

Vivons, ma Lesbie!... aimons!
Vos sermons,
Que nous ne voulons pas suivre,
Vieillards, conseillers grondeurs
Et boudeurs,
Valent moins qu'un as de cuivre!

Donne-moi mille baisers
Embrasés;
Donne, ô belle que j'adore,
Mille autres en les pressant;
Encor cent,
Encor mille, et mille encore!

Puis, quand ils seront brouillés
Par milliers,
Brouillons-les encor dans l'ombre,
Pour que l'envieux, qui nuit
Dans la nuit,
N'en soupçonne pas le nombre!

CASSIUS.

Bravo! vous lisez à merveille.

CYTHÉRIS, avec surprise, comme si elle n'avait pas encore aperçu Cassius.

Vous ici, Cassius !

CASSIUS.

Cela vous émerveille?
Hélène vous a dit pourtant que j'étais là.

CYTHÉRIS.

Au fait, c'est très-possible; et puisque vous voilà,
Voulez-vous vous asseoir? Que dit-on de l'Afrique?

CASSIUS.

Depuis quand, Cythéris, parlons-nous politique?

CYTHÉRIS.

Au théâtre, au forum, en lui donnant la main,
N'est-ce point par ces mots qu'on aborde un Romain?

CASSIUS.

D'accord. Cela vaut mieux, certes, que de médire.
Mais c'est quand on n'a pas autre chose à se dire.

CYTHÉRIS.

Vous avez quelque chose à me dire?

CASSIUS.

Oui.

CYTHÉRIS.

Tant mieux!
Que me direz-vous donc?

CASSIUS.

Je vous aime.

CYTHÉRIS.

Oh, c'est vieux!

CASSIUS.

Vieux! j'ai beau le redire, amant fidèle et tendre,
Vous avez toujours eu l'air de ne pas m'entendre.

CYTHÉRIS.

Vous, un stoïcien, — car vous l'étiez, je croi, —
Vous daignez, Cassius, descendre jusqu'à moi!
Vous de qui les aïeux, dans Rome populaires,
Marchaient accompagnés des faisceaux consulaires,
Vous aimez Cythéris!... Est-ce possible? Non.
Mais que dira Brutus, l'élève de Zénon,
S'il apprend cet amour? Oh! j'ai peur qu'il ne force
Junia, votre femme, oui, sa sœur, au divorce.
Un scandale pour moi n'est pas ce que je veux...
Doucement, Asia! vous tirez mes cheveux!

CASSIUS.

Cythéris! Cythéris! oh! vous êtes bien belle!

CYTHÉRIS.

Je le sais.

CASSIUS.

Mais combien vous êtes plus cruelle!

CYTHÉRIS.

Je l'apprends.

CASSIUS, avec dépit.

Ah! — Je pars demain; j'aurais voulu
Partir avec un mot meilleur.

CYTHÉRIS.

C'est résolu ?
Vous partez demain ?

CASSIUS.

Oui.

CYTHÉRIS.

Je vais être charmante
Alors.

CASSIUS.

Comme c'est bon, un amant qu'on tourmente !

CYTHÉRIS.

Tourmentez un amant, agitez un flambeau,
L'amour est plus ardent et le rayon plus beau !

CASSIUS.

Ainsi donc à ce point mon départ vous enchante ?...

CYTHÉRIS.

Non, et vous avez tort de me dire méchante.
Ne vous y trompez pas, j'aime à vous recevoir ;
Vous êtes de ces gens qu'on est heureux de voir.
Quand vous ne parlez pas de l'amour qui vous brûle,
Vous avez de l'esprit... pas autant que Catulle,
Pas autant que Lucrèce, oh non ! pas même autant
Que ce pauvre petit Horace qui, partant
Ce matin, est venu, messager poétique,
Chercher complaisamment mes lettres pour l'Attique.

Mais vous en avez plus, de l'esprit, beaucoup plus
Que Cimber, que Casca... même que Lucullus.

CASSIUS.

Même que Lucullus ! Cythéris, prenez garde,
Vous me rendriez fat...

CYTHÉRIS.

Ce serait par mégarde.

CASSIUS.

Mais je crois qu'en parlant ainsi, vous vous moquiez :
Moi, j'aurais plus d'esprit que le roi des banquiers ?
Voilà qui me rapproche un peu de vous, j'y gagne.

CYTHÉRIS.

Vous faites voile pour... quel pays ?

CASSIUS.

Pour l'Espagne.

CYTHÉRIS.

Mais c'est au bout du monde !

CASSIUS.

Est-ce trop près encor ?
Que vous rapporterai-je ? une ou deux mines d'or ?

CYTHÉRIS.

Non ; vous me cueillerez, dans ces climats torrides,
Seulement une orange, un fruit des Hespérides.
Mais craignez, comme Ulysse aux champs du Lestrygon,

De vous faire manger tout vif par le dragon. —
Et qu'allez-vous donc faire en Espagne ?

CASSIUS.

La guerre.

CYTHÉRIS.

Ah! c'est vrai; Rome et moi nous n'y songions plus guère :
Du malheureux Pompée, il reste encor deux fils!
César avec douleur accepte leurs défis...
Mais comment se fait-il, — vous pardonnez, j'espère, —
Qu'après avoir servi dignement sous le père,
Adoptant de César les drapeaux triomphants,
Vous alliez aujourd'hui combattre les enfants ? —
En tout cas, pour Sextus je vous demande grâce.

CASSIUS.

Ah ! vous le connaissez?

CYTHÉRIS.

Non; mais, dans sa disgrâce,
J'aime ce fier pirate avec ses matelots,
Ce proscrit qui demande une patrie aux flots,
Cet illustre forban, conduit par la Fortune,
Qui se fait appeler Sextus, fils de Neptune ;
Qui, lançant la trirème au vol rapide et sûr,
Marche roi de la mer, et s'habille d'azur,
Comme s'il avait teint sa robe festonnée
Dans ta vague bleuâtre, ô Méditerranée !

CASSIUS.

O dieux bons ! quelle verve et quel entraînement!

Prenez garde, on croirait très-sérieusement,
A votre enthousiasme...

CYTHÉRIS.

Eh bien! est-on coupable
Pour être enthousiaste ?

CASSIUS.

Oh ! vous seriez capable...

CYTHÉRIS.

Moi! capable de tout... je vous en averti.

CASSIUS.

Excepté de m'aimer!

CYTHÉRIS.

Quand vous serez parti.

CASSIUS.

Ce gracieux contrat, j'en accepte les clauses.

CYTHÉRIS.

Vous m'en voulez ? Aussi vous demandez des choses...

CASSIUS.

Moi! rien qu'un souvenir.

CYTHÉRIS.

C'est beaucoup !

CASSIUS.

En effet;
Mais je ne veux pas être oublié tout à fait.

CYTHÉRIS.

Vous ne voulez pas être oublié?...

CASSIUS.

Non, vous dis-je.

CYTHÉRIS.

Et comment pensez-vous opérer ce prodige?

CASSIUS.

En parlant à vos yeux un langage vainqueur,
Puisque, hélas! je ne puis parler à votre cœur. —
Byrrha!

CYTHÉRIS.

Vous appelez?

CASSIUS.

Donne cette corbeille.

Byrrha apporte la corbeille à Cythéris.

CYTHÉRIS.

Qu'est cela?

CASSIUS.

Presque rien.

CYTHÉRIS.

Merveille sur merveille!

CASSIUS.

Des objets sans valeur... oh! je vous en répond...
Je les ai rapportés de la Grèce et du Pont.

CYTHÉRIS.

Des étoffes de Tyr et de Sarde!... une coupe
Où l'ivoire sur l'or en feston se découpe ;
Un cratère d'argent ciselé par Mentor ;
Vingt chefs-d'œuvre! Scopas, Polyclète, Crantor!
De l'or filé, de l'air tissu, comme ces toiles
Qui flottent, blancs réseaux détachés des étoiles!
Émeraude, topaze, un luxe oriental!
De l'ambre parfumé, des boules de cristal,
Ces trésors de fraîcheur dont je suis idolâtre!
Puis des perles à faire envie à Cléopâtre,
La buveuse de perle!... Et tout cela pour moi?
Vous êtes magnifique autant que le grand roi!

On entend les trompettes du Capitole.

CASSIUS.

Cythéris, écoutez la joyeuse fanfare!
C'est le vainqueur du Rhône, et des mers, et du Phare.
Eh bien! si comme lui, moi, je pouvais m'asseoir
Sur le char triomphal qui le porte ce soir,
Au lieu de ces bijoux qu'envieraient nos matrones,
Je mettrais à vos pieds mes trois mille couronnes!

CYTHÉRIS.

Et vous auriez bien tort, car vraiment, je le crains,
Je les refuserais, comme ces lourds écrins
Et ces légers tissus, fines ailes d'abeille.

CASSIUS.

Quoi! vous refusez?

CYTHÉRIS.

Oui.

CASSIUS.

Le vase... la corbeille ?
Me faire cette injure !

CYTHÉRIS.

Une injure, à vous ? non.
M'en préservent les dieux !

CASSIUS.

Par Castor !

CYTHÉRIS.

Par Junon !
Ce refus, Cassius, ne doit point vous surprendre :
J'accepte quelquefois... mais lorsque je veux rendre.

CASSIUS.

Ce refus, Cythéris, peut être hasardeux.
C'est la guerre !...

CYTHÉRIS.

Comment ? la guerre entre nous deux !...
Je vous tends, au contraire, une main pacifique !
Restons amis, seigneur ; vous êtes magnifique !
Cythéris vous promet, pour vos soins assidus,
Un souvenir gratis, à ses moments perdus ;
Mais voilà tout.

CASSIUS.

Byrrha ! viens.

BYRRHA.

Seigneur ?

CYTHÉRIS.

Viens, Hélène.

CASSIUS.

Reprends cette corbeille, et remporte-la.

BYRRHA.

Pleine ?

CASSIUS.

A lui-même.

Pleine : elle a refusé. — C'est trop injurieux !

A Byrrha, qui s'éloigne.

Reviens ici, Byrrha.

CYTHÉRIS, bas, à Hélène.

Vois, il est furieux.
Fais suivre par mes gens cet homme au teint de bistre.
Cassius parle bas, c'est quelque ordre sinistre...
Va, que je sache tout.

CASSIUS.

Byrrha, j'avais raison,
Un de mes ennemis hante cette maison.
Dans l'ombre cache-toi, sous le portique... en face;
Tu le verras entrer.

BYRRHA.

Que faut-il que je fasse ?

CASSIUS.

Qu'il entre librement ; — mais lorsqu'il sortira...

BYRRHA.

Eh bien ?

CASSIUS.

Eh bien ! tu vois cette bourse, Byrrha?...
Dans la rue, à tes pieds, si par cette fenêtre
Elle tombe, — entends-tu ? — tu frapperas.

BYRRHA.

Oui, maître.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MOINS BYRRHA.

CYTHÉRIS.

Ma toilette est finie à présent, Cassius.

CASSIUS.

Vous êtes, Cythéris, belle comme Vénus !

CYTHÉRIS.

Je le voudrais : ce soir, je suis jalouse d'elle.

CASSIUS.

Ce soir ?

CYTHÉRIS.

Oui. Vous savez, femme qui se fait belle
Se fait belle toujours pour quelqu'un.

CASSIUS.

J'ai compris.
Vous attendez quelqu'un, n'est-ce pas, Cythéris ?

CYTHÉRIS.

Peut-être.

CASSIUS.

Et vous voulez que je cède la place?

CYTHÉRIS.

Vous êtes trop galant et de trop noble race
Pour ne comprendre pas qu'on ne reste jamais
Chez une femme, alors qu'on peut la gêner...

CASSIUS

Mais...
Vous conviendrez aussi qu'il est certaines femmes!...

CYTHÉRIS.

Pour un homme élevé parmi les grandes dames,
Un semblable langage est plus que surprenant :
Vous parlez, Cassius, non comme un lieutenant
De César, ce héros de l'antique épopée,
Ni comme un amiral de notre grand Pompée ;
Mais comme un soldat marse au bouclier de cuir,
Comme un centurion grossier, un homme à fuir! —
Je vous arrête là, non pour moi, je vous jure ;
Je vous pardonnerais de grand cœur une injure :
Mais vous auriez grand'peine à vous pardonner, vous!

CASSIUS.

J'avais tort.

CYTHÉRIS.

Adieu donc; sans aigreur quittons-nous.

CASSIUS.

Je sors... mais, en sortant, un dernier mot, de grâce!

CYTHÉRIS.

Oh, dix! N'allez pas croire au moins que je vous chasse.

CASSIUS.

Le nom de mon rival?

CYTHÉRIS.

Soit!

CASSIUS.

Vous allez nommer
L'heureux mortel qui n'a qu'à se laisser aimer.
Comme pour Cythéris l'amour est chose grave,
Cet heureux-là sans doute est jeune, riche, brave,
D'aussi vieille noblesse au moins que Romulus;
Il a gloire et beauté?

CYTHÉRIS.

S'il n'avait rien de plus,
Des jardins de Salluste à la porte Capène,
Rome a bien dix seigneurs qui le vaudraient sans peine;
Et dans ce cas alors...

CASSIUS.

Achevez; dans ce cas!

CYTHÉRIS.

Je serais sa maîtresse, et ne l'aimerais pas.

CASSIUS.

Cet homme est donc un sage, un moderne Aristippe?
De toutes les vertus enfin c'est donc le type?
Puisqu'à vos yeux charmés ce nouvel astre a lui,
Quel est-il? On voudrait se modeler sur lui.

CYTHÉRIS.

Oh! vous savez, la femme est un être frivole;
Et, comme l'alouette imprudente qui vole,
Ce qui brille parfois la prend à ses rayons.

CASSIUS.

Fort bien! Cet homme brille alors : par quoi? Voyons!

CYTHÉRIS.

Par les contrastes. Rien en lui qui se ressemble :
Il est jeune et vieux, pauvre et riche tout ensemble;
Il est voluptueux comme une femme au bain,
Patient, sobre et dur comme un pâtre sabin;
Il égale, s'il veut, flambeau du ciel Rutule,
L'orateur Cicéron, le poëte Catulle;
Extrême en toute chose, il surpasse, dit-on,
Le pervers Clodius, le vertueux Caton;
Noble et fier, il salue un esclave en tunique;
C'est Tarquin, c'est Gracchus, — enfin c'est l'homme uniq
Le reconnaissez-vous?

CASSIUS.

Non.

CYTHÉRIS.

Vraiment? Trait pour trait
Cependant je le peins.

CASSIUS.

Achevez le portrait.
Que fait-il?

CYTHÉRIS.

Maintenant?

CASSIUS.

Oui.

CYTHÉRIS.

Chargé de trophées,
Vainqueur des factions dans ses bras étouffées,
Après avoir soumis trois cents peuples divers,
Huit cents villes, dans Rome enfermé l'univers, —
Sous le vélarium, qui flotte et se déploie
Comme un nuage d'or et de pourpre et de soie,
Il monte au Capitole, où seul, parmi les dieux,
Son colosse d'airain s'élève radieux!
Maintenant, revêtu de l'antique chlamyde,
Maître du Pont-Euxin, de l'Afrique numide,
Et du Nil et du Rhône, — il triomphe à la fois
De Juba, de Pharnace, et du grand chef gaulois!
A présent vous devez, certes, le reconnaître?

CASSIUS.

Vous parlez de César?

CYTHÉRIS.

Oui.

CASSIUS.

Vous croyez peut-être
Que César, quand l'encens fume sur les trépieds,
De son char triomphal va descendre à vos pieds?

CYTHÉRIS.

Je ne crois pas, — j'attends.

CASSIUS.

Vrai! l'amour déraisonne.
Lui César, lui qui n'a jamais aimé personne,
César vous aimerait!

CYTHÉRIS.

Que de mots superflus!
Je vous dis que je l'aime, et ne dis rien de plus.

CASSIUS.

Ainsi donc vous n'avez pas d'autre certitude?

CYTHÉRIS.

J'attends un messager de lui.

CASSIUS.

Par habitude,
Je suis fort prévoyant : tandis que nous causions,
J'ai pris, c'est très-heureux, quelques précautions.

CYTHÉRIS.

Lesquelles, dites-moi?

CASSIUS.

Mes gens gardent la rue.

CYTHÉRIS.

Et feront-ils encor longtemps le pied de grue?

CASSIUS.

Jusqu'au jour, s'il le faut.

CYTHÉRIS.

Alors cette maison
Est bloquée?

CASSIUS.

Est bloquée.

CYTHÉRIS.

Ah! je suis en prison?
Hélène, donne-moi ma cithare inactive.

Elle s'assied.

CASSIUS.

Vous allez chanter?

CYTHÉRIS.

Oui, puisque je suis captive!
La sœur de Polynice, esclave chez Créon,
Chantait; je vais chanter des vers d'Anacréon.
Vous permettez?

Hélène lui donne sa cithare.

CASSIUS.

Je suis ravi!

CYTHÉRIS.

C'est à merveille!

A Hélène.

Quelle heure?

HÉLÈNE.

Nous entrons dans la deuxième veille.

CYTHÉRIS, chantant.

Entends ma lyre qui pleure,
O colombe! voici l'heure...
Reviens, que ton vol m'effleure :
Mais crains l'ongle du vautour!
Si, dans l'ombre, à quelque frise
Ton aile blanche se brise,
Prends les ailes de la brise,
Prends les ailes de l'amour!

Suis ma lampe de porphyre,
Sa lueur doit te suffire :
Viens, colombe, viens, Zéphyre!
Annonce-moi le vainqueur.
Que dans la nuit solennelle
J'entende, gloire éternelle!
Aux battements de ton aile
Les battements de son cœur!

CASSIUS.

Ces vers sont merveilleux, et vous chantez fort bien;
Mais que nous disent-ils?

CYTHÉRIS.

Sans la réponse, rien.

Je le sais comme vous.

CASSIUS.

Où donc est la réponse?

CYTHÉRIS.

La réponse, attendez... Ah! ce bruit nous l'annonce.

Un battement d'aile se fait entendre dans la draperie.

Elle se lève.

Je ne me trompe pas, la voici.

Elle va à la fenêtre, et prend une colombe.

CASSIUS.

Dieux d'enfer!

CYTHÉRIS.

Vos gens faisaient bien mal le service de l'air!

Elle détache un billet de l'aile de la colombe, et lit :

Colombe au joli pied rose,
Pars : l'étoile brille, éclose.
Elle a dit : *A la nuit close*
Souviens-toi! Je me souviens.
O messagère fidèle,
Vole, vole à tire-d'aile;
Et, retournant auprès d'elle,
Annonce-lui que je viens!

Hélène, prends Iris.

Baisant la colombe.

Va, ma pauvre petite,

Dans ta cage dorée.

HÉLÈNE.

Oh! comme elle palpite!

CASSIUS.

Cythéris, je vois bien qu'il faut me résigner;
C'est le triomphateur qui sur vous doit régner.
Avouez qu'il me traite en fils de Mithridate?...
Je fuis! — Pourtant j'étais ici premier en date.
Mais qu'importe à César, les dieux en sont témoins,
Une usurpation ou de plus ou de moins? —
Je suis vaincu.

CYTHÉRIS, bas, à Hélène.

L'a-t-on suivi?

HÉLÈNE.

Cet homme sombre
A l'angle du Vélabre est embusqué dans l'ombre.

CYTHÉRIS.

Oui, pour frapper César, vois-tu, c'est trop certain,
Lorsqu'il regagnera d'ici le Palatin.

Haut.

Hélène, fais un nid plus moelleux que la mousse
A ma colombe, avec cette écharpe si douce. —
Vous disiez, Cassius...?

CASSIUS.

Que je serais jaloux
D'emporter avec moi quelque chose de vous.

Iris, fidèle Iris, gentille messagère,
Donne-moi cette écharpe et soyeuse et légère.
En échange, voici pour t'acheter du mil,
Des lentisques de Corse et des graines du Nil.

Il donne sa bourse à Hélène, et prend l'écharpe.

HÉLÈNE.

Maîtresse, dites-moi, que dois-je faire ?

CYTHÉRIS.

Hélène,
Au seigneur Cassius rends cette bourse pleine.
Le seigneur Cassius, qui nous fait ses adieux,
Te rendra cette écharpe.

CASSIUS.

Oh ! Cythéris !...

CYTHÉRIS.

Bons dieux !
Que voulez-vous, je suis féroce; c'est mon heure.
Mais revenez demain, et je serai meilleure;
Car lorsqu'on est heureuse, on est bonne !

A Hélène

Cet or,
Ne crois pas que je veuille, au moins, t'en faire tort,
Hélène; je suis juste, et te donne en échange
Une perle d'Asie, et tu gagnes au change.

CASSIUS, reprenant sa bourse et la jetant par la fenêtre.

C'est bien !

CYTHÉRIS.

Que faites-vous ?

CASSIUS.

Je n'ai jamais repris
Ce que j'avais donné.

CYTHÉRIS.

Soit !

CASSIUS.

Adieu, Cythéris.

Il sort, et rencontre à la porte César, qui s'enveloppe la tête dans son manteau.

C'est lui, malheur !

SCÈNE V.

CYTHÉRIS, CÉSAR, LES FEMMES.

CYTHÉRIS.

Grands dieux ! détournez sa menace ! —

A César.

Et vous êtes venu !

CÉSAR.

Mais, comme de Pharnace,
Pourrai-je dire aussi de vous : Je suis venu,
J'ai vu...

CYTHÉRIS.

N'achevez pas ; le reste est si connu !
Mais, avant toute chose, oh ! que je vous contemple.

Le dieu du Capitole a donc quitté son temple,
Et le triomphateur est mon hôte ce soir !...
Dans cette humble maison daignera-t-il s'asseoir?

César s'assied ; elle se met à ses genoux.

CÉSAR.

Que faites-vous donc là ? faut-il que je vous gronde ?

CYTHÉRIS.

Je suis à vos genoux, César, comme le monde !

CÉSAR, rejetant son manteau.

Vous avez désiré voir le triomphateur,
Dont le plus grand triomphe est à vos pieds.

CYTHÉRIS.

Flatteur ! —
Mais quelle majesté souveraine, ineffable !...
Hélas ! de Sémélé vous connaissez la fable :
Elle aussi voulut voir Jupiter... Quel trépas !

CÉSAR.

Rassurez-vous, ma foudre à moi ne brûle pas.

CYTHÉRIS, contemplant César.

Oui, voilà bien la toge éblouissante et peinte ;
Dans la pourpre de Tyr la robe deux fois teinte,
Ta robe, ô Jupiter ! et voilà bien encor
La tunique brodée avec ses palmes d'or !
Voilà bien le laurier sauvage, la couronne
Seule digne du front sacré qu'elle environne !
Mais ceci, qu'est-ce donc ?

CÉSAR.

Un talisman bien vieux,
La bulle d'or, qui sert contre les envieux!
Elle a déjà suffi, rayonnant sous ma stole,
Contre ceux qui m'ont vu monter au Capitole ;
Mais de votre maison s'ils me voyaient sortir,
La bulle pourrait-elle encor me garantir ?

CYTHÉRIS.

Vénus est votre mère, et, mieux que cette bulle,
Le regard de Vénus garde le fils d'Iule! —
Mais un anneau de fer, à vous, César ?

CÉSAR.

Il doit
Remplacer désormais l'anneau d'or à mon doigt.
Depuis cent ans, parmi nos guerriers, entre mille,
Trois hommes seulement l'ont porté : Paul-Émile,
Pompée et moi.

CYTHÉRIS.

Vraiment ?

CÉSAR.

C'est l'anneau du soldat.
Il fallait bien que Rome enfin me l'accordât.

CYTHÉRIS.

Des bracelets de cuivre ?

CÉSAR.

Oui ; c'est la récompense

Qu'aux plus braves soldats un général dispense.

CYTHÉRIS.

Mais comment se fait-il que César? Pardonnez...

CÉSAR.

Ce sont mes vétérans qui me les ont donnés.

CYTHÉRIS.

César, vous êtes bon, vous êtes grand !

CÉSAR.

J'essaie ! —
Où trouver pour ce jour une assez blanche craie,
Ma bélle Cythéris ?...

CYTHÉRIS.

Oh ! oui, oui, grand et bon !

CÉSAR.

La vie a tant de jours que l'on marque au charbon ! —
Dites-moi, Cythéris, comme j'entrais, un homme
Sortait d'ici ?

CYTHÉRIS.

Faut-il, César, que je le nomme ?

CÉSAR.

Non, je l'ai reconnu ; c'est Cassius.

CYTHÉRIS.

C'est lui.

CÉSAR.

Alors je l'ai fait fuir ?

CYTHÉRIS.

Il ne s'est pas enfui ;
C'est moi qui l'ai prié de nous laisser ensemble.

CÉSAR.

Il s'occupe de vous?

CYTHÉRIS.

Beaucoup trop, ce me semble.

CÉSAR.

Il vous aime?

CYTHÉRIS.

Il le jure.

CÉSAR.

Et vous l'aimez aussi?

CYTHÉRIS.

Si je l'aimais, César serait-il donc ici?

CÉSAR.

C'est juste; et moi je suis un ingrat lorsque j'ose
Vous dire... Mais, pardon, savez-vous une chose?

CYTHÉRIS.

Laquelle? vous riez : laquelle, s'il vous plaît?

CÉSAR.

Cassius! il sera furieux.

CYTHÉRIS.

Non, il l'est!

CÉSAR.

Ce pauvre Cassius, c'est cruel, je l'avoue ;
Quand nous jouons ensemble, il perd tout ce qu'il joue !
Mon génie a le pas sur le sien, j'en répond.
Il rassemble une flotte un jour dans l'Hellespont,
Vingt galères, je crois : je lui prends ses galères.
Plus tard, voulant donner quelques jeux populaires, —
Je vous parle du temps de ses rébellions, —
Il achète à grands frais cinquante beaux lions.
Ce pauvre Cassius ! — mon navire s'égare...
Et je prends ses lions tout en prenant Mégare.

CYTHÉRIS.

Voilà ce qu'on appelle un homme malheureux !

CÉSAR.

Ce n'est pas tout, oh non ! — Il devient amoureux,
Amoureux comme un fou, d'une femme si belle,
Qu'elle rendrait pensif un prêtre de Cybèle...
Mais dites, me faut-il poursuivre, ou m'arrêter ?
Triompherai-je encore, et dois-je me vanter
D'avoir sur Cassius, pour couronner l'histoire,
Remporté, Cythéris, une triple victoire ?

CYTHÉRIS.

César, le nombre trois, vous savez, plaît aux dieux !

CÉSAR.

Vous dites que je puis vous aimer ?

CYTHÉRIS.

Je fais mieux,
Je vous aime.

CÉSAR.

Et pourquoi m'aimez-vous ?

CYTHÉRIS.

Pour trois causes.

CÉSAR.

D'abord ?

CYTHÉRIS.

N'êtes-vous pas César ?

CÉSAR.

Restent deux choses.

CYTHÉRIS.

Je suis Grecque.

CÉSAR.

On le voit !

CYTHÉRIS.

Les dieux nous ont trahis,
César ; et vous aimez la Grèce mon pays.

CÉSAR.

C'est tout simple : j'ai fait mes études à Rhode,
Ce jardin lumineux qu'un flot d'écume brode.
Si je vaux quelque chose, île au beau ciel vermeil,
C'est que j'ai dans le cœur un peu de ton soleil !

CYTHÉRIS.

Nos villes n'étaient plus que des ruines sombres :
Par vous, Corinthe sort blanche de ses décombres ;

Vous relevez Athène, et, sur le Parthénon,
De Phidias encore on peut lire le nom.

CÉSAR.

Ce brave Mummius, bon soldat, chef vulgaire,
Démolissait toujours quand il faisait la guerre.
Sylla, c'est différent, il n'était pas sans art,
Et lisait quelquefois Homère, — par hasard ;
Il aimait les tableaux, les livres, les statues :
Mais il aimait aussi les villes abattues !
César paye une dette, et répare en cela
Les torts de Mummius, le crime de Sylla.

CYTHÉRIS.

Oh ! vous êtes un dieu !

CÉSAR.

Vous, plus qu'une mortelle.
Mais la ville où naquit Cythéris, quelle est-elle ?
Nommez-la ; j'aimerai le fortuné séjour
Où des yeux si charmants ont bu l'azur du jour !

CYTHÉRIS.

Je naquis sur les bords de l'Ilissus.

CÉSAR.

Beau fleuve,
Où le cygne argenté dans un flot d'or s'abreuve !

CYTHÉRIS.

Au pied du mont Hymette.

CÉSAR.

Oh ! son miel savoureux,

Ce doux miel, ruisselant du sein des chênes creux,
Pouvait seul vous donner cette voix souveraine
Qui pénètre les cœurs mieux qu'un chant de sirène!
Mais reparlons un peu de Cassius.

CYTHÉRIS.

Pourquoi?

CÉSAR.

Il doit vous avoir dit un mal affreux de moi?

CYTHÉRIS.

Il m'a dit tout le mal que d'un homme on peut dire...
Que vous n'aviez jamais aimé?...

CÉSAR.

Voilà médire!
Les méchants! Savez-vous quel reproche ils me font?
C'est d'aimer trop!

CYTHÉRIS.

Vraiment!

CÉSAR.

Mais d'un amour profond!

CYTHÉRIS.

Cassius dit pourtant...

CÉSAR.

Mauvais propos de Rome!
C'est une calomnie étrange contre un homme
Qui dans sa vie a fait trois guerres par amour.

CYTHÉRIS.

Trois guerres ! vous, César ?

CÉSAR.

Comptons-les tour à tour :
La guerre de Bretagne : une ! pour Servilie.
Les perles, voyez-vous, c'était là sa folie ;
Et l'océan de l'Inde enviait, disait-on,
Une certaine perle à l'océan breton.

CYTHÉRIS.

Ah !

CÉSAR.

La guerre d'Égypte après, pour Cléopâtre :
Deux ! La guerre d'Afrique — oh ! j'étais idolâtre
De la blanche Eunoé, femme d'un noir jaloux :
Trois !... Voyons ! puis je faire une guerre pour vous ?

CYTHÉRIS.

Oh moi ! pour mériter cette gloire infinie,
Suis-je reine d'Égypte ou de Mauritanie ?

CÉSAR.

Jeune et belle ! le sceptre est là, dans ces deux mots.
Périclès a bien fait la guerre de Samos,
Cette guerre qui mit en feu toute l'Asie,
Pour un soupir tombé des lèvres d'Aspasie !
Elle avait comme vous la double royauté :
Elle avait la jeunesse, elle avait la beauté !

CYTHÉRIS.

Ainsi donc, à vos yeux, me voilà souveraine ?

CÉSAR.

Je n'ai jamais connu de plus puissante reine.

CYTHÉRIS.

Alors, si j'ordonnais, vous obéiriez ?

CÉSAR.

Moi ?

Comme un esclave.

CYTHÉRIS.

Eh bien, César, voici ma loi :

Vous resterez ici.

CÉSAR.

Vraiment ?

CYTHÉRIS.

Je vous l'ordonne.

Qui vous accompagnait chez moi ?

CÉSAR.

Chez vous ? Personne.

CYTHÉRIS.

Personne ?

CÉSAR.

Ah ! mon bouffon.

CYTHÉRIS.

Et... tenez-vous à lui ?

CÉSAR.

Un esclave est un homme : on s'en doute aujourd'hui ;
Mais un bouffon...

CYTHÉRIS.

Alors, je le prends.

CÉSAR, riant.

Tout de suite.

CYTHÉRIS.

Comment le nommez-vous ?

CÉSAR.

Thersite.

CYTHÉRIS, appelant.

Ici, Thersite !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, THERSITE.

THERSITE.

Me voilà.

CYTHÉRIS.

Dites-lui qu'il m'obéisse, à moi.

CÉSAR.

Commandez, il sera trop heureux.

THERSITE.

Je le croi.

Par Momus! obéir à maîtresse jolie,
Ce n'est point déserter ton service, ô Folie!

CÉSAR.

Que dis-tu là ?

THERSITE.

Faut-il t'expliquer mon latin?

CÉSAR.

Ah! drôle!

CYTHÉRIS.

Va, bouffon, retourne au Palatin;
Annonce que bientôt l'on reverra ton maître.
Ajoute seulement, et sans le compromettre,
Que si dans un quart d'heure il n'est pas revenu
On ne s'alarme point. Va, cours.

THERSITE.

C'est convenu.

CYTHÉRIS, *prenant le manteau de César.*

Maintenant, ce manteau, mets-le sur tes épaules.

THERSITE, *à César.*

Si tu n'as jamais vu César, vainqueur des Gaules,
Passer, — regarde bien dehors, prends un flambeau,
Et tu seras surpris de te trouver si beau!

Il sort en chantant.

Lorsque Bacchus m'enivre,
J'ai le bras, le cœur fort!
Buvons! boire fait vivre!
Cerbère un jour nous mord :
Je bois pour tomber ivre
Mort!

Il disparaît dans l'atrium et la voix diminue.

CÉSAR.

Quel est votre dessein, Cythéris?

CYTHÉRIS.

Ah ! peut-être
Vous direz que je suis cruelle : je dois l'être !
Car il fallait sauver César. Point de milieu!...
Un homme, qu'est-ce donc lorsqu'il s'agit d'un dieu ?

CÉSAR.

Vous êtes maintenant, ô ma belle rieuse,
Sombre comme la nuit, et plus mystérieuse.

CYTHÉRIS, tremblante.

Chut ! écoutez !

THERSITE, dans la rue.

Le sol poudreux boit l'onde!
L'arbre au vert parasol
Boit le sol!
La mer, sombre et profonde,
De l'air fluide et pur
Boit l'azur !
Le soleil, roi du monde,
Plongeant au gouffre amer,
Boit la mer !
La lune, pâle et blonde,
Boit le rayon vermeil
Du soleil!

CÉSAR.

Avec sa voix de muletier,
Ce malheureux va mettre en rumeur le quartier.

CYTHÉRIS, plus troublée.

Pardonnez-moi, César ; n'allez pas me maudire !

CÉSAR.

Qui, moi? vous pardonner!... Mais que voulez-vous dire?

CYTHÉRIS, se rapprochant de la fenêtre.

Écoutez!

THERSITE, s'éloignant.

Vous que la guerre enivre,
Que l'ambition mord,
Tuez-vous!... J'aime à vivre,
Moi, buveur sans remord,
Qui ne veux tomber qu'ivre
Mort!!!

Il pousse un cri de douleur. — Bruit d'armes au dehors.

Ah!

CÉSAR.

Ce cri lamentable et profond!...
Qu'est-ce donc?

CYTHÉRIS, avec effroi.

C'est César qui tombe!!

CÉSAR.

Mon bouffon
Qu'on vient d'assassiner?

CYTHÉRIS.

En place de son maître.

CÉSAR.

L'assassin, quel est-il?

CYTHÉRIS.

Vous allez le connaître.

CÉSAR.

Par Jupiter vengeur! par les douze grands dieux!
Je jure, moi qu'on sait miséricordieux,
De punir l'assassin, fût-ce un noble de Rome...
Je comprends maintenant qu'un bouffon est un homme!

CYTHÉRIS.

Le coupable, César, bientôt nous le verrons.
Mes six gladiateurs gardaient les environs.
Ils vont nous l'amener ici chargé d'entraves.
Mais tenez, ce sont eux.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BYRRHA, DEUX GLADIATEURS.

BYRRHA, entraîné par les gladiateurs.

Six contre un!... sont-ils braves!

UN DES GLADIATEURS.

Marche!

BYRRHA.

Eh bien, oui! j'étais payé; j'ai fait le coup.
Est-ce donc une chose à surprendre beaucoup
Qu'un homme assassiné, la nuit, dans le Vélabre?
Et pour cela faut-il voyager en Calabre?
Je suis à qui me paye, en vrai gladiateur!
Allons, conduisez-moi sans bruit chez le préteur.

CYTHÉRIS.

Qui t'a payé?

BYRRHA.

Réponds, toi, ma lame rougie ! —
Comme les pièces d'or n'ont pas son effigie,
Elles ne pourront point le dénoncer, je crois.

CYTHÉRIS.

Mais sais-tu, malheureux, qu'on va te mettre en croix ?

BYRRHA.

Vous n'entamerez pas ce cœur, il est de roche !
Chez le préteur !

CÉSAR.

Attends.

BYRRHA, tressaillant tout à coup.

Cette voix...

CÉSAR.

Viens, approche.

BYRRHA.

César ?

CÉSAR.

Tu voulais donc m'assassiner, Byrrha ?

BYRRHA.

César ! assassiner César ! Qui le dira ?

CÉSAR.

Quand ton bras a frappé mon bouffon tout à l'heure,
C'est moi que tu croyais frapper.

BYRRHA.

Voyez... je pleure !

Qui, moi, frapper César ? César, à qui je dois
La vie ?

CYTHÉRIS.

A César, vous ?

BYRRHA.

Il tombe à genoux.

Oui ! le glaive à mes doigts
Échappait ; oui, sanglant et la face bleuâtre,
Aux acclamations du morne amphithéâtre,
Sous le genou pesant qui m'écrasait, tordu, —
J'abandonnais au fer mon cou déjà tendu ;
Et César me sauva de l'arène fatale !
Et César eut pitié, quand la grande Vestale
Défendait de me plaindre et de me secourir,
Et, le pouce incliné, m'ordonnait de mourir !

Il se relève.

Moi, moi frapper César ! Avant de m'y résoudre,
Je crierais : Jupiter, réduis ce bras en poudre !

CÉSAR, à Cythéris.

Voyez ! l'ingratitude au moins n'est pas son fait.
Les hommes ne sont pas si méchants qu'on les fait.
Regardez cette larme au bord de sa paupière !...
Une fleur quelquefois germe donc sur la pierre !

BYRRHA.

Celui qui m'a payé le meurtre de ce soir,
Est-ce là, Julius, ce que tu veux savoir ?

CYTHÉRIS.

Oui.

CÉSAR.

Byrrha, pas encor.

Aux gladiateurs.

Tout ce que nécessite
L'état de mon bouffon, de mon pauvre Thersite,
Faites-le, vous.

UN GLADIATEUR.

C'est fait. Il n'était que blessé :
Deux des nôtres l'ont pris dans la rue, et laissé
Chez le médecin grec qui près d'ici demeure.

CÉSAR.

Bien.

Il leur fait signe de sortir.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MOINS LES GLADIATEURS.

BYRRHA.

Voulez-vous savoir ?

CÉSAR.

Rien.

BYRRHA.

Avant que je meure ?...

CÉSAR.

Non, rien. Certains secrets, mieux vaut les ignorer.

CYTHÉRIS.

Certains secrets, César, mieux vaut les pénétrer !

A Byrrha.

Qu'au vrai coupable seul tout le crime appartienne.
Montre à César la main qui fit agir la tienne.

BYRRHA.

C'est Cassius ! lui seul a dirigé mes coups.

CÉSAR.

Cassius ?

BYRRHA.

Oui.

CYTHÉRIS.

César... eh bien ! qu'en dites-vous ?

CÉSAR.

J'eus des torts envers lui, je l'avouerai sans peine :
Il réclamait l'honneur de la préture urbaine,
Et moi je l'ai donnée à Brutus aujourd'hui.
Brutus la méritait peut-être moins que lui. —
Attends, Byrrha.

Il prend ses tablettes et écrit.

Lisant.

« Malgré toute candidature,
« Je donne à Cassius la seconde préture,
« Celle des étrangers, qui, j'espère, lui plaît
« Non moins que la préture urbaine, qu'il voulait. »

Donnant à Byrrha ses tablettes.

Va, porte à Cassius...

BYRRHA.

Mais moi ?

CÉSAR.

Je te fais grâce !
Au palais de César que Byrrha prenne place.
César aime les cœurs reconnaissants.

BYRRHA.

César,
Écoute ! si jamais il te faut par hasard
Un homme de courage, au dévouement insigne,
Et pour toi toujours prêt à mourir, fais un signe ;
Et du roc Tarpéien ton esclave Byrrha
Sur des piques de fer se précipitera !

Il sort.

SCÈNE IX.

CÉSAR, CYTHÉRIS, à genoux.

CÉSAR.

Ma belle Cythéris, que faites-vous encore ?

CYTHÉRIS.

Je ne t'admire plus comme un homme; j'adore
Jupiter immortel, qui, le front radieux,
Du ciel est descendu miséricordieux !

CÉSAR.

Jupiter ! c'est ainsi parfois qu'on me surnomme ;
Mais vous verrez bientôt que je ne suis qu'un homme.

CYTHÉRIS.

Pourquoi cela, César ?

CÉSAR.

Parce que cette nuit,
Dont l'azur étoilé moins que vos yeux reluit,
Ne sera point, hélas ! plus longue que les autres.
La nuit d'Amphitryon égala trois des nôtres !

CYTHÉRIS.

César, ce que je veux de toi, ce que j'attend,
Ce n'est pas une nuit, c'est une heure, un instant,
Pourvu qu'en cet instant de volupté suprême
Ton cœur dise à mon cœur : « O Cythéris, je t'aime ! »

CÉSAR.

Je t'aime, ô Cythéris ! Et maintenant dis-moi,
Que veux-tu, cher amour ? ton désir est ma loi.
Demande, et pour deux mots pleins d'une ivresse étrange,
Pour ces deux mots : « César, je t'aime ! » doux échange !
Par ma mère Vénus qui nous ouvre les bras,
Je te donne, choisis, tout ce que tu voudras!

CYTHÉRIS.

Donne-moi ce laurier, pour que ma main l'effeuille
Bien rarement, j'espère, et t'envoie une feuille
Qui vienne t'avertir, courrier muet et prompt,
Chaque fois qu'un danger planera sur ton front.

CÉSAR.

Ce laurier?

CYTHÉRIS.

N'est-ce pas un signe de victoire ?

CÉSAR.

Oui, Cythéris ; eh bien ?

CYTHÉRIS.

Eh bien ! c'est là ma gloire.
Je veux qu'on dise un jour à l'univers surpris :
Quand César triomphait du monde, Cythéris,
La pauvre enfant d'Athène, a, dans ce jour-là même,
Triomphé de César.

CÉSAR, lui donnant sa couronne de laurier.

On le dira.

CYTHÉRIS.

Je t'aime !

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER

LA CLEF D'OR

La bibliothèque de César au Palatin. — Une grande porte au fond du théâtre, fermée d'un rideau, — avec plusieurs marches, conduisant à une longue galerie pleine de manuscrits roulés. — Trois tables, devant lesquelles sont assis trois secrétaires. — Le jour commence à poindre, la clarté des lampes pâlit.

SCÈNE I.

CÉSAR, TROIS SECRÉTAIRES.

CÉSAR, au premier secrétaire de droite.

Nous en sommes? voyons...

LE PREMIER SECRÉTAIRE, relisant.

« Vingt-sept jours de campagne,
« Et trente-cinq depuis que j'ai quitté l'Espagne :
« Cela, mon cher Brutus, fait deux mois, deux grands mois,
« Que je ne vous ai vu, même une seule fois.
« L'amitié de César est plus ferme qu'une autre;
« Mais...

CÉSAR, dictant.

Faut-il qu'à présent je doute de la vôtre ?

LE PREMIER SECRÉTAIRE, répétant.

De la vôtre...

CÉSAR, dictant.

Venez me voir au Palatin;
Je voudrais vous parler d'affaires ce matin.

Au deuxième secrétaire, placé à gauche.

Dictant.

Puise, mon cher Octave, aux sources du génie;
Travaille, sans quitter encore Apollonie.
Travaille! L'homme est fait pour savoir. Lis beaucoup :
Les philosophes grecs, les poëtes surtout, —
Ils nous rendent meilleurs! — Platon, Ménandre, Eschyle,
Homère, — lui d'abord! — Sois brave comme Achille,
Mais un peu moins colère ; énergique, avisé
Comme Ulysse, — prudent comme lui, — moins rusé.

LE DEUXIÈME SECRÉTAIRE, répétant.

Moins rusé...

CÉSAR, continuant.

Quel trésor!... l'esprit, l'intelligence!
Mais la bonté vaut mieux. Dédaigne la vengeance;
Sois ferme et doux. — Bientôt j'exaucerai ton vœu,
Et César apprendra la guerre à son neveu.

Prenant des mains du troisième secrétaire un écrit commencé et le lisant :

« Logé dans le palais qu'un pont joint au théâtre,
« César fit en secret appeler Cléopâtre.
« Le danger était grand ; elle n'hésita pas ;
« Apollodore seul accompagnait ses pas.
« Le soir même, tous deux, sans que nul les remarque,
« Montent furtivement dans une frêle barque ;

« Et, dirigeant l'esquif vers la tour du fanal,
« Ils abordent dans l'ombre au pied de l'arsenal.

Dictant.

Mais comme à tous les yeux sa beauté la désigne,
Et qu'elle n'aurait pu...

Le deuxième secrétaire, qui a fini d'écrire, lui présente la plume.

Bon ! Donnez, que je signe.

LE TROISIÈME SECRÉTAIRE, répétant.

Et qu'elle n'aurait pu...

CÉSAR, dictant.

Parmi tant de valets,
Sans être reconnue entrer dans le palais, —
Sachant que c'est la vie enfin qu'elle hasarde,
Elle se fait cacher dans un tapis de Sarde ;
Et, tel qu'un de ces gens qui portent des fardeaux,
Notre Sicilien, la chargeant sur son dos,
L'attache avec un nœud de cuir, et la dépose
Dans la chambre à coucher de César, qui repose.

Au premier secrétaire.

Est-ce fait ?

LE PREMIER SECRÉTAIRE.

Oui.

CÉSAR.

Très-bien. N'allez pas oublier
De mettre à ce billet mon sceau particulier.

Au troisième secrétaire.

C'est assez de travail, mon pauvre enfant! ton âge
A besoin de sommeil, et veut qu'on le ménage.
Je te donne congé, Pulcher, jusqu'à demain :
Seulement, en rentrant, puisque c'est ton chemin,
Traverse le Forum, et porte cette lettre
A Brutus, à lui seul tu devras la remettre.

LE TROISIÈME SECRÉTAIRE.

Merci, César.

CÉSAR.

Ah! dis à mes nomenclateurs
Qu'ils peuvent faire ouvrir la porte aux visiteurs.

Le troisième secrétaire salue et se retire. Pendant ce temps-là, Térentius Varron, introduit par un nomenclateur, a descendu les marches de la galerie.

SCÈNE II.

CÉSAR, TÉRENTIUS VARRON.

CÉSAR.

Mon cher Térentius, donnons la flûte au pâtre,
Les livres au savant. La reine Cléopâtre
M'envoie un coffre plein de rares manuscrits,
D'antiques papyrus, d'exemplaires sans prix,
Chefs-d'œuvre où l'art du peintre et l'art du calligraphe
Brillent sous l'émeraude et la perle en agrafe.
Dans tous ces monuments juifs, grecs, phéniciens,
Que disputait Pergame aux rois égyptiens, —

Parmi quelques trésors exhumés de la cendre,
Vous trouverez l'Homère où lisait Alexandre;
Les seuls vrais chants d'Orphée ; une Iliade encor,
Sur la peau d'un serpent écrite en lettres d'or.
Mais ce qui doit, Varron, surpasser votre attente,
C'est le volume hébreu traduit par les Septante,
Un vieux livre, dont j'ai gardé le souvenir, —
Qui contient le passé, peut-être l'avenir!

VARRON.

Ces trésors du génie auront toutes mes veilles.
Mais où donc allons-nous placer tant de merveilles ?
Des rouleaux précieux qu'ici ma main rangea
Votre bibliothèque est trop pleine déjà.

CÉSAR.

Ne vous tourmentez point, Varron; laissez-moi faire :
Ceci — de Philotas, l'architecte, est l'affaire.
En attendant, ce coffre, ami, j'en suis certain,
D'Alexandrie à Rome arrive ce matin.
Faites-le surveiller avec un soin extrême :
Surtout, dès qu'il viendra, qu'on l'apporte ici même.

VARRON.

J'y vais, noble César.

Il sort par la galerie, au moment où Calpurnie entre par une porte latérale.

SCÈNE III.

CÉSAR, CALPURNIE.

CALPURNIE.

Cher Julius, hé quoi!
Ni trêve ni repos?

CÉSAR.

Venez, et grondez-moi :
Vous le pouvez, ma douce et noble Calpurnie!
Mais vraiment, sans me dire un homme de génie,
Je crois depuis hier avoir bien travaillé.

CALPURNIE.

Hélas! toute la nuit votre lampe a veillé.
Cette lampe, disais-je, elle brûle son huile :
César brûle sa vie!

CÉSAR.

Allons, soyez tranquille,
Ma chère âme!... Pourquoi ces pleurs, qu'il faut tarir?

CALPURNIE.

Si Julius m'aimait, voudrait-il donc mourir?

CÉSAR.

Ma vie! elle n'est plus à César... que l'on gronde.

CALPURNIE.

Plus même à Calpurnie, hélas!

CÉSAR.

Elle est au monde;

Au monde, qui doit être ou barbare ou romain;
Au monde, qui tressaille, enfermé dans ma main;
Qui, fait dans ma pensée, en va prendre la forme,
Et qu'à l'espace encor je ne puis rendre informe!
Ce qui me reste à faire, ah! si vous le saviez?

CALPURNIE.

Ne me le dites pas, César, vous m'effrayez!
Par moments, je l'avoue, orgueilleuse et jalouse,
D'un dieu même, d'un dieu je crois être l'épouse :
J'ai peur que Jupiter, du radieux séjour,
Comme un autre Titan, ne vous foudroie un jour!

CÉSAR.

Me flatter aussi, toi! la femme qu'on révère,
L'épouse au front voilé, la matrone sévère, —
Toi, cœur pur où jamais orage ne monta!...
Digne d'une statue, à côté de Vesta!

CALPURNIE, avec un doux reproche.

Et Cléopâtre aussi, la belle Égyptienne,
A côté de Vénus n'a-t-elle pas la sienne?

CÉSAR.

A chacune... selon ses mérites.

CALPURNIE.

César,
Si la reine d'Égypte était là par hasard,
Près d'elle, je le dis sans que mon cœur s'irrite,
La pauvre Calpurnie aurait peu de mérite!

CÉSAR.

Hé quoi! jalouse encor de Cléopâtre, vous,
O ma belle Minerve à l'œil tranquille et doux!
Vous, dont l'âme est sereine et jamais ne soupçonne!...
Vous que l'on ne doit voir jalouse de personne!

CALPURNIE.

Je suis jalouse, moi, vous semblez étonné,
Oui, jalouse du fils qu'elle vous a donné!
Qu'a-t-elle fait aux dieux, cette amante éphémère?...
Elle, féconde hélas! quand je ne suis pas mère!

CÉSAR.

Ma Calpurnie, allons! ne croyez-vous donc plus
A la tradition du temps de Romulus?...

Antoine entre par la galerie du fond.

Est-ce une fable? On dit que, déesse jalouse,
Quand la Stérilité plane sur une épouse, —
Passant près d'elle, armé des lanières de cuir,
Le Luperque sacré l'effleure... Loin de fuir,
L'épouse tend la main aux mains pontificales. —
C'est aujourd'hui le jour des saintes Lupercales :
Descendons au Forum, où la foule s'épand.
D'ailleurs, vous le savez, ces prêtres du dieu Pan
Sont nobles, sénateurs, gens de fort bonne source :
L'un d'eux vous touchera dans la divine course

CALPURNIE.

Oh! César, j'aurai honte!...

CÉSAR.

Et de quoi ? de venir
Demander aux grands dieux, maîtres de l'avenir,
Un fils, un héritier de César ? Sois féconde !
L'héritier de César est l'héritier du monde !

CALPURNIE.

Eh bien ! j'accomplirai vos ordres, cher seigneur.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

ANTOINE.

Et c'est à moi, consul, qu'appartiendra l'honneur
De toucher en passant, dans la cérémonie,
Ta main impériale, auguste Calpurnie !
Je veux être d'ailleurs pour quelque chose, moi,
Dans la postérité de César, futur roi !
J'ai pour ancêtre Hercule !

Montrant sa bague.

Il est sur ma sardoine.

CÉSAR.

Te voilà, libertin ?

CALPURNIE.

Salut au noble Antoine.
Quelle plaisanterie encore fait-il là ?

ANTOINE.

Je ne plaisante point : c'est trop grave cela !

Qu'au milieu du Forum Jupiter me foudroie,
Si je ne cours, armé de la blanche courroie!
Moi, prêtre de César, moi, le consul romain,
Je veux frapper aussi : me tendrez-vous la main?

CALPURNIE, à César.

Il sera fait selon vos désirs. Mais l'usage
Me permet-il au moins de voiler mon visage?

CÉSAR.

Il le permet.

CALPURNIE.

Je veux désirer à mon tour...
Prenez quelque repos.

CÉSAR.

Vers le milieu du jour.

CALPURNIE.

Vous le promettez?

CÉSAR.

Oui. Fais porter dans ma chambre
Du pain et quelques fruits, avec ma coupe d'ambre.

En ce moment quatre esclaves égyptiens apportent un coffre.

CALPURNIE.

Que renferme ce coffre en ivoire?

CÉSAR.

Il est plein
De livres qu'on me donne...

ANTOINE.

A lire? je te plain!

CALPURNIE.

Pain et fruits, je vais tout vous préparer moi-même.

ANTOINE, à Calpurnie.

Avec un sourire significatif.

A ce soir! Nous verrons si Jupiter vous aime...

CALPURNIE, sortant.

Salut, seigneur.

SCÈNE V.

CÉSAR, ANTOINE, LES ÉGYPTIENS.

CÉSAR.

Posez le coffre dans ce coin.

A Antoine.

Bon. — Donne-moi ta bourse, ami; j'en ai besoin.

ANTOINE.

Ma bourse?

CÉSAR.

Oui.

ANTOINE.

Tiens; mais compte auparavant la somme.

CÉSAR.

Aux Égyptiens.

Nous compterons après. Voici pour vous.

Les Égyptiens s'inclinent et sortent.

ANTOINE.

Quel homme!

Ce sont mille deniers qui te glissent des doigts !

CÉSAR.

Ce sont mille deniers alors que je te dois.

ANTOINE.

Pour mille deniers d'or voilà tout ce qu'on t'offre !
Au moins si Cléopâtre avait bourré ce coffre
De truffes de Libye, et de ces vieux flacons
Du lac Maréotis aux vignobles féconds ;
D'oiseaux du Nil, autruche, ibis, phénicoptère,
Gibier fort dur, mais gros, — je n'aurais qu'à me taire :
Mais t'envoyer un tas d'assommants manuscrits !
N'as-tu pas les discours de nos pères conscrits ?

CÉSAR.

Ces livres qu'on m'envoie, apprends, seigneur Antoine,
Qu'ils viennent presque tous des rois de Macédoine ;
D'Alexandre surtout.

ANTOINE.

Un guerrier, celui-là !
Il n'avait qu'un défaut... Aristote !

CÉSAR.

Voilà
Le grand homme jugé !

ANTOINE.

Bien ! dis que je radote ;
Mais je hais les pédants, à partir d'Hérodote.
Traite-moi d'Allobroge ou de Scythe... je veux,
Mon savant Julius, te faire mes aveux.

CÉSAR.

Va, parle.

ANTOINE.

Quand j'appris, ô ville d'Alexandre,
Que ta bibliothèque avait fait de la cendre,
Et que les papyrus, volant du haut des tours,
S'abattaient sur la mer comme de noirs vautours,
Je dis : Bravo, Vulcain! C'est bien assez d'Athène!
Adieu, géométrie! Euclide! Ératosthène!
Le périple d'Hannon! et ce poudreux chaos
Du règne de Chéops et des deux Néchaos,
Et tous ces Pharaons, grimaçantes momies
Depuis quatre mille ans dans leur tombe endormies!

Montrant le coffre.

Mais nos coquins déjà font tout recopier;
Et c'est de l'amiante, et non du papier!

CÉSAR.

Tu parles, toi qui fis tes études en Grèce,
Comme un de ces bourgeois que l'ignorance engraisse,
Comme un prêtre d'Isis, comme un gladiateur!
Est-il possible, hélas! qu'Antoine, un orateur,
Affecte du mépris, comme la plèbe immonde,
Pour ces hommes divins rayonnant sur le monde?

ANTOINE.

Oh! je n'affecte pas, — j'éprouve, mon ami.
Dès que tu m'as parlé de livres, j'ai frémi!
Tes philosophes grecs, ces buveurs d'ellébore,

Tes poëtes, vois tu, d'instinct je les abhorre !
Si la blanche vestale un jour se dévoila
Pour te dire en passant : *Je t'aime!* ami, voilà
Toute la poésie!... Et, pour faire largesse,
Un fameux cuisinier, c'est toute la sagesse!
Hors cela, Julius, à part quelque laurier
Que la gloire en courant jette au front du guerrier,
Ou du poudreux athlète, ou du fort discobole,
La vie, amer festin, ne vaut pas une obole!

CÉSAR.

Mais dans quelle taverne as-tu passé la nuit
A boire du Cécube, ivrogne, et du vin cuit?

ANTOINE.

De la morale? toi! la chose est curieuse!

CÉSAR.

Chut! je veux te parler d'affaire sérieuse.

ANTOINE.

Soit; j'écoute.

CÉSAR.

Voici mon histoire en deux mots :
Tu n'as pas oublié ce tyran de Samos,
Polycrate, comblé des biens de la fortune,
Qu'une prospérité trop constante importune?
Tremblant que son bonheur courrouce enfin les cieux,
Il jette dans la mer un anneau précieux.
Je suis comme lui, moi; ma vie est une fête!
Jamais autant d'honneurs sur une seule tête

Ne menacèrent plus d'écraser un mortel!...
César est dieu; César, vivant, a son autel!
César au Capitole a même une statue
Entre celle des rois : privilége qui tue! —
Le bonheur sur mes yeux n'a pas mis un bandeau ;
Et je vois par moments, derrière ce rideau
Fait de pourpre, de soie et d'or, flotter une ombre;
Et c'est dans mon soleil comme une tache sombre!

ANTOINE.

Derrière ce rideau de pourpre aux franges d'or,
Je vois un trône, un sceptre, une couronne encor.

CÉSAR.

C'est possible; mais là, César comme Alexandre,
Ne pouvant plus monter, est forcé de descendre.
Eh bien! pour m'épargner, en tombant, un remord,
Ami, j'ai voulu tout prévoir, même ma mort!

ANTOINE.

Ta mort? As-tu donc vu dans l'ombre, triste augure,
Se pencher sur ton lit quelque pâle figure?
Entendu quelque oiseau funèbre ce matin?

CÉSAR.

Mon expédition chez le Parthe lointain,
Ce rêve de quatre ans, bientôt je la commence;
Et c'est le premier pas dans une arène immense!
J'ai de vastes projets, un sublime dessein
Qui n'est pas assez mûr pour tomber dans ton sein :
Il faut que ma pensée encore le contienne,

Et j'en prendrai ma part en te gardant la tienne.
Mais dans ces durs climats, si mes vœux sont déçus,
Je puis laisser ma tête, — aussi bien que Crassus !

ANTOINE.

Le héros que partout la victoire accompagne,
Le conquérant du Pont, des Gaules, de l'Espagne,
Doit-il se comparer à Crassus? et les dieux
Laisseront-ils s'éteindre un front si radieux ?

CÉSAR.

Il ne faut qu'un serpent dans l'herbe que l'on foule,
Il ne faut qu'un poignard élancé de la foule,
Il ne faut qu'un accès de fièvre; et ce flambeau
N'a plus même de quoi brûler sur un tombeau!

ANTOINE.

Tu parles de poignard, et de fièvre, et de tombe!...
Passant une main sur ses yeux.
Et voilà maintenant une larme qui tombe...
Vois, j'en suis tout honteux!... Moi qui sers ton autel,
César, je m'accoutume à te croire immortel!
Parle-moi d'un trépas sur le champ de bataille,
Fort bien! cela me plaît : mais quelque ignoble entaille
Par où l'âme s'échappe, un infâme couteau !...
Vraiment, c'est à cacher ses yeux dans son manteau!
Il détourne la tête.

CÉSAR.

Tu m'aimes, j'en suis sûr, mon vieux compagnon d'armes!
J'ai vu ton brave cœur rayonner dans tes larmes.

Mais à mon héritier je pense constamment :

Tirant un parchemin roulé d'un pli de sa toge.

L'avenir est en lui! Voici mon testament.

ANTOINE.

César!...

CÉSAR.

Seul il contient ma volonté suprême :
C'est le dernier en date; il est de ce jour même,
Rédigé de ma main et scellé de mon sceau.
Après moi, je désigne un pilote au vaisseau.

ANTOINE.

Que veux-tu?

CÉSAR, *ouvrant une armoire secrète.*

Grave bien ceci dans ta mémoire :
Que mon testament reste au fond de cette armoire.
La serrure à secret, tu le vois, est ici;
Une seule clef l'ouvre, une clef que voici.

ANTOINE.

Bien!

CÉSAR.

Je mets ce rouleau dans l'armoire, et la ferme;
Et je dis au consul, au guerrier noble et ferme,
Au frère de César, à cet ami discret,
Au seul cœur où je puisse épancher un secret,
A Marc-Antoine enfin, je dis : L'heure est prochaine!
Prends cette clef d'or, passe à ton cou cette chaîne;
Ne la quitte ni jour ni nuit : tu le promets!

Surtout ne la confie à personne, jamais!
Et si je tombe, accours, ouvre cette cachette,
Prends ce rouleau; qu'alors ta main le décachette;
Puis, devant tout le peuple, Antoine, hautement,
Lis mon seul véritable et dernier testament.

ANTOINE.

Il sera fait selon ta volonté.

CÉSAR.

J'y compte.
Ce qui meurt, c'est le corps, tu le sais. On raconte
Que notre âme toujours, notre spectre souvent,
Plane autour de l'ami que nous laissons vivant.
Eh bien! reconnaissante, âme ou spectre, mon ombre
Ne frappera jamais ton front d'une aile sombre! —
Mais parlons d'autre chose, Antoine.

ANTOINE.

Par Pluton!
Tu me roules vivant du Styx au Phlégéthon;
Et tu crois qu'il suffit, quand je suis tout morose,
De me dire : Parlons, Antoine, d'autre chose!
En vérité, j'ai beau vouloir, je reste coi;
Je suis muet! Parlons d'autre chose; et de quoi?
J'étouffe!... Oh! tu n'es pas égayant dans ton style,
Et j'aurais grand besoin de voir danser Bathylle.
Allons, allons, je cours au champ de Mars!... adieu!
Je vais lancer le disque et m'étourdir un peu.
La clef d'or, dis un mot, je te la restitue;

Mais, vois-tu, pour la prendre il faudra qu'on me tue !

Il remonte les marches de la galerie.

CÉSAR.

Tu ne demandes pas si dans mon testament
Je me suis souvenu de toi ?

ANTOINE.

Tiens, justement !
Que me laisses-tu, dis ?

CÉSAR, montrant le coffre.

Ces vieux livres.

ANTOINE, descendant.

Pardonne ;
Mais je préférerais celle qui te les donne.

CÉSAR.

Est-ce que tu connais Cléopâtre ?

ANTOINE.

Hélas ! non.
Mais je suis amoureux, comme un fou, de son nom :
C'est comme un beau reflet de soleil qui nous dore...
Cléopâtre ! cela rayonne. Je l'adore,
Et j'accepte les yeux fermés ; je ne crains rien !

CÉSAR.

Tu seras donc toujours Antoine ? Adieu, vaurien !

Antoine sort.

SCÈNE VI.

CÉSAR, seul.

Amalgame étonnant! c'est la matière et l'âme,
C'est le jour et la nuit, c'est la cendre et la flamme!
Mais ses larmes, du moins, tremperont mon linceul :
J'en suis sûr. Maintenant que je me trouve seul,
Et pareil au gourmand, dans ses voluptés vives,
Quand il a dit Arrière aux profanes convives, —
Banquet de la pensée, apparais enfin, sors!
A moi, Science! à moi, Poésie! O trésors,
Fruits de l'arbre aux rameaux sacrés que j'idolâtre,
A moi! resplendissez!

Il ouvre le coffre; Cléopâtre en sort, toute rayonnante de pierreries.

SCÈNE VII.

CÉSAR, CLÉOPATRE

CLÉOPATRE.

Julius!

CÉSAR.

Cléopâtre!

CLÉOPATRE.

Salut!

CÉSAR.

Je me trompais, c'est un trésor d'amour!

CLÉOPATRE.

Homère se tairait, moi je vous dis : Bonjour,

César ! — Y perdez-vous ?

CÉSAR.

Oh ! non. Périsse Homère,
Et tous les fils d'Athène avec leur noble mère !
Et vive Cléopâtre, étoile du matin ! —
Mais la reine d'Égypte à Rome, au Palatin ?
C'est un rêve !

CLÉOPATRE.

César, écoutez, je vous prie :
Deux coffres tout pareils venaient d'Alexandrie.
J'étais dans l'un, parmi les roses, frais cachot ;
Vos poëtes dans l'autre avaient un peu plus chaud.
Mes esclaves sans doute auront pris l'un pour l'autre,
Et chez vous ont porté mon coffre au lieu du vôtre.
Je les ai laissés faire.

CÉSAR.

Oh ! que vous êtes bien
L'aventureuse enfant du fleuve nubien ;
La nymphe qui, nageant parmi les groupes d'îles,
Cueille des fleurs dans l'herbe où sont les crocodiles !
Si le chemin est droit, vous faites un détour,
Et cherchez le péril comme on cherche l'amour !

CLÉOPATRE.

Quand le péril conduit à l'amour, que m'importe ?...
Je demande au péril qu'en ses bras il m'emporte !
Vers l'amour, vers César lorsque volent mes pas,
Le dragon de Colchos ne m'arrêterait pas !

CÉSAR.

Vous régnez sur le Nil; mais dans les froides zones,
N'étiez-vous pas jadis reine des Amazones?

CLÉOPATRE.

Ah! la métempsycose! Y croyez-vous?

CÉSAR.

J'y crois.

CLÉOPATRE.

Eh bien! je m'appelais Antiope autrefois.

CÉSAR.

En quel temps?

CLÉOPATRE.

En quel temps? La réponse est aisée :
C'est du temps que les Grecs vous appelaient Thésée.

CÉSAR.

Est-ce tout?

CLÉOPATRE.

Non, vraiment. Je pris un autre corps,
Et je fus Aspasie.

CÉSAR.

Et moi, qu'étais-je alors?

CLÉOPATRE.

Oh! vous le savez bien, car la chose est certaine :
Vous étiez Périclès, la lumière d'Athène!

Ne vous souvient-il plus, vous qui portiez ce nom,
D'avoir en marbre blanc bâti le Parthénon?

CÉSAR.

Rebâti, voilà tout.

CLÉOPATRE.

J'étais fort jalousée!
Vous souvient-il au moins de m'avoir épousée?

CÉSAR.

De vous avoir promis, peut-être?...

CLÉOPATRE.

Périclès
Doit tenir sa parole.

CÉSAR.

Ah!

CLÉOPATRE.

Sans nouveaux délais.

CÉSAR.

Soit! Mais si, par malheur pour la métempsycose,
César fort oublieux, — les siècles en sont cause, —
Ne se rappelle pas avoir été jadis
L'illustre Périclès?

CLÉOPATRE, tirant de son sein un médaillon.

Alors, moi je lui dis :
Regardez ce portrait, seigneur, et j'aime à croire
Qu'il pourra seconder un peu votre mémoire.

CÉSAR.

Césarion, mon fils!

CLÉOPATRE.

Oui. Vous ressemble-t-il?

CÉSAR.

Comme tu nous étreins, ô couleuvre du Nil!

CLÉOPATRE.

Je suis veuve, César.

CÉSAR.

C'est ce qui vous amène?

CLÉOPATRE.

Non, seigneur... Mais l'Égypte est province romaine :
C'est à vous de nommer, en place du feu roi,
Celui qui va régner sur l'Égypte... et sur moi.

CÉSAR.

Ah! que la politique au moins soit ajournée!
César, toute la nuit, toute la matinée,
A parlé politique : il voudrait à son tour,
Comme un simple mortel, parler un peu d'amour.

CLÉOPATRE.

C'est aussi l'entretien qu'une amante préfère.
Mais César a perdu la mémoire; qu'y faire?

LE NOMENCLATEUR, ouvrant la porte.

César n'a-t-il pas fait demander à l'instant

Junius Brutus?

CÉSAR.

Oui. Viendra-t-il ?

LE NOMENCLATEUR.

Il attend.

Il sort.

CLÉOPATRE.

Brutus ?

CÉSAR.

Voulez-vous voir ce qu'on nomme un stoïque ?

CLÉOPATRE.

Non ; je ne me sens point l'âme assez héroïque !
Vrai ! — Faut-il que je rentre en mon coffre, César ?

CÉSAR.

Croyez-vous nos palais de Rome faits sans art,
Et moins complets que ceux de votre Alexandrie ?

Il ouvre une porte secrète.

Tenez !

CLÉOPATRE.

La clef, César ?

CÉSAR.

Gardez-la, je vous prie,
Mais j'en conserve une autre.

CLÉOPATRE.

On l'espère : sans quoi,
L'on dirait simplement : César, enfermez-moi !

LE NOMENCLATEUR.

Le seigneur Junius Brutus!

CLÉOPATRE.

Oh! je me sauve!
César, prenez bien garde à cette bête fauve!

Elle sort vivement

SCÈNE VIII.

CÉSAR, BRUTUS.

BRUTUS.

Pardon! noble César... je vous trouble, je crois.

CÉSAR.

Non. Je vous attendais, Brutus, depuis un mois.

BRUTUS.

A cet excès d'honneur j'étais loin de prétendre.
Sans vous importuner, j'ai cru devoir attendre
Une invitation formelle pour venir.
Le présent vous occupe, et surtout l'avenir :
Votre âme a des projets qui mûrissent en elle,
Et pour nos entretiens l'heure est trop solennelle.

CÉSAR.

Elle est venue!... Il faut, nous expliquant tous deux,
Savoir si nous pouvons dans ces temps hasardeux
Soutenir, étayer l'édifice qui tremble;

Au besoin même, un jour, le reconstruire ensemble.
Il faut savoir jusqu'où mon vieil attachement
Peut désormais compter sur votre dévouement.

BRUTUS.

Je t'admire, César! ton amitié m'honore :
Sans protestation, sans langage sonore,
Sans lâche flatterie au maître tout-puissant,
Brutus dit à César : Je suis reconnaissant!
Mais en homme de cœur s'il faut que je m'explique,
Mon dévouement, César, est pour la république.

CÉSAR.

Qui donc jusqu'à présent pour Brutus a tout fait?
Est-ce la république, ou César?

BRUTUS.

En effet;
C'est le malheur des temps, je le sais. Jadis Rome,
Seule, récompensait : aujourd'hui, c'est un homme!

CÉSAR.

L'école de Zénon, l'école de Brutus,
Met donc l'ingratitude au nombre des vertus?

BRUTUS.

Non; dis un mot, ma vie est à toi, je l'exhale!
Car tu sauvas ma vie aux plaines de Pharsale;
Tu m'as fait gouverneur de la Gaule, et tu viens
De me nommer préteur!... César, je me souviens.
De plus, au consulat ton pouvoir me désigne.

Mais pourquoi tant d'honneurs? C'est que tu m'en crus dig
C'est qu'en Brutus, avant qu'il te les demandât,
Tu vis un citoyen rigide, un bon soldat!
L'âme du citoyen, sais-tu qui l'a trempée?
C'est Caton! — Le soldat, qui l'a fait? c'est Pompée!

CÉSAR.

Tu nommes là, Brutus, mes plus grands ennemis.

BRUTUS.

Ces deux héros, vaincus par toi, mais non soumis,
Ne te haïssaient point, César, je te le jure!
C'est la corruption, l'intrigue et le parjure,
Qu'ils abhorraient tous deux!... c'est le titre de roi;
C'est le trône qui monte au-dessus de la loi!

CÉSAR.

Ces dieux Termes, gardiens aveugles des limites,
Ces bornes de nos champs, hé quoi! tu les imites?
Impassible granit dans la terre planté,
Tu crois donc que la vie est l'immobilité?
Regarde, écoute vivre et l'herbe et la broussaille :
Tout s'agite, — le temps marche, le sol tressaille;
La chaîne du passé tombe, ou nous la brisons!
Ne vois-tu pas monter les vastes horizons;
Quelque chose de grand, qui partout se révèle;
Et le monde qui meurt, ou qui se renouvelle?

BRUTUS.

Je vois que la pudeur et que la probité,
Pâles ombres, s'en vont où va la liberté!

Je vois que, chaque jour, dans une route oblique
Ton bras ambitieux pousse la république!
Je vois que, ne pouvant, Rome, te secourir,
Caton pour rester libre a bien fait de mourir!

CÉSAR.

Oh! le pauvre insensé, qui vient au couchant sombre
Demander la lumière, et qui marche vers l'ombre;
Et qui se croit, rêvant les antiques vertus,
Au siècle des Camille et des Cincinnatus!
Oui, leur siècle était grand, peut-être regrettable;
Oui, la simplicité des habits, de la table,
Cette orge qui bouillait sur le plat des Toscans,
Ce peu qu'on avait d'or qui reluisait aux camps,
Annibal sous nos murs plantant sa javeline,
Et nos guerriers debout sur la porte Colline,
Voilà qui défendait au vice d'approcher :
Mais le Nil dans le Tibre est venu s'épancher!...
Et l'or asiatique, aux mains sacerdotales,
A remplacé l'argile étrusque des Vestales!
Et le luxe, fondant sur nous comme un vautour,
Venge les nations, et nous dompte à son tour! —
La Rome des consuls et de la république
A brisé dès longtemps sa ceinture italique;
Rome a conquis la Grèce, et Carthage, et le Pont;
Rome a conquis l'Espagne et les Gaules! — Répond,
Toi qui ne veux pas voir, comme une mer de lave,
Monter incessamment vers nous le monde esclave!
Cette ville aux sept monts qu'un dieu même créa,
Est-ce toujours la fille et d'Albe et de Rhéa,

La matrone sévère, ou bien la courtisane?
Ville de Mithridate et d'Ariobarzane,
Ville de Ptolémée et ville de Juba,
Rome est un composé de tout ce qui tomba!
Rome, c'est l'univers... et sa débauche accuse
Marseille, Alexandrie, Athènes, Syracuse,
Et Rhode et Sybaris, fécondes en malheurs,
Et Tarente lascive, au front chargé de fleurs!

BRUTUS.

Puisque tu vois les maux qu'un luxe impur amène,
Rends-nous, César, rends-nous la pauvreté romaine;
N'ouvre plus le sénat à tous ces affranchis
Qui dans nos murs sacrés vinrent, les pieds blanchis!
Lorsque du monde entier Rome est la concubine,
Moi, tout enfant, nourri de l'olive sabine,
Je suis triste et honteux d'avoir au ciel latin,
En naissant, respiré l'air du mont Aventin!

CÉSAR.

Pour se régénérer parmi les races fortes,
Il faut qu'au monde Rome ouvre toutes ses portes!
Cette Rome d'ailleurs, dont je guide l'essor,
N'est plus celle du vieux Papirius Cursor:
Avec plus de sagesse et plus d'intelligence,
La Rome de César a bien plus d'exigence!...
Ce grand feu qu'alluma l'esclave Spartacus,
La popularité de ces nobles Gracchus,
Catilina qui veut du monde faire un gouffre,

Prouvent qu'il faut guérir l'humanité qui souffre !
Eh bien ! ou je m'abuse, ou l'oracle est certain :
César est le mortel choisi par le destin,
Brutus, pour maintenir dans un juste équilibre
Les droits de la noblesse et ceux d'un peuple libre.
Aux volontés des dieux César croit obéir :
S'il s'égare, pardonne, au lieu de le haïr !

BRUTUS.

Moi te haïr ! Crois-tu que j'aie en ma poitrine
Un de ces cœurs jaloux que ta gloire chagrine ;
Qui voudraient plutôt voir l'empire des Romains
Détruit par l'étranger que sauvé par tes mains?
Non ! — la guerre, en des temps sombres comme les nôtres,
Fut moins dure avec toi que la paix avec d'autres ;
Et Rome, qui toujours saigne, une plaie au sein,
Ne pourrait se choisir un plus doux médecin !...
Mais ces dieux immortels qu'ici ta bouche nomme,
S'ils firent pour toi plus qu'ils ne font pour un homme,
Verrais-tu leur faveur dans Pharsale ou Munda,
Ces deux chênes sacrés que ton glaive émonda ?
Trop souvent le courroux des dieux frappant nos villes,
Désigne le vainqueur dans les guerres civiles !
Oh ! ne confonds jamais, enflé de tes exploits,
Ce Vercingétorix, chef des peuples gaulois,
Pharnace qui frissonne au vent de ton épée,
Et Juba le Numide, avec le grand Pompée !
Car le monde a pu voir, Pompée ayant vécu,
Les dieux pour le vainqueur, Caton pour le vaincu !

CÉSAR.

Tu parles de Caton! Est-ce que je l'outrage?
Non. J'admire et je plains ce héros d'un autre âge;
Et j'aurais volontiers, moi peu stoïcien,
Pris le sang de mon cœur pour ranimer le sien!...
Mais j'ai pensé toujours que cette âme énergique
N'était que vertueuse, et manquait de logique.
Caton pour quelques-uns voulait la liberté :
Moi je la veux pour tous!... je suis l'Humanité!

BRUTUS.

Caton, c'était la loi!

CÉSAR.

La loi du monde antique :
Elle est morte avec lui dans les remparts d'Utique!
Et si Brutus est gendre et neveu de Caton,
Il a trempé sa lèvre aux sources de Platon.
Brutus, ce noble esprit, cette âme douce et grave,
Où du maître immortel la parole se grave,
Doit comprendre aujourd'hui que le temps est venu
De jeter un manteau sur l'homme pauvre et nu!
On voit trop de haillons mêlés aux laticlaves!...
L'antique liberté n'a fait que des esclaves!

BRUTUS.

Au bandeau des Tarquins tu n'as pas renoncé!

CÉSAR.

L'homme de l'avenir ne veut rien du passé,
Du passé, chose morte, et qui n'est à personne,

Pas même à Jupiter! — Voyons, ami, raisonne :
Oh! non, je ne tiens pas à ce titre de roi;
Mais ce que dit l'oracle universel, j'y croi!
Tu le sais bien, ce titre est nécessaire à l'homme
Par qui s'accompliront les grands destins de Rome;
Et, pour fonder l'État qui ne doit pas finir,
L'âge qui s'ouvre attend le roi de l'avenir!
Or, quand j'affirme ici d'une voix prophétique
Qu'un roi seul peut dompter la horde asiatique,
Comme fait la prêtresse au mont Capitolin,
Je déroule un feuillet du livre sibyllin!
On dit que, profanant sa main pontificale,
Chaque jour, à plaisir, Julius intercale
Une prédiction aux volumes divins.
Mais laissons le mensonge et tous les propos vains
Aux calomniateurs que notre gloire efface!
Quand César et Brutus se parlent face à face,
Les dieux prêtent l'oreille, et se penchent sur eux
Qui vont faire le monde heureux ou malheureux!

BRUTUS.

La gloire de César est-elle si vulgaire
Qu'il faille l'illustrer d'une nouvelle guerre?
Et devons-nous couvrir sans cesse, ô dieux cléments,
Ces vastes régions de nouveaux ossements?
Au fond de ses déserts laisse un peuple barbare :
Te gêne-t-il? Quelle est la route qu'il te barre? —
Il t'a fallu dix ans pour dompter les Gaulois;
Dix ans pour revenir plus fort contre les lois!

N'es-tu donc point dans Rome assez puissant encore?
Et quand tu vas soumettre Orodès et Pacore,
Est-ce pour mieux nous vaincre et nous assujettir?
Le joug, trop lourd déjà, doit-il s'appesantir?

CÉSAR.

D'un si pauvre dessein, quoi! Brutus me soupçonne?

BRUTUS.

Oui; car tu ne feras jamais croire à personne
Que César, le vainqueur des Gaulois, des Germains,
Prenant au sérieux tous ces jeunes Romains
Qui font la guerre au Parthe en buvant du Massique,
Aille venger Crassus jusqu'au golfe Persique.
Dans ce pays farouche où l'orgueil l'entraîna,
Que sa tête demeure aux mains de Suréna :
Ce lugubre trophée abaisse-t-il, en somme,
La gloire de César et la grandeur de Rome?

CÉSAR.

Tu dis vrai. Cette guerre est un prétexte ici;
La véritable cause, écoute, la voici :

Conduisant Brutus vers une table où il déroule une carte géographique.

Je puis la dire à toi, dont le génie est ferme,
Dont l'âme vigoureuse à la crainte se ferme.
As-tu parfois, pensif et le cœur soucieux,
Sur la carte du monde, ami, jeté les yeux?
As-tu suivi du doigt, surtout de la pensée,
Cette ligne qu'avec leurs glaives ont tracée,

Plus intelligemment que n'eût fait le hasard,
Ces trois hommes : Sylla, Marius et César?

BRUTUS.

Oui, souvent.

CÉSAR.

Bien. — Après cette ligne, dans l'ombre,
Dis, qu'ont vu tes regards? Des nations sans nombre,
Où tout semble mystère, et les noms et les mœurs;
Océan dont César entend seul les rumeurs;
Peuples tout frissonnants, qui, de leur nuit profonde,
Contemplent, éblouis, Rome, soleil du monde!
Eh bien! ce que tu vois sur la carte ébauché,
Moi, je l'ai vu réel, du doigt je l'ai touché.
Un jour (ce jour n'est pas loin du temps où nous sommes),
Ces populations, vaste déluge d'hommes,
Rompront cette frontière, éclatant baudrier
Que Rome, forte encor, noue à son flanc guerrier!
Alors apparaîtront ces multitudes vagues,
Sombres, pressant leurs flots, comme la mer ses vagues :
De l'aurore au couchant, mille fleuves humains
Pousseront devant eux Parthes, Scythes, Germains,
Les races du Midi, peuplades abhorrées,
Et les durs habitants des mers hyperborées,
Formidables tribus, sauvages conquérants,
Qui roulent sur des chars leurs pénates errants,
Et qui dans nos cités viendront, hôtes funèbres,
Sur les clartés de Rome épancher leurs ténèbres!! —
Mais ces futurs vainqueurs nous sont-ils inconnus?...

N'a-t-on pas vu déjà les Gaulois de Brennus
Du sacré Capitole envahir les portiques?
N'a-t-on pas vu le chef de ces hordes celtiques,
Exigeant la rançon du peuple souverain,
Jeter son fer pesant dans le plateau d'airain,
Et nos pères conscrits, chargés d'ans et de gloire,
Impassibles, mourir sur leurs siéges d'ivoire?
N'a-t-on pas vu déjà, l'un à l'autre liés,
Les Cimbres, se couchant sur leurs grands boucliers,
Altérés de carnage, affamés de rapines,
Glisser du haut des monts aux plaines cisalpines?
Si Marius, mon oncle, au cœur jeune, au bras fort,
N'eût soutenu le poids de ce torrent du Nord,
Et si, le refoulant jusqu'aux glaces du pôle,
A Rome chancelante il n'eût prêté l'épaule,
Tout périssait : nos lois, nos sciences, nos arts;
Et je ne fondais pas l'empire des Césars!

Quittant la table.

Eh bien! je ne veux pas que Rome un jour s'efface,
Et que l'obscurité sur la terre se fasse! —
Le temps est précieux, le péril est urgent :
Aussi j'appelle à moi tout homme intelligent.
Cette expédition, tu me vois l'entreprendre
Non pour venger la mort de Crassus, et reprendre
Ce que sur nous le Parthe a conquis de drapeaux;
Mais pour donner au monde un siècle de repos! —
Le Parthe anéanti, je disperse, et rejette
Dans la mer Caspienne et le Dace et le Gète;
Et, vers le Tanaïs poursuivant mon chemin,

Du Caucase au Danube et du Suève au Germain,
Dans leurs noires forêts, sur leurs montagnes chauves,
Je subjugue ou détruis toutes ces races fauves!...
Puis, ayant balayé le Nord, avant cinq ans
Je reviens par la Gaule aux rivages toscans. —
Mais, pendant cette longue et dernière campagne,
Qui donc va contenir et l'Afrique et l'Espagne?
Toi! Qui va gouverner du Tibre jusqu'au Rhin?
Toi, Brutus, toi, le vrai, l'unique souverain!
César, ne craignant plus les discordes civiles,
Sera ton conquérant et ton preneur de villes!

BRUTUS.

César, tu m'éblouis; ton langage vainqueur
Fait que la volonté chancelle dans mon cœur!...
Mais, loin de tes clartés, souffre au moins que je sonde
Ce ténébreux chaos dont tu veux faire un monde,
Et que sur les penseurs mon œil longtemps fixé
Éclaire mon esprit au flambeau du passé.

CÉSAR.

Consulte donc, Brutus, leurs cendres endormies;
Mais, sans prêter l'oreille à des voix ennemies,

Lui mettant la main sur l'épaule.

Interroge ton cœur : c'est le bon conseiller!...
Celui-là, j'en suis sûr, ne veut pas nous brouiller.

Il lui donne la main.

BRUTUS.

Adieu.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BYRRHA.

CÉSAR.

Que me veut-on? Quoi! sans que je l'ordonne,
Quelqu'un pénètre ici?

BYRRHA.

Que César me pardonne...
Serais-je trop hardi, si je lui rappelais
Qu'il m'a permis d'entrer à toute heure au palais?

CÉSAR.

Bien. — Au revoir, Brutus. Songe au salut de Rome!

BRUTUS, avec douleur.

Pourquoi César est-il presque un dieu?... plus qu'un homm

Il sort.

SCÈNE X.

CÉSAR, BYRRHA.

BYRRHA.

Un message.

CÉSAR.

De qui?

BYRRHA.

De Cythéris.

CÉSAR.

A moi?

Il ouvre la lettre.

Deux feuilles de laurier au lieu d'une! pourquoi?

BYRRHA.

Parce que deux dangers te menacent.

CÉSAR.

Mon brave,

Lesquels?

BYRRHA.

Lis ces deux noms.

CÉSAR.

Ah! Cléopâtre, — Octave!

BYRRHA.

Cléopâtre est entrée hier, j'en suis certain,
Par la porte Capène; Octave, ce matin.

CÉSAR.

Merci. Ma prévoyance égalera la vôtre.
L'un de ces deux dangers m'était connu; mais l'autre,
Je l'ignorais encor. Sois calme, j'ai compris.
Va; je remercierai moi-même Cythéris.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

LA MAISON DE BRUTUS

Un cabinet de travail. Des livres, des manuscrits, des sphères. Les bustes en marbre de l'ancien Brutus et de Caton d'Utique. Une lampe allumée sur une table, à côté d'un livre ouvert et d'une épée nue. — Au fond du théâtre, une porte fermée d'un rideau, et donnant sur un jardin. Deux portes latérales, l'une conduisant à l'appartement de Porcia, l'autre communiquant à l'atrium.

SCÈNE I.

BRUTUS, CASSIUS.

CRIS, au dehors.

César! vive César!

CASSIUS.

Toujours, toujours ce nom! —
Ne suis-tu pas César aux Lupercales?

BRUTUS.

Non.

CASSIUS.

Tu l'aimes cependant?

BRUTUS.

César m'a laissé vivre :

C'est un ami; pourtant je ne veux pas le suivre.
Mais puisque vous deviez accompagner ses pas,
Suivez-le, Cassius; je ne vous retiens pas.

CASSIUS.

Brutus! J'étais aussi de vos amis, naguères?...

BRUTUS.

Vous en êtes toujours, certe, et des moins vulgaires.

CASSIUS.

Pardonne, si j'en ai douté, pardonne, ami,
Si je n'ose le croire encore qu'à demi...
Je me trompais, tant mieux!

Acclamations lointaines.

BRUTUS.

Qu'est cela?

CASSIUS.

Tu l'ignores?

BRUTUS.

Non.

CASSIUS.

César a pour lui des poitrines sonores!

BRUTUS.

J'ai peur qu'il cède au peuple, ou le peuple à César!

CASSIUS.

Il ne faut qu'un moment, il ne faut qu'un hasard...
S'ils le proclamaient roi, Brutus?

BRUTUS.

Je le redoute.

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas qu'il le fût?

BRUTUS.

Non, sans doute.

CASSIUS.

Oh! si tu pouvais lire en mon âme!

BRUTUS.

Pourquoi?
Veux-tu me confier quelque secret, dis-moi?

CASSIUS.

Oui.

BRUTUS.

S'il est question d'une chose qui tende
Au bien de la patrie, — avant que je t'entende,
Mets Rome d'un côté, mets de l'autre un cercueil,
Je les regarderai tous les deux du même œil!...
Car, dans ce triste siècle où tout chancelle et tombe,
J'aime Rome encor plus que je ne crains la tombe!

CASSIUS.

En douter, moi! te faire un si cruel affront,
Quand l'âme des Brutus rayonne sur ton front!
Oh! je vais te parler de choses bien amères,
De Rome vénérable entre toutes les mères,

De Rome qui se meurt sous un joug étouffant,
De Rome, dont Brutus est le plus noble enfant!

BRUTUS.

Le plus noble? C'est vrai, ma famille est ancienne.
Mais Cassius, mon frère, oublierait-il la sienne,
Et les champs de bataille où son courage a lui?
Brutus est dans les camps moins illustre que lui.

CASSIUS.

Non; dis que ma poitrine au seul mot d'honneur vibre;
Que je suis comme toi né citoyen et libre ;
Que je hais les tyrans, comme toi, plus que toi,
Car je ne veux pas voir d'homme au-dessus de moi;
Car je ne saurais vivre esclave et reconnaître,
Moi, vieux patricien, dans mon égal un maître!

BRUTUS.

Tu parles de César?

CASSIUS.

Est-il donc plus que nous?
Cet homme, pour vouloir qu'on le serve à genoux ?
Non! ce n'est qu'un mortel! — Dans un jour de tourmente,
Où du Tibre le vent fouettait l'onde écumante,
Après avoir lancé disques et javelots,
Poudreux, César et moi, nous regardions les flots.
César me dit : « Du champ de Mars à l'autre rive,
Veux-tu voir de nous deux qui le premier arrive ? »
Dans le Tibre aussitôt m'élançant tout vêtu,

Je crie : « Et toi, César, suis-moi donc. Oses-tu? »
Fatigué, haletant, sans même qu'il balance,
Derrière moi César dans le gouffre s'élance...
Peut-être on t'a conté ce défi hasardeux,
Où nous devions cent fois trouver la mort tous deux ?
Le fleuve, qui battait ses ponts, — de leurs arcades,
S'échappait, bondissant, en bruyantes cascades;
Mais nageant côte à côte au plus fort du torrent,
Nous, d'un courage égal, nous fendions le courant;
Lorsque, près d'un écueil où le sable bouillonne,
César, entraîné, cède au flot qui tourbillonne,
Et je l'entends crier, sous la vague éperdu :
« Cassius ! Cassius! à moi!... je suis perdu ! »
Mais comment le sauver? j'allais périr moi-même ! —
Enfin, dans un effort désespéré, suprême,
Je regagnai la rive... Alors je vis César
Emporté, chose inerte, et roulant au hasard
Comme un saule arraché qu'avec sa jaune arène
Le Tibre pousse et jette à la mer de Tyrrhène !
Par bonheur, se risquant dans un frêle bateau,
Un pêcheur court à lui, le prend par son manteau,
Et le ramène au bord. — Brutus, celui qu'on nomme
Le dieu, le Jupiter!... il était moins qu'un homme.
Livide comme un front que la tombe a touché,
Un peu plus, il mourait sur la terre couché,
Ainsi qu'un marinier du port, couvert de bure,
Ainsi qu'un mendiant du quartier de Suburre!
Et tandis qu'il gisait, immobile, râlant,
J'étais resté debout, respirant et parlant!

Eh bien! c'est moi qui suis la vile créature,
Et César est l'auguste et sublime nature!
On dirait que, formé d'un plus noble métal,
César est la statue, et moi le piédestal!...
Cet orgueilleux César peut être un dieu pour Rome;
Mais pour moi, Cassius, ce n'est plus même un homme!

Cris du peuple au dehors.

Vive César!

BRUTUS.

Encore une acclamation!

CASSIUS.

Rome est devant César en adoration!
Il me semble pourtant qu'en des jours plus prospères
Nous avons entendu souvent dire à nos pères
Que Rome, dans ses murs, vit jadis un Brutus
Qui n'aurait pas souffert un César...

BRUTUS.

Cassius,
Que pour moi vous ayez une amitié de frère,
Je n'en veux point douter; j'en suis sûr, au contraire.
Qu'en ce triste moment vous me parliez au nom
De votre conscience, en douterai-je? Non.
Si nos aïeux, ouvrant leur pesante paupière,
Pouvaient se réveiller dans leurs couches de pierre,
Ces hommes du passé que la tombe engourdit
Me diraient, je le crois, ce que vous m'avez dit.
Mais par cette amitié, compagne fraternelle,
Qui nous a vus grandir à l'ombre de son aile,

Par nos aïeux, dormant dans leur sacré linceul.
N'insiste plus, ami : je veux réfléchir seul.
Tes paroles, au fond de mon cœur je les grave :
Dans un recueillement silencieux et grave,
J'en développerai chaque mot, pour savoir
Si leur sens véritable est conforme au devoir.
Avec ma conscience il faut que je discute ;
Puis, l'arrêt une fois prononcé, j'exécute !
Mais, pris dans mon devoir comme dans un réseau,
Va, j'aimerais mieux être un berger d'Arezzo,
Un simple villageois d'Arpinum, peu m'importe,
Que d'avoir ce grand nom, lourd fardeau que je porte ! —
Avant de renouer un si grave entretien,
Je vais creuser mon cœur... Ami, creuse le tien :
Vois si toute vengeance impure en est bannie,
Si véritablement tu hais la tyrannie ;
Et demande-toi bien, en homme de ton rang,
Si tu n'abhorres pas encor plus le tyran ?
La haine et le devoir ne peuvent se confondre...
Adieu : mon premier mot sera pour te répondre.

CASSIUS.

Je l'attends. Que les dieux punissent les pervers !
Songe à Rome, Brutus, et songe à l'univers !

Il sort.

SCÈNE II.

BRUTUS, seul.

Il s'assied, pensif, devant la table où se trouvent le livre et l'épée.

D'une voix qu'aujourd'hui le reproche accentue,
Pour me déterminer tout parle, homme et statue !
Et j'entends murmurer, comme font les remords,
La bouche des vivants et la bouche des morts !
C'est le même langage, en tous lieux, à toute heure,
La même obsession... oui, toujours :
« Rome pleure !
« Dans Rome tout est mort, et courage et vertus ! —
« Ah ! si Brutus vivait ! — Non, tu n'es pas Brutus ! »
Faut-il que sans repos cette voix retentisse ?
Encore ce matin, en rendant la justice,
Au Forum, sur mon siége auguste de préteur,
J'ai trouvé ce billet... non, cet accusateur ! —
Platon... bouche divine, où la sagesse abonde
Comme le miel aux flancs de la ruche profonde,
Écho religieux de l'antique vertu,
Grave et doux conseiller... parle aussi. Que dis-tu ?

Il lit.

« Souvent le droit chemin se courbe en route oblique ;
« Souvent le protecteur de la chose publique,
« Quand il est le plus fort veut être le plus grand,
« Et le sauveur d'un peuple en devient le tyran.
« Sa marche, la voici : pendant l'ouragan sombre,
« Il crie aux passagers que le navire sombre ;

« Et, redoublant ainsi l'universel effroi,
« Il prend le gouvernail, se fait pilote... et roi! »
Oui, comme toi, César! — Lorsqu'à peine nos villes
Respiraient, au sortir des tempêtes civiles;
Quand, sous la cendre tiède encore, un seul charbon
Pouvait être Sylla, Marius ou Carbon,
De frayeur en frayeur, la folle multitude
A tes genoux sacrés tomba de lassitude;
Et, seul maître aujourd'hui, nos lois tu les enfreins,
A ton ambition tu lâches tous les freins;
Car, usurpant des rois la couronne et la stole,
Tu veux, le sceptre en main, t'asseoir au Capitole! —
Mais je t'écoute, parle, oracle aux lèvres d'or!

Il lit.

« Ce qui fait le tyran plus dangereux encor,
« C'est que, pour affermir sa couronne usurpée,
« Dans son manteau de pourpre il cache son épée,
« Et pendant quelques jours, souriant et flatteur,
« Marche seul et sans garde, en pacificateur;
« C'est que, facile à tous et fécond en promesse,
« Son langage est plus doux que les flots du Permesse;
« C'est qu'il a des accents mélodieux, des mots
« Qui vont au cœur du peuple et tempèrent ses maux. »
Toujours César! ainsi je le vois se conduire.
Aujourd'hui n'a-t-il pas tenté de me séduire,
Lorsque, prêt à jeter au monde ses défis,
Il me disait : Brutus! comme il eût dit : Mon fils!
Lisons :

« Fléau du riche, entre les prolétaires,

« Ainsi qu'un patrimoine, il partage les terres;
« Et quand par la victoire ou la transaction
« Il a consolidé sa domination,
« N'ayant plus d'ennemis ou ne les craignant guère,
« Il sait entretenir des semences de guerre,
« Pour que les citoyens sentent dans leurs dangers
« Qu'ils ont besoin d'un chef contre les étrangers. »
Oh! c'est bien là César!... Quand sa main colossale
A vaincu la noblesse et Pompée à Pharsale,
On le voit, remettant l'épée au ceinturon,
Par sa clémence habile enchaîner Cicéron! —
Et l'oracle aujourd'hui, César, veut que tu partes,
Le diadème au front, pour subjuguer les Parthes.
Mais je lis dans ton cœur à ce divin flambeau!...
Et, depuis trois cents ans couché dans le tombeau,
Platon, ce dieu mortel, se lève pour te dire :
« César, prends garde à toi, Rome va te maudire!
« César est un tyran! »
Les tyrans, ô Platon,
Quand on les a maudits, comment les punit-on?
En vain je te consulte, incliné sur ton livre,
Platon; tu ne dis point comment on s'en délivre!...
Mais il est un moyen sûr et terrible, un seul!
Qui me fut enseigné par Brutus, mon aïeul.

A Straton.

Va dire à Cassius que je l'attends.

STRATON.

Oui, maître.

SCÈNE III.

BRUTUS, PORCIA.

BRUTUS, apercevant Porcia.

Porcia!

PORCIA.

Porcia vous dérange peut-être?
Naguère, à ce flambeau qui pour nous deux veillait,
J'aurais lu près de vous sur le même feuillet.
Faut-il donc maintenant que je vous interrompe?
Quoi! j'entre, et vous cessez de lire!... Ou je me trompe,
Ou ce livre est celui que méditait Caton :
La République, songe immortel de Platon.
Mais je suis pour Brutus une femme ordinaire;
Et ce livre inspiré que le sage vénère,
Trésor qu'un faible esprit jamais n'apprécia,
Semblerait trop sévère aux yeux de Porcia!

BRUTUS.

Je ne vous confonds point avec les autres femmes,
Non; votre âme est sublime entre toutes les âmes!
Et les dieux, Porcia, vous firent d'un métal
Ferme comme l'acier, pur comme le cristal!...
Vous savez que ce livre est ma plus chère étude :
Je l'ai devant mes yeux, selon mon habitude.

PORCIA.

Ce fer qui pèse nu sur le volume ouvert,
Depuis qu'il est rouillé de sang, restait couvert...

Pourquoi l'avoir exprès détaché des murailles,
Ce glaive que plongea dans ses nobles entrailles
Mon père, qu'un vainqueur menaçait du pardon?...
Ce livre et cette épée ensemble, pourquoi donc?

BRUTUS.

C'est un hasard!

PORCIA.

Je veux savoir si Brutus m'aime.
Depuis deux ou trois jours Brutus n'est plus le même;
Celui que j'ai connu l'œil doux, calme, serein,
Est maintenant rêveur, impatient, chagrin!
Hier, pendant le souper, inquiet et farouche,
Vous avez brusquement déserté votre couche;
Puis, murmurant des mots que je n'entendais pas,
Après avoir marché quelque temps à grands pas,
Vous êtes descendu, pensif et taciturne,
Au jardin, tête nue ; et la bise nocturne
Soufflait dans vos cheveux, sans pouvoir rafraîchir
Votre front, qui, brûlant et lourd, semblait fléchir!

BRUTUS.

Je suis souffrant; de là mon humeur qui s'altère.

PORCIA.

Est-ce donc un régime alors bien salutaire,
Et cette promenade est-elle sans danger,
Pendant les froides nuits de mars, dans un verger,
A l'heure où le malade, en sa couche de flamme,
Implore le sommeil, ce bain sacré de l'âme?

J'en appelle à Brutus, homme sincère et franc :
C'est de l'âme et non pas du corps qu'il est souffrant!...
Eh bien! par notre amour, par mon titre d'épouse,
Ce mal dont vous souffrez, Brutus, j'en suis jalouse;
J'en veux ma part; ami, je l'implore à genoux!...
Par le sang de mon père ici penché sur nous,
Par la chaîne immortelle et sainte qui nous lie,
Ne me refusez pas, oh! je vous en supplie,
La moitié d'un secret, morne et pesant linceul
Qui vous écrasera, si vous le portez seul!

BRUTUS.

Vous à mes pieds, grands dieux! Suis-je donc votre maître?

PORCIA.

Si vous étiez pour moi ce que vous devez être,
Je n'aurais pas besoin de tomber à vos pieds.
Lorsque l'encens fumait sur les divins trépieds,
Lorsque, suivant le rit ancien, nous divisâmes
Le gâteau de froment qui mélange deux âmes,
Est-ce que le flamine, exprès pour notre hymen,
Fit cette exception à l'usage romain,
Que le soleil toujours sur ma tête ravie
Luirait, multipliant les roses de la vie;
Que, faite pour la joie et le rayonnement,
Chez toi, noble Brutus, je serais seulement
L'éclair de ton foyer, le parfum de ta couche,
L'harmonieux écho des accents de ta bouche?...
Ah! s'il en est ainsi, depuis ce triste jour
J'ai vécu sans franchir le seuil de ton amour!

Et moi, rigide enfant de la terre sabine,
Je ne suis plus ta femme, et suis ta concubine!

BRUTUS.

Oh! vous êtes encor la femme de Brutus,
L'épouse au cœur solide, aux antiques vertus;
Celle qui tant de fois a versé le dictame
Sur les déchirements si profonds de cette âme;
Celle par qui toujours le fardeau s'allégea!

PORCIA.

S'il était vrai, Brutus, je saurais tout déjà.
Je suis une femme, oui, mais d'origine ancienne...
Cette femme, Brutus l'a prise pour la sienne;
Cette femme, — dans Rome enfin l'ignore-t-on? —
Se nomme Porcia, la fille de Caton!
Crois-tu qu'elle n'ait point de cœur, et dégénère,
Femme d'un tel époux et fille d'un tel père? —
Ainsi donc, cher Brutus, livre-moi ton dessein,
Et je l'enfermerai dans l'ombre de mon sein;
Et, j'en fais le serment, si jamais la torture,
Effrayante, plus forte en moi que la nature,
Voulait m'ouvrir la bouche avec ses doigts ardents,
Brutus, je couperais ma langue entre mes dents!

BRUTUS.

Viens, ma noble compagne, au cœur sûr et fidèle!...
Vous l'entendez, ô dieux! Rendez-moi digne d'elle!

On frappe en dehors

On frappe.

PORCIA.

Cassius, sans doute?

BRUTUS.

Oui.

PORCIA.

Mais pourquoi?

BRUTUS.

Nous avons à causer ensemble : éloigne-toi.

PORCIA.

Brutus de Porcia doute encore peut-être ?...
Tant mieux! Ce que je suis, tu pourras le connaître.

STRATON, à Cassius.

Entrez, seigneur.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CASSIUS.

CASSIUS.

A Brutus.

Salut, Porcia! — Me voici.
J'aurais pensé, Brutus, vous trouver seul ici.

PORCIA.

Je vous gêne, seigneur?

CASSIUS.

Pardonnez...

PORCIA.

Je vous laisse.

Elle sort.

SCÈNE V.

CASSIUS, BRUTUS.

CASSIUS.

Tu m'as fait demander?

BRUTUS.

Oui, selon ma promesse.

CASSIUS.

Et tu vois que j'accours, fidèle à mon serment.

BRUTUS.

Bien!

CASSIUS.

As-tu réfléchi?

BRUTUS.

Longuement, mûrement.

CASSIUS.

Eh bien donc, maintenant que penses-tu de l'homme
Dont nous parlions tantôt?

BRUTUS.

C'est l'ennemi de Rome!

CASSIUS.

A quel moyen crois-tu qu'il faille recourir?
Quel est ton sentiment ?

BRUTUS.

Je crois qu'il doit mourir.

CASSIUS.

Quand cela ?

BRUTUS.

Le plus tôt sera le mieux sans doute;
Car depuis que ta bouche, oracle que j'écoute,
M'a parlé de César comme d'un ennemi,
Depuis ce temps, sais-tu que je n'ai pas dormi?...
Et bien certainement, avant que César meure,
Je ne dormirai pas!

CASSIUS.

Il faut donc hâter l'heure.

Il va à la porte.

BRUTUS.

Que fais-tu ?

CASSIUS.

Venez tous!

BRUTUS.

Les conjurés?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CASCA, CIMBER, TRÉBONIUS, CINNA, RUGA, GURGÈS, ALBINUS, SPURIUS, LIGARIUS.

TOUS.

Brutus,

Salut!

BRUTUS.

Je les connais sans doute, Cassius?

CASSIUS.

Oui, tous; et dans leurs rangs pas un qui ne t'admire;
De ces nobles Romains pas un qui ne désire,
L'œil tourné vers Brutus dans le péril commun,
Que tu penses de toi ce qu'en pense chacun! —
Voici Casca.

BRUTUS.

Salut!

CASCA.

Que Jupiter vous garde!

CASSIUS.

Li arius.

BRUTUS.

Il est le bienvenu.

CASSIUS.

Regarde :

Trébonius, Cimber, Spurius, Albinus,
Cinna, Gurgès, Ruga.

BRUTUS.

Tous sont les bienvenus.

Bas, à Cassius.

Et pourtant j'en aurais, ami, préféré d'autres...
Tu pouvais mieux choisir.

CASCA.

Donc, vous êtes des nôtres?

BRUTUS.

Vous me le demandez, vous que le dictateur
Hier devant ses pas vit marcher en licteur?

CASCA.

Oui; mais je veux bientôt, sans que ma voix se lasse,
Crier : Mort à César! comme je criais : Place!

BRUTUS.

Vous le condamnez tous après mûr examen?

LES CONJURÉS.

Tous!

BRUTUS.

Mettez donc alors une main dans ma main.

CIMBER.

Oui, Brutus! et jurons d'accomplir notre tâche!

BRUTUS.

Point de serments! ils sont inutiles au lâche

Comme à l'homme de cœur! Si les plus saints contrats,
Foulés aux pieds dans Rome avec nos magistrats;
Si la chose publique, édifice qui tombe;
Si nos libres aïeux s'indignant dans leur tombe;
Si tous ces pleurs de rage et tous ces cris plaintifs
Sont pour frapper César de si faibles motifs
Qu'il faille encor chercher, ployant sous les outrages,
De plus solides nœuds pour lier nos courages;
Si, lorsque nous devons marcher résolûment
Dans la route qui mène à l'accomplissement,
De grands mots à la bouche et rien au cœur, nous sommes
De fantasques enfants, au lieu d'être des hommes, —
Cachons-nous, et, tremblants, mornes, le front courbé,
Laissons Tarquin debout sur le peuple tombé!
Au contraire, nous tous, débris de tant de guerres,
Si nous sommes, non pas des conjurés vulgaires,
Mais de bons citoyens indignement trahis,
Dont la vertu consiste à sauver leur pays;
Des hommes vraiment forts, purs de toute rancune,
Qui n'eurent point de haine, ou n'en gardent aucune,
Et qui, sacrifiant leurs intérêts privés,
Brisent les fers de Rome avant qu'ils soient rivés :
Alors, jusqu'à ce jour nous qui temporisâmes,
Ne faisons retentir de serments qu'en nos âmes,
Sûrs qu'à l'instant marqué Rome pourra nous voir,
Exécuteurs pieux, remplir notre devoir !
Laissons jurer ceux-là qui, dans leur cause injuste,
S'abritent du serment comme d'un voile auguste!
Qu'ils jurent sans tenir ! — Ne jurons pas, amis;

Chacun de nous tiendra tout ce qu'il a promis!

CASCA.

Frapperons-nous César sans frapper aucun autre?

CASSIUS.

Il faut, — c'est mon avis, disons chacun le nôtre, —
Que Marc-Antoine, ami de César, son bras droit,
Périsse avec César et tombe au même endroit!

BRUTUS.

Laissez-moi vous parler : faut-il que l'on nous voie
Entrer profondément dans la sanglante voie?
C'est assez d'un cadavre, amis, et d'un linceul :
César est condamné; qu'il meure donc, mais seul!
A l'esprit de César si nous pouvions atteindre
Sans passer par ce cœur où nos fers vont se teindre...
L'esprit seul est coupable, on le tuerait alors!...
Mais pour tuer l'esprit, il faut tuer le corps!
Loi sévère et fatale, et pourtant c'en est une!
Puisqu'il le faut, tuons César et sa fortune...
Frappons, mais sans colère, avec tranquillité,
Comme ferait la main de la Nécessité! —
Alors devant le monde et l'avenir immense,
Car l'immortalité pour nous déjà commence,
Nous serons, remettant nos glaives aux fourreaux,
Des sacrificateurs, et non pas des bourreaux! —
Antoine, c'est le bras de César; mais qu'importe?
Le bras ne peut plus rien lorsque la tête est morte!

TRÉBONIUS.

Eh bien! il sera fait, Brutus, comme tu veux.
Qu'Antoine en pleurs s'arrache à deux mains les cheveux
Sur le corps de César qu'il aime, — c'est possible :
Les hommes de plaisir ont le cœur très-sensible!...
Mais la rose bientôt se mêle aux noirs cyprès.
Antoine va gémir d'abord : huit jours après,
Ivre, et se consolant comme un fils du Bosphore,
Antoine embrassera la gigantesque amphore.

CIMBER.

Antoine vivra donc?

BRUTUS.

Qu'il vive!

CASSIUS.

Quel péril!

CIMBER.

César tombera seul; mais quand tombera-t-il?

CASCA.

Les dieux même ont fixé le jour : pendant la fête
Vous avez entendu cette voix de prophète,
Lorsque le dictateur descendait de son char :
« Crains les ides de mars! » cria-t-elle à César.

BRUTUS.

Dieu vengeur! dans ce mois guerrier où tu présides,
O Mars, nous adoptons le jour sacré des ides.

En ce jour-là, d'ailleurs, un sénat déloyal,
Enveloppant César dans le manteau royal,
Veut lâchement baiser la main qui nous opprime :
La peine au vol rapide, amis, suivra le crime!

CIMBER.

Est-ce là votre avis, Brutus ?

BRUTUS.

C'est mon avis.

CIMBER.

Tant mieux! car c'est le mien : aussi vrai que je vis!

Deux coups frappés à la porte.

CASSIUS.

On frappe!

BRUTUS.

Oui.

RUGA, effrayé.

Plus un mot!

CIMBER.

Tiens! l'usurier frissonne!

CASSIUS.

Attendez-vous quelqu'un, Brutus?

BRUTUS.

Moi, non, personne.

RUGA.

Qui peut venir?

STRATON, entrant.

Seigneur...

BRUTUS.

Eh bien! que me veut-on?

STRATON.

Le noble Julius César.

TOUS.

Lui!

BRUTUS.

Lui, Straton?

STRATON.

Lui-même.

TOUS.

Oh!

CASSIUS.

Seul?

STRATON.

Oui, seul. Il est dans cette salle.

CASSIUS.

Nous allons donc venger les hontes de Pharsale!

CIMBER.

Némésis nous l'envoie!

TRÉBONIUS.

Il ne peut échapper!

CIMBER.

La fortune est pour nous!

CASCA.

C'est l'instant de frapper!

BRUTUS.

Qui parle ainsi? Qui donc ose dire à voix haute
Qu'on frappera César au foyer de son hôte?
Que César chez Brutus n'est pas en sûreté?
Que chez Brutus le meurtre est l'hospitalité?
Non! tel qu'il est venu, libre de toute injure,
César au Palatin rentrera, je le jure!
Dussé-je, en l'escortant, voir moi-même aujourd'hui
La porte du palais se refermer sur lui!
Descendez au jardin; surtout faites en sorte
Que pas un glaive, amis, de son fourreau ne sorte...
Oh! n'allez rien tenter, car vous trouveriez tous
Ce fer et ma poitrine entre César et vous!

CASSIUS.

A ton choix!

BRUTUS, à Straton.

Fais entrer.

CASSIUS.

Tu ne veux pas qu'il meure? ..

BRUTUS.

Non

Les conjurés sortent par la porte du fond

SCÈNE VII.

BRUTUS, CÉSAR.

BRUTUS.

Sois le bienvenu, César, dans ma demeure.

CÉSAR.

Tu m'as promis, Brutus, une réponse. Eh bien?

BRUTUS.

Je vais te la donner.

CÉSAR.

Voilà pourquoi je vien.

BRUTUS.

Merci, César!

CÉSAR, voyant le livre de *la République*.

Mon âme est pleine d'allégresse!
Brutus s'est inspiré du sage de la Grèce!
Et ce livre immortel, ouvert devant tes yeux,
Vient d'éclairer ton cœur : c'est un rayon des cieux.
Oh! je le savais bien, quand tu lirais ces pages,
Lumière des sénats et des aréopages,
Je savais bien, ami, qu'à de certains portraits,
Indigné, frissonnant, tu les reconnaîtrais
Ces cruels échansons, ministres de colère,
Qui, d'une main perfide, au banquet populaire
Versent la liberté toute pure... poison
Qui monte, furieux, du cœur à la raison!

BRUTUS.

Oui, la foule orageuse au moindre éclair s'allume!...
Mais vois à quelle page est ouvert ce volume,
Et tu reconnaîtras aussi qu'il nous apprend
A quel signe l'on peut distinguer un tyran.

CÉSAR.

Toujours des mots! voilà le langage ordinaire :
Tyran! Est-ce un tyran bien dur, bien sanguinaire,
Que celui, cher Brutus, qui, dans sa bonne foi,
Vient chez son ennemi comme je viens chez toi;
Et qui te dit : « Voyons, que ta bouche révèle
« Les souhaits de ton cœur? Quelle faveur nouvelle
« Exiges-tu? »

BRUTUS.

Jamais Brutus n'en exigea.
Mais si pour moi César n'a que trop fait déjà,
Rome lui dit qu'un joug n'est pas une tutelle!...

CÉSAR.

Quoi! Rome est-elle à plaindre, ou Rome se plaint-elle?
Penché sur l'océan des populations,
Je prête en vain l'oreille aux lamentations;
Et je n'entends monter vers moi que ces rafales,
Universel écho des clameurs triomphales!

BRUTUS.

Oui, la foule sans cœur qui toujours vacilla.
Du tyran Marius au despote Sylla, —

Tandis que sur les morts fond le corbeau rapace,
La foule bat des mains au triomphe qui passe !
Oui, Rome, en toi d'abord, crut voir un dieu sauveur!
Mais depuis trois ans, moi, je t'observe... et, rêveur,
Écoutant, près du temple où fume l'hécatombe,
Du vieux chêne romain chaque feuille qui tombe,
Je sais que tes projets, savamment concertés,
Dans un piége sinistre ont pris nos libertés!
Aussi depuis trois ans je n'ai pas vu dans Rome
Conduire à son bûcher le cercueil d'un jeune homme,
Que je ne me sois dit, rendant grâces aux dieux :
Celui-là, Jupiter miséricordieux,
Tu l'affranchis au moins, par une mort si prompte,
D'un avenir chargé de misère et de honte!

CÉSAR.

Ainsi tu veux mourir?

BRUTUS.

Je veux vivre, et je vis!

CÉSAR.

Je n'ai donc point reçu, Brutus, un faux avis?

BRUTUS.

Quand?

CÉSAR.

Ce soir. On m'a dit : Crains Brutus!

BRUTUS.

Qui?

CÉSAR, lui montrant une feuille de laurier.

Regarde.

BRUTUS.

Ce laurier! que veut-il dire?

CÉSAR.

« César, prends garde! »

BRUTUS.

A qui donc?

CÉSAR.

A Gurgès, à Cimber, à Casca,
Au jaloux Cassius qui toujours se masqua,
Et dont la sourde haine, au fond d'une âme obscure,
Se voile gauchement sous les fleurs d'Épicure;
A Cinna le poëte, à Ruga le changeur,
Qui raclerait le casque en or de Mars vengeur;
A tous ces chevaliers, flétris par ma censure;
C'est-à-dire, prends garde à l'envie, à l'usure,
A la gloutonnerie, à la brutalité,
Ces reptiles fangeux de la société! —
Où sont les gens de bien, et qu'est-ce que nous sommes,
Puisque Brutus se ligue avec de pareils hommes;
Puisque, pour voir enfin le tyran abattu,
Il faut qu'avec le mal conspire la vertu?
Sous leur austérité je voudrais que tu visses
Ces faux Cincinnatus, au cœur rongé de vices!
Prends garde à toi, Brutus! près d'eux voile ton front...
Tu veux les rendre purs... c'est toi qu'ils souilleront!

BRUTUS.

Puisque de nos complots César a connaissance,
Pourquoi n'use-t-il point de sa toute-puissance?
Cicéron, que jamais Rome ne couronna,
Sut bien, de nos remparts chassant Catilina,
Donner aux conjurés, pour tombes clandestines,
Les mornes profondeurs des voûtes mamertines!

CÉSAR.

Pourquoi César consul, dictateur, souverain,
Ne vous ouvre-t-il pas le cachot souterrain,
Ce noir Tullianum aux sourdes agonies,
D'où l'homme sort cadavre et roule aux gémonies?
Tu demandes pourquoi?... Je te réponds! — D'abord,
César a bu la vie et la gloire à plein bord;
Et jamais ce tyran, c'est ainsi qu'on le nomme,
Pour conserver ses jours ne prendra ceux d'un homme;
Puis Brutus, égaré dans ses âpres vertus,
Peut tout contre César, lui rien contre Brutus!

BRUTUS.

Que dis-tu?

CÉSAR, tirant une lettre de son sein.

Cette lettre...

BRUTUS.

Eh bien?

CÉSAR.

Qui l'a tracée?

BRUTUS, reconnaissant l'écriture.

Ma mère Servilie !

CÉSAR.

Oui.

BRUTUS.

Grands dieux !.... Adressée...

CÉSAR.

A Brutus.

BRUTUS.

Quand ma mère a-t-elle écrit cela ?
Parle ?

CÉSAR.

A son lit de mort.

BRUTUS.

Ma mère !...

CÉSAR, lui donnant la lettre.

Écoute-la.
Réjouis au tombeau celle à qui tu dois l'être !...
Je te laisse, Brutus, seul avec cette lettre.

BRUTUS.

Un dernier mot, César... Tes gardes, n'est-ce pas,
Ont jusqu'à l'atrium accompagné tes pas ?

CÉSAR.

Non, je suis venu seul. Quand je frappe à ta porte,

Quand je viens chez Brutus, ai-je besoin d'escorte ?

BRUTUS, appelant Straton qui paraît.

Straton, va, je remets cette épée en ta main ;
Du noble Julius protége le chemin.
Tu me réponds de lui sur ta tête... Prends garde ! —
Adieu, César.

CÉSAR.

Au moment de sortir.

Adieu. — Ta mère te regarde !

SCÈNE VIII.

BRUTUS, seul.

Sa voix s'attendrissait, ma mère, en te nommant.
Pourquoi ton nom sacré dans un pareil moment ?
Et pourquoi d'un secret, que tu voulus me taire,
Seul aujourd'hui César est-il dépositaire ?
César ! lui confident de la sœur de Caton...
Ombres d'Harmodius et d'Aristogiton,
Affermissez mon cœur !... Cette page inconnue,
Venant de toi, ma mère, elle est la bienvenue !

Il baise la lettre.

Qu'elle brille, clarté céleste ou noir flambeau, —
Salut, ô messagère auguste du tombeau !...
Salut, toi qui m'emplis d'une sainte épouvante ! ..
Salut !

Au moment d'ouvrir la lettre, il hésite.

Hélas ! tu sais si je t'aimais !... Vivante,

Tu m'as vu sur la terre, avec docilité,
M'incliner, fils pieux, devant ta volonté ;
Morte, couchée au fond du sépulcre insensible,
Ne me demande pas une chose impossible !...
Car, désobéissant à l'ordre maternel,
J'aurais dans ma poitrine un remords éternel! —
Courage, allons, Brutus !

Il déplie la lettre, et jette les yeux dessus.

Mon père ! il est mon père !

Il laisse tomber la lettre.

Non, j'ai mal lu... Mensonge... illusion... j'espère !

Il ramasse la lettre, et se rapproche de la lampe. Après avoir relu :

Ainsi donc ces rumeurs que m'apportait le vent,
Ces mots à mon approche interrompus souvent,
Conversation vague, obscure et mal suivie,
Que si longtemps je crus étrangère à ma vie,
Tout cela voulait dire alors, confusément :
La mère de Brutus eut César pour amant !
Il est mon père !... Oh ! tout devient compréhensible :
Cet ineffable amour, cette force invincible
Qui vers lui, dans ses bras, m'a toujours emporté;
Ces luttes de mon cœur contre ma volonté,
O César ! et devant ta splendeur éternelle
Cet éblouissement de ma faible prunelle !
Oui, César est mon père, et j'allais... Malheureux !
Ces quatre mots : *Il est mon père,* — c'est affreux !
La blessure qu'ils font dans mon âme est profonde !
Mais en quoi changent-ils l'équilibre du monde ?

Certe, en les prononçant tout mon cœur est brisé,
Mon bras qui se levait tombe paralysé :
Mais à Rome qui meurt, sous le joug avilie,
Qu'importe que César ait aimé Servilie?
Est-ce que l'univers s'informe, par hasard,
Si mon père est Marcus Brutus, ou bien César?
Ta famille, Brutus, c'est d'abord la patrie!
Que ta gloire égoïste à jamais soit flétrie,
Si, condamnant César, destructeur du sénat,
Tu crus pouvoir frapper sans que ton cœur saignât!
Non, l'âme chez Brutus, forte, calme et sereine,
L'âme soumet le corps ; elle est maîtresse et reine! —
Ton fils t'a pardonné, ma mère; tu vois bien!

Approchant la lettre de la flamme.

Toi, pardonne à ton fils! — Flamme et cendre! plus rien...
Ma mère fut toujours de son honneur jalouse :
C'est de Marcus Brutus l'irréprochable épouse!

SCÈNE IX.

BRUTUS, PORCIA.

Elle vient à Brutus : elle tient son bras gauche comprimé avec sa main droite, et caché sous les plis de sa tunique.

BRUTUS.

Porcia, c'est vous?

PORCIA.

Oui, Brutus; j'ai réfléchi...
Qui parle de sa force a trop souvent fléchi ;
Et s'il n'est point d'assaut que la mienne redoute,

Votre esprit néanmoins a conservé le doute?

BRUTUS.

Brutus, douter de vous!...

PORCIA.

Brutus en a douté.

Alors j'ai reconnu, moi, cette vérité...

BRUTUS.

Laquelle?

PORCIA.

C'est qu'il faut, sans promesses frivoles,
Des actions aux gens de cœur, non des paroles!
C'est que, pour vous convaincre, il faut plus qu'un serment.
Je suis donc remontée en mon appartement;
J'ai d'une main, Brutus, pris le miroir de cuivre,
Et de l'autre un poignard...

BRUTUS.

Dieux!

PORCIA.

Laissez-moi poursuivre.
Puis, calme et souriant comme je vous souris...

BRUTUS.

Qu'as-tu fait?

PORCIA, soulevant sa main droite, et montrant son bras couvert de sang.

Vois, Brutus.

BRUTUS.

Noble cœur! j'ai compris...

PORCIA

Si par le doute encor ton âme est combattue,
Dis-le-moi.

BRUTUS.

Porcia, c'est demain qu'on le tue!

FIN DU DEUXIEME ACTE.

ACTE TROISIÈME

LE PALATIN

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE I.

OCTAVE, LES ESCLAVES DU PALAIS.

La portière du fond s'ouvre, et Octave, introduit par des esclaves, descend les marches de la galerie.

OCTAVE, aux esclaves.

J'attends César.

Les esclaves s'inclinent et sortent.

SCÈNE II.

OCTAVE, seul, après un instant de silence.

J'ai vu Cassius tout à l'heure
Écrire au pied d'un bronze antique : « Rome pleure!
« Dans Rome tout est mort, et courage et vertus! —
« Ah! si Brutus vivait! — Non, tu n'es pas Brutus! »
L'énigme est transparente au moins... On la devine.

Quelques moments de silence méditatif.

Longtemps encore avant ma naissance divine,
La foudre sillonna, messagère des cieux,

La maison où, plus tard, devaient s'ouvrir mes yeux.
Neuf mois avant mon jour natal, ma noble mère,
Que d'un fils glorieux tourmentait la chimère,
Au temple d'Apollon rêva, le fait est sûr,
Qu'un serpent l'étreignait dans ses replis d'azur.
Quatre ans après, mon père, aux éclats de la foudre,
Crut me voir, à travers un tourbillon de poudre,
Dans un char qu'emportaient douze coursiers de feu,
Plus grand que les mortels, rayonnant comme un dieu!..
Lorsque j'avais six ans, dans un banquet de fête,
Un aigle au vol bruyant s'abattit sur ma tête;
Et, m'arrachant mon pain, l'oiseau de Jupiter,
Sans me faire aucun mal, remonta dans l'éther.
Arrivé ce matin, je me trouvais à peine
Sous les vieux aqueducs de la porte Capène,
Quand soudain l'arc d'Iris, à l'horizon vermeil,
Ainsi qu'un diadème entoura le soleil;
Et, tel que Romulus, je vis, royal augure!
Planer douze vautours à l'immense envergure. —
Cléopâtre est ici... qu'importe?... j'y suis, moi!
Octave, Jupiter le veut, tu seras roi!

SCÈNE III.

CÉSAR, OCTAVE.

CÉSAR.

Tu viens à Rome, toi, de qui César est l'hôte,
Comme un de ces neveux de Térence ou de Plaute!
Par bonheur ma police a l'œil toujours ouvert;

Sans quoi, jamais César ne t'aurait découvert.

OCTAVE.

L'affaire qui m'amène est grave!

CÉSAR, riant.

Oh! bagatelle!

OCTAVE.

Cléopâtre a quitté l'Égypte!

CÉSAR.

Où donc est-elle?

OCTAVE.

A Rome.

CÉSAR.

A Rome?

OCTAVE.

Oui.

CÉSAR.

Tu crois?

OCTAVE.

J'en suis certain!
Elle doit se cacher tout près du Palatin.
Quand son navire entrait dans la mer d'Ionie,
L'ouragan l'a poussé devant Apollonie.
Moi, je l'ai reconnue, et j'ai suivi ses pas...
Sans d'importants desseins, je ne comprendrais pas
Qu'une reine eût quitté son royaume...

CÉSAR.

Oh! sans doute!
A ton avis, quel est son dessein? Je t'écoute.

OCTAVE.

Vous aviez fait, je crois, mon oncle, un testament
En faveur de son fils Césarion?

CÉSAR.

Comment?
Ne suis-je déjà plus qu'un peu de cendre, une ombre?

OCTAVE.

Vous vivrez de longs jours encor, des jours sans nombre!...

CÉSAR.

Tu l'espères?

OCTAVE.

Enfin, Cléopâtre est ici...
Défiez-vous, seigneur.

CÉSAR.

Cher Octave, merci.

Une porte s'entr'ouvre; la tête de Cléopâtre paraît.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLÉOPATRE, voilée.

CLÉOPATRE.

César! César!

CÉSAR, *allant à elle.*

Eh bien? pourquoi ce trouble?

CLÉOPATRE.

Octave

Est à Rome!

CÉSAR.

Vraiment?

CLÉOPATRE.

J'en suis sûre!

CÉSAR.

C'est grave!

CLÉOPATRE.

C'est très-inquiétant! Ce voyage furtif
Cache, à n'en point douter, un sérieux motif.

CÉSAR.

Et selon vous, quel est le motif qui l'entraîne
Si loin d'Apollonie? Est-ce ma belle reine?

CLÉOPATRE, *riant.*

Oh! — N'aviez-vous pas fait d'abord en sa faveur
Un testament?

CÉSAR.

Eh bien, par Jupiter sauveur!
Pour qu'il accoure ainsi dévorer ma dépouille,
La Parque a-t-elle usé le fil de ma quenouille?

CLÉOPATRE.

Non; mais défiez-vous : c'est un cœur ténébreux!

CÉSAR.

Bah! je lis couramment dans les livres hébreux!

CLÉOPATRE.

Ce retour m'épouvante enfin... Rien ne l'explique

CÉSAR.

Cléopâtre, les soins de la chose publique
Absorbent tout mon temps. Octave est fort subtil!
Veillez sur lui.

CLÉOPATRE.

D'accord. Mais où se cache-t-il? —
César, vous me quittez?

CÉSAR, allant à Octave.

Non, je reviens. — Octave,
Tu dis vrai : Cléopâtre à Rome, c'est fort grave!

OCTAVE.

Le péril de César avant tout m'a frappé.

CÉSAR.

Oui. Malheureusement je suis fort occupé.
Il faut donc qu'à ma place un ami la surveille.
T'en chargerais-tu bien?

OCTAVE.

Moi, mon oncle? à merveille!

Mais où la trouver ? Rome est grande !

CÉSAR.

Attends un peu. —

Allant à Cléopâtre.

Reine, je vous présente Octave, mon neveu.

Il la quitte, va prendre Octave par la main, et le conduit vers Cléopatre.

Toi, qui de la beauté fus toujours idolâtre,

Soulevant le voile de Cléopâtre.

Tu vas souper avec la reine Cléopâtre,
Octave.

OCTAVE ET CLÉOPATRE, *stupéfiés.*

Ah !

CÉSAR, *à part.*

L'oiseleur est pris dans ses filets.

Bas, à Cléopâtre.

Octave logera près de vous au palais :

Bas, à Octave.

Vous êtes son gardien. — Il faut que je la tienne
Dans la chambre secrète en face de la tienne,
Afin que tes regards la suivent, plus aigus,
Plus vigilants que ceux du fabuleux Argus.

OCTAVE, *bas, à César.*

Oh ! mes yeux la suivront, je puis vous le promettre.

Haut à Cléopâtre.

La déesse du Nil veut-elle me permettre
De lui baiser la main, adorateur soumis ?

CLÉOPATRE.

Le neveu de César, à qui seul est promis

Un destin que nul autre en ce monde n'efface,
Au banquet près de moi veut-il bien prendre place ?

CÉSAR.

Un convive nous manque.

CLÉOPATRE.

Antoine ?...

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTOINE, BYRRHA, au fond du théâtre.

CÉSAR, à Antoine, qui entre.

Arrive donc!
On n'attend plus que toi.

ANTOINE, à Cléopâtre.

Belle reine, pardon !

Reconnaissant Octave.

C'est Octave ?...

OCTAVE, s'inclinant.

Seigneur...

ANTOINE.

Agréable surprise !

A part.

Mon amoureux, tu viens trop tard ; la place est prise.

CÉSAR.

Bas.

Amis, à table ! — Il faut que tout soit éclairci.

Il fait signe à Byrrha, qui s'approche.

BYRRHA.

Maître ?

CÉSAR.

Tu sais, Byrrha? viens dans une heure ici.

Pendant que César parle à Byrrha, une grande porte s'ouvre à la droite du spectateur. Une table, couverte d'étoffes splendides et chargée des mets les plus rares, glisse doucement par cette porte jusqu'au milieu du théâtre. La draperie du fond s'écarte, et de jeunes coryphées richement vêtus, des joueurs de lyre et de harpe, viennent se grouper sur les marches, tandis que des esclaves noirs allument les candélabres et apportent le trépied où brûlent les parfums. Daphnis est debout près du trépied, une cithare à la main. Les quatre convives prennent place sur les lits du festin. On leur distribue les couronnes de myrte et de roses. — Symphonie. — Le souper commence.

SCÈNE VI.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, OCTAVE, couronnés de fleurs, DAPHNIS ; ESCLAVES, CORYPHÉES, ETC.

DAPHNIS.

Il dit ces vers en s'accompagnant de la cithare

Il me semble égal aux dieux
Radieux,
Celui que ton souffle enivre ;
Qui sur ta lèvre de miel,
Fleur du ciel,
Boit l'amour qui seul fait vivre!

D'où vient donc, quand je te vois,
Que ma voix,
Faible, expire en plaintes vaines ;
Qu'un feu trouble ma raison,

Doux poison
Qui brûle et court dans mes veines?

Une ombre voile mes yeux;
Jusqu'aux cieux
L'âme un instant m'est ravie!
Mon front, comme un lis fauché,
Dort penché!
C'est la mort!... Non, — c'est la vie!

Un coup de tonnerre se fait entendre.

CÉSAR.

Il lève sa coupe.

Laissons parler les dieux. A Jupiter qui tonne!

ANTOINE.

Par mon aïeul Hercule! un tel fracas m'étonne.
Quoi! le givre de mars voile encor les coteaux,
Et Vulcain fait déjà travailler ses marteaux?
Lorsque la Canicule est dans toute sa rage,
On n'entend point gronder aux cieux pareil orage.

OCTAVE.

Laissons l'orage ardent tourbillonner dans l'air :
Que nous importe à nous et la pluie et l'éclair?
Moi, je suis de l'avis du poëte Lucrèce :
J'aime voir du rivage un navire en détresse;
J'aime, quand l'ouragan bouleverse les flots,
Entendre, sans péril, les cris des matelots,
Et contempler de loin le naufrage d'un autre...
Un naufrage est si beau quand ce n'est pas le nôtre!

CÉSAR.

Octave, n'en déplaise au poëte romain,
La nature a fait tendre et bon le cœur humain,
Puisqu'elle nous donna les pleurs, don plein de charmes :
C'est la meilleure part de nous-mêmes, les larmes !

CLÉOPATRE.

César pense autrement qu'Octave : aussi met-il
Toute sa volupté dans son propre péril.
C'est par une tempête encor plus effrayante,
Que César, affrontant la vague tournoyante,
Sous le vent furieux qui tordait son manteau,
Descendit l'Anius dans un frêle bateau,
Et dit au nautonier pâle, invoquant Neptune :
« Ne crains rien ; tu conduis César et sa fortune ! »
Eh bien ! dans cet esquif, pilote aventureux,
César était plus fier, Octave, et plus heureux
Que vous, dont l'égoïsme, aux doux vins de la Grèce,
Mêle, comme un nectar, les beaux vers de Lucrèce.

ANTOINE.

Plus fier, je le croirais ; mais plus heureux, non pas.

CLÉOPATRE.

Le danger pour César eut toujours tant d'appas !

CÉSAR.

Non : je l'accueille bien quand Jupiter l'amène ;
Voilà tout ! — Le danger ressemble au phénomène
Qu'on appelle mirage en vos brûlants déserts :

Approche-t-on? il fuit, disparu dans les airs.

CLÉOPATRE.

Quoi! César n'a donc point, malgré la date ancienne,
Perdu ton souvenir, ô terre égyptienne?

CÉSAR.

Non, par les doux flambeaux des mystères d'Isis!
L'Égypte est le pays des fraîches oasis,
Belle reine, et j'y pense encore avec envie;
Car c'est une oasis au milieu de ma vie!

CLÉOPATRE, à Antoine.

Si l'Égypte vous plaît, je tiens à le savoir.

ANTOINE.

Oui; mais c'est avec vous que je voudrais la voir!

CLÉOPATRE, lui tendant la main.

Qui sait? Peut-être un jour la ville d'Alexandre
A ses pieds de granit pourra nous voir descendre.
Vantez Rome et le Tibre, orgueil des champs latins;
Vantez l'azur profond des cieux napolitains!...
Tout cela ne vaut point ma noble Alexandrie,
Qu'un fleuve amoureux presse avec idolâtrie;
Mon lac immense et pur, dont l'aile du zéphir
Ose à peine effleurer le tranquille saphir,
Où brillent comme au ciel des millions d'étoiles
Que la nuit d'Orient brode à ses riches voiles!
Je ne vous parle pas de ces Nécropolis
Où quatorze mille ans dorment ensevelis;

De ces grandes cités, plus sombres que l'Érèbe;
Des énormes débris de Memphis et de Thèbe,
Sur qui roule, étendu par le souffle des vents,
Le sable, épais linceul aux plis toujours mouvants.
Des mornes Pharaons que m'importe la cendre?
Ce que j'aime, c'est toi, beau rêve d'Alexandre!
Toi que sa main bâtit de marbre oriental,
Pour faire à son colosse un digne piédestal;
Toi, ville de l'amour, jeune sœur de Canope,
Toi que jalousent Rome, Athène et Parthénope! —
César, vous qu'un instant mon palais abrita,
Racontez-leur ces nuits sereines du Delta:
Combien de fois tous deux, rêveurs, nous égarâmes
Sur le Nil, où plongeaient d'harmonieuses rames,
Notre barque aux flancs d'or, au gouvernail d'argent,
Que des voiles de soie au doux reflet changeant,
Comme un oiseau de pourpre, un beau phénicoptère,
Emportaient, rayonnant dans l'ombre et le mystère!
Ah! que d'autres, César, boivent à l'avenir!
Nous, buvons au passé! buvons au souvenir!

Symphonie.

DAPHNIS.

Anacréon, qu'un vin joyeux t'arrose!
Ton front de neige a besoin de la rose...

CÉSAR, l'interrompant.

Toujours la Grèce! Rome a ses Anacréons.
Romains, chantons aussi les vers que nous créons.
Change de rhythme, enfant à la voix argentine,

Et mêle aux fiers accords de la lyre latine
Quelques vers d'un poëte, humble fils d'affranchi,
Qui, jeune, atteint déjà Lucrèce au front blanchi.
Amoureux du génie et de la forme antique,
Il étudie encore Homère dans l'Attique ;
Et parfois la cithare, où prélude sa main,
D'Athènes vers le Tibre exhale un chant romain,
Qui, fait pour célébrer les deux fils de Tyndare,
Sonne comme la voix d'Alcée et de Pindare ! —
Je veux parler d'Horace, enfant déjà connu :
Dis-nous son dernier chant de la Grèce venu ?

Symphonie.

DAPHNIS.

Souviens-toi, quand du Sort le courroux t'importune,
De conserver une âme égale pour souffrir ;
Point d'orgueil insolent dans l'heureuse fortune,
O Dellius !... Tu dois mourir,

Que ta vie ait passé, mélancolique et terne ;
Ou que, les jours de fête, en un verger bien clos,
Couché sur le gazon, l'amour et le Falerne
T'aient versé le bonheur à flots ! —

Fais apporter les vins, les parfums, et les roses
Éphémères, hélas ! mais pleines de douceurs !
Profite : n'attends pas l'âge aux regrets moroses,
Et les noirs ciseaux des trois Sœurs !

ANTOINE.

Ceci n'est pas fort gai.

OCTAVE.

C'est triste et magnifique !

CLÉOPATRE.

Platon même n'a rien de plus philosophique.

ANTOINE.

C'est vieux comme Saturne!... On dit que nous devons
Mourir un jour ou l'autre : eh bien, nous le savons!

OCTAVE.

Un devin nous dirait quand notre heure dernière
Viendra.

ANTOINE.

Oui.

CÉSAR.

Nous mourrons. Mais de quelle manière?

CLÉOPATRE.

L'important, selon moi, c'est de ne pas souffrir.

CÉSAR.

Voyons, amis! comment chacun veut-il mourir?

OCTAVE.

La vie est un théâtre ; et moi, sur ma parole,
J'en veux sortir bien tard, ayant joué mon rôle
Comme un habile acteur, qui, jusqu'au dénoûment,
A vécu, pour mourir dans l'applaudissement.

ANTOINE.

Tu veux autant de jours dans ta carrière pleine
Qu'on voit de blonds épis ondoyant dans la plaine?

C'est mourir par lambeaux, mourir comme un vieillard,
Comme un ardent soleil qui meurt dans le brouillard!..
Tu n'y songes donc pas, Octave? les années,
Sans amour, ne sont plus que des roses fanées!
On crie à Jupiter : « Donne-moi de longs jours! »
Heureux ou malheureux, c'est notre vœu toujours.
Mais, trompant les ciseaux de la Parque jalouse,
Il faut mener le deuil d'un frère ou d'une épouse,
Vieillir environné de lugubres flambeaux,
Donner tout ce qu'on aime aux urnes des tombeaux!
Non. Je veux, jeune encore, un sépulcre à ma taille!
Je n'en vois qu'un, ami : c'est le champ de bataille!...
Je veux, l'épée au poing, d'une armure vêtu,
Mourir debout, là même où j'aurai combattu!
Mais non, je veux plutôt, félicité suprême,
Expirer dans les bras de la femme que j'aime!
Je veux, quand sur mon front l'ombre viendra peser,
Que mon dernier soupir soit un dernier baiser!

CLÉOPATRE.

Survivre à la beauté, survivre à la jeunesse,
C'est affreux! Morte, il faut que l'on me reconnaisse :
J'aurais trop de chagrin si la postérité,
En ouvrant mon cercueil, doutait de ma beauté!
Comme on doit tout prévoir dans le temps où nous sommes,
Moi, qui suis du pays où les dieux et les hommes
Ont fait la mort rapide et le poison subtil,
Je tiens mon existence en ma main, léger fil!
Et lorsque je voudrai que cette main le coupe

Je n'aurai qu'à vider ma bague dans ma coupe.
L'œil se ferme, on s'endort, mais plus de rêve!... Ou bien
Je dirai, souriante, à quelque Nubien,
De m'apporter, le soir, au fond d'une corbeille,
Un aspic, dans les fleurs caché comme une abeille.

ANTOINE, à César.

Ton avis est le seul qu'on n'ait pas entendu?

CÉSAR.

Le trépas le meilleur, c'est le moins attendu;
Celui qui fond sur nous comme l'ouragan tombe,
Et qui nous jette encor tout vivants dans la tombe;
Celui qui nous arrache aux labeurs du chemin;
Celui qu'au roi César on promet pour demain!

ANTOINE ET CLÉOPATRE.

Pour demain!

OCTAVE.

Quoi! vraiment, craignez-vous quelque chose?

CÉSAR.

Moi, non, j'espère : heureux l'homme qui se repose!
Heureux qui tombe, aux yeux de la postérité,
Du haut de sa fortune à l'immortalité!
Oh! que la mort me prenne, et dans ses bras m'endorme
Au milieu des projets immenses que je forme;
Quand la force bouillonne encore dans mon sang,
Quand mon esprit est ferme et mon regard puissant;
Quand les dieux, las d'avoir sur une seule tête

Versé tant de rayons sans aucune tempête,
Vont peut-être changer, me laissant triste et vieux,
Mon été plein de flamme en hiver pluvieux !

Tonnerre, éclairs.

Que la mort vienne donc ! Antoine, tout à l'heure
Tu l'as dit : Plus la vie est longue, plus on pleure ! —
Pompée à Mithridate, hélas ! n'a survécu
Que pour tomber, le front dans sa toge, et vaincu !

CLÉOPATRE.

La conversation prend des teintes moroses :
C'est étrange ! parmi les coupes et les roses !

CÉSAR.

Est-ce que vos aïeux les Grecs ne faisaient pas
Apporter un squelette au milieu des repas ?
La Grèce fut toujours, elle s'en glorifie,
Le temple harmonieux de la philosophie.

Entre Byrrha.

BYRRHA.

Seigneur !

CÉSAR.

Eh bien ?

BYRRHA, lui remettant un billet.

Lisez.

CÉSAR, après avoir lu.

Je ne suis pas de ceux
Qui, mollement couchés sur des lits paresseux,

Peuvent, ô mes amis, dire avec le poëte :
« A demain le travail, mais aujourd'hui la fête ! »
Pour César dictateur, dans le banquet vermeil
La nuit est soucieuse, et n'a point de sommeil :
Le pilote sur tous doit veiller comme un père ! —
Je vous quitte, il le faut : pour un moment, j'espère.
Mais comme je pourrais tarder jusqu'au matin,

A Antoine.

Je te fais à ma place, ami, roi du festin,
Et te donne, s'il plaît à notre souveraine,
Tous les droits de César.

A Cléopâtre.

Votre main, belle reine !

Il sort avec Byrrha.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté CÉSAR et BYRRHA.

ANTOINE.

Comme Sennachérib, fils de Salmanazar,
Je suis roi !

A Cléopâtre.

Vous savez, j'ai les droits de César ?...

OCTAVE.

Vous êtes un guerrier des plus fameux, Antoine.
Vaillant comme jadis le roi de Macédoine ;
Et moi, je ne suis rien qu'un chétif écolier
Qui des rhéteurs secoue à peine le collier ;

Pauvre esclave, affranchi d'hier par la baguette,
Et qui tremble toujours qu'un maître ne le guette.
Mais, je vous en préviens sans détour et sans art,
Dans la succession de mon oncle César,
Qui, j'espère, verra naître encor bien des roses,
Je vous disputerai, parmi certaines choses,
L'influence qu'il a sur l'Égypte aujourd'hui,
Et que je veux avoir sans partage après lui.

ANTOINE.

Eh bien ! nous combattrons : c'est affaire au plus brave !
Et les dieux, entre nous, décideront, Octave.

CLÉOPATRE.

En attendant, buvez aux lettres de mon nom !

ANTOINE.

A la reine d'Égypte ! à Cléopâtre !

CLÉOPATRE.

Non.

Je ne suis point ici la reine égyptienne,
Mais la nymphe du Nil : chaque fleuve a la sienne.
Que le vin de Lesbos, dans l'amphore vieilli,
Coule donc pour la main qui naguère a cueilli,
Sur la plage embaumée où le Nil se découpe,
Ces fleurs, qui de mon front tombent dans votre coupe !

ANTOINE.

Lotus veut dire oubli ; mais je dois prévenir
Ma nymphe, que je veux un jour me souvenir !...

Il tend sa coupe à l'œnophore ; mais Cléopâtre prend une aiguière sur la table, et verse elle-même.

OCTAVE, *à part.*

Lotus veut dire oubli? non : sommeil!... Je devine.

Il vide sa coupe à terre, puis la levant :

A la nymphe du Nil, dont la source est divine!

CLÉOPATRE, *levant sa coupe.*

Au neveu de César! — A votre royauté,
Noble Antoine!

ANTOINE.

A la vôtre, ô nymphe! à la beauté!

CLÉOPATRE, *à part.*

Haut.

Ils ont bu. — Quand César nous parlait tout à l'heure,
Son front, morne et voilé, souriait comme on pleure.
Qu'est-ce donc?

ANTOINE.

Les festins l'ont toujours fatigué.
Tous ces grands buveurs d'eau n'ont jamais le vin gai.

OCTAVE.

Et puis on le fait roi demain : c'est chose grave.

ANTOINE, *passant une main sur son front.*

Mais ne voyez-vous pas comme un nuage, Octave?
Moi, je sens mon cerveau nager dans la vapeur :
C'est comme un doigt de plomb sur mes yeux... Vrai! j'ai peur

OCTAVE.

Depuis quelques moments à Pluton je me voue :

Mon front est lourd, brûlant; et puisque Antoine avoue...

CLÉOPATRE, riant.

Craignez-vous en dormant le sort d'Endymion?
Je ne suis pas Phœbé.

A une esclave nubienne.

Ma lyre, Charmion.

Charmion s'approche avec une harpe égyptienne.

CLÉOPATRE, chantant.

Mère des hommes et des dieux,
O principe de toutes choses,
Qui fais éclore, dans les cieux
Spacieux,
Les étoiles comme des roses!

O déesse du bon conseil,
Nuit, qui régnais avant Saturne;
Toi qui baises le front vermeil
Du sommeil,
Bercé dans ton vol taciturne!

Comme les grappes au pressoir,
Tords les pavots lourds de Morphée
Sur le pâtre qui, vers le soir,
Vient s'asseoir,
L'oreille ouverte aux chants d'Orphée.

Pendant ce chant, Antoine s'est endormi, et Octave fait semblant de dormir. Sur un signe de Cléopâtre, tout le monde, excepté Charmion, s'est retiré. Les candélabres s'éteignent, et la flamme bleuâtre du trépied éclaire seule la scène.

CLÉOPATRE.

Bien! sur leurs yeux Morphée a mis son noir bandeau.

A Charmion.

Ne laisse entrer personne, et ferme ce rideau.

Elle se lève, regarde autour d'elle, va à Antoine, détache la clef de son cou, ouvre l'armoire secrète, en tire le testament et le décachète.

Lisant, à la flamme du trépied.

Ah! Brutus, l'héritier de César!... Nuit profonde,

Brûlant le testament.

Ne dis pas à Brutus que je lui vole un monde!...

Pendant que le testament brûle, le rideau du fond s'entr'ouvre, et César paraît un moment, le visage pâle et triste. — Cléopâtre tire de son sein le testament que César avait fait pour Césarion, et le substitue à l'autre; puis elle va remettre la clef au cou d'Antoine. — Tonnerre, éclairs.

Sois neutre, ô Jupiter, qui promènes le bruit!
Et je n'aurai pas fait un voyage sans fruit.

Elle sort, emmenant Charmion.

SCÈNE VIII.

OCTAVE, ANTOINE, endormi.

OCTAVE, soulevant doucement la tête, et regardant s'éloigner Cléopâtre.

Cléopâtre avec moi veut donc lutter d'adresse?...
Bien... Parfois le chasseur tombe au siége qu'il dresse.
Octave, l'écolier, accepte tes défis,
Insidieuse enfant d'Athène et de Memphis!

Il se lève, prend la clef au cou d'Antoine, rouvre l'armoire secrète, et en tire le testament que vient d'y mettre Cléopâtre. — Lisant ce testament.

Qui! lui Césarion hériterait du monde?...
Non. Un rameau semblable est de ceux qu'on émonde!

Tandis qu'il brûle le testament au trépied, la draperie s'entr'ouvre de nouveau, et laisse voir la tête de César.

Belle Circé du Nil, souhaite que plus tard
Je consente à laisser l'Égypte à ce bâtard! —
Pendant que le ciel tremble au vol de la tempête,
Ce vœu de Cléopâtre, ici, je le répète :
Sois neutre, ô Jupiter dont la main rouge luit!
Sois neutre, et mon voyage aura porté son fruit.

Il remet la chaîne d'or au cou d'Antoine.

J'ai gagné!

Il frappe dans ses mains — Aux esclaves qui entrent.

D'ordinaire, après la sixième heure,
La nuit, au Palatin Marc-Antoine demeure?

LE CHEF DES ESCLAVES.

Oui.

OCTAVE.

Portez-le sans bruit à son appartement.
Si le noble César rentrait dans un moment,
Vous diriez que le roi du festin et la reine
Ont quitté, les premiers, cette joyeuse arène.
Enfin s'il demandait Octave, par hasard,
Octave est dans sa chambre, aux ordres de César.

Il sort par la gauche, et avant qu'il ait quitté la scène, le rideau du fond s'ouvre, et César demeure quelques instants sur le haut des marches, immobile et morne.

SCÈNE IX.

CÉSAR, seul. Il descend lentement les marches.

Rois, puissants de la terre, oh! quel sort est le nôtre!
C'est pour me voir mourir qu'ils venaient l'un et l'autre!...
Mais comment Cléopâtre a-t-elle pénétré

Un secret qu'à toi seul, Antoine, j'ai livré ?
Dans ce coffre blottie, elle entendait, je pense...
Allons, de faire un choix Jupiter me dispense. —
Brutus! Brutus ! hélas, quel espoir j'ai perdu!
Moi qui t'ai vainement jusqu'au soir attendu...
Sous le monde penchant lorsque ma tête plie,
Oh! quelle œuvre à nous deux nous aurions accomplie!
Sans doute elle pesait trop pour des bras humains,
Et l'énorme colosse est tombé de tes mains!
Mais pour le ramasser quelqu'un déjà se courbe...
C'est Octave! — Dieux bons, si la ruse et la fourbe
Suppléaient au génie, un semblable héritier
Empêcherait César de mourir tout entier!
Voilà comme toujours la gloire humaine expire;
C'est faute d'une main que s'écroule un empire! —
Qu'est-il resté de vous, ô géants ! vieux Rhamsès,
Cyrus, Sardanapale, Alexandre, Xerxès ?...
Avoir, dur travailleur que la sueur inonde,
Fait une gerbe, avec tous les peuples du monde;
Avoir au-dessus d'eux, comme un soleil plus beau,
Civilisation, secoué ton flambeau,
Pour fonder, se courbant sous des labeurs sans trêve,
L'empire universel que tout grand homme rêve;
Avoir amoncelé tant de marbre! et sentir
Qu'avec le fondateur tout va s'anéantir!...
Dieux cléments! et laisser la terre encore esclave,
L'ébauche de mon œuvre immense aux mains d'Octave!
Je ne le voulais pas; mais il le faut, Brutus!
Ses vices feront moins de mal que tes vertus!...

Mais d'où part cette voix, lamentable harmonie?
On vient en m'appelant.

CALPURNIE, au loin.

César!

CÉSAR.

C'est Calpurnie.

CALPURNIE.

César!

CÉSAR.

Vous m'appelez?

CALPURNIE.

César!

SCÈNE X.

CÉSAR, CALPURNIE, les vêtements en désordre, tout échevelée.

CALPURNIE.

Dieux souverains!
Je le vois!... Sur mon cœur c'est donc lui que j'étreins!

CÉSAR.

Pourquoi cette pâleur qui voile ton visage?

CALPURNIE.

J'ai fait un rêve. Dieux, quel rêve! quel présage!...
Cher César, aujourd'hui vous ne sortirez point.

CÉSAR.

Faut-il qu'un rêve, hélas! vous effraye à ce point?

CALPURNIE.

Les rêves! Jupiter lui-même les envoie!

CÉSAR.

On le dit.

CALPURNIE.

Croyez-le, César!

CÉSAR.

Que je le croie...
Soit! Mais dis-moi ce rêve.

CALPURNIE.

Oui, trois fois j'ai songé
Que je vous tenais mort, dans mes bras égorgé ;
J'entendais votre sang couler de vos blessures
Comme l'eau d'un rocher par ses larges fissures!...
Et des hommes... c'étaient les plus nobles Romains,
Dans ce tiède ruisseau venaient tremper leurs mains!
Ne sortez pas, César!

CÉSAR.

Pauvre et crédule amie!

CALPURNIE.

Je vous dis que trois fois je me suis rendormie,
Et que trois fois ce rêve horrible m'éveillant,
L'œil ouvert, aux lueurs du flambeau vacillant,

J'ai vu mon cher César, ô spectacle qui navre!
Dans ma chambre étendu, pâle et morne cadavre!...
Oh! je le vois encor! Tenez, César, mon roi,
Mon dieu, ne sortez point! ayez pitié de moi!

CÉSAR.

Va, ce rêve t'abuse; il ne faut pas y croire :
Le menteur est sorti par la porte d'ivoire...
Regarde, me voici tranquille et souriant.
Belle matrone au front doux comme l'Orient,
Presse-moi sur ton cœur plein d'une chaste flamme :
Tu verras que je suis un corps, non pas une âme.

CALPURNIE.

Est-ce trop peu d'un rêve? Eh bien! César, croyez
Aux lugubres avis sur la terre envoyés;
Car cette nuit, durant les trois premières veilles,
Rome a vu s'accomplir d'effrayantes merveilles!
Un de nos serviteurs au palais est rentré,
La face encor livide, et d'horreur pénétré...
Il dit qu'une lionne, au fond de l'ombre obscure,
Rugit sur les degrés du temple de Mercure;
Qu'un taureau du Clitumne, ô prodige étonnant!
Tandis qu'on l'immolait à Jupiter tonnant,
Du sacrificateur fuyant la main trompée,
S'est abattu devant l'image de Pompée!...
On voit pendre aux frontons d'innombrables essaims;
Et des guerriers de feu, cavaliers, fantassins,
Sur la nuée ardente, avec de sourds murmures,
Courent, entre-choquant leurs funèbres armures;

Le sang, qui pleut, rougit les pâles horizons ;
Et, comme des captifs qui forcent leurs prisons,
Les spectres, échappés des profonds ossuaires,
Dans la voie Appia traînent leurs blancs suaires!
Augure plus sinistre encor!... ces beaux coursiers
Que de vos propres mains, César, vous nourrissiez ;
Qui vous portaient parmi les fleuves et les plaines,
Refusent l'orge pur dont leurs crèches sont pleines,
Et, couchés tristement dans l'herbe et dans les fleurs,
L'œil vitreux et gonflé, versent de larges pleurs!

CÉSAR.

Ma douce Calpurnie, hélas ! bien qu'on me nomme
Julius, fils des dieux, — Julius n'est qu'un homme.
Toi qui d'un regard tendre et vigilant me suis,
Tu me vois, tu me fais plus grand que je ne suis!
Ces prodiges affreux qui devant nous se dressent,
C'est au monde, et non pas à César, qu'ils s'adressent...
Et d'ailleurs pouvons-nous éviter notre sort,
Qui de l'urne fatale un jour ou l'autre sort?

CALPURNIE.

César, on n'entend point l'ouragan, les tonnerres,
Gronder pour le trépas des hommes ordinaires ;
Mais les volcans du ciel et des monts souterrains
S'ouvrent, prophétisant la mort des souverains!

CÉSAR.

Dix fois un lâche expire avant son agonie :
L'homme brave ne meurt qu'une fois, Calpurnie !...

Que cette nuit ait vu cent prodiges, d'accord :
Mais ce qui me paraît plus merveilleux encor,
Ce qui de ma surprise est l'éternelle cause,
C'est qu'un fils de la terre ait peur de quelque chose !

Entre un esclave.

Que nous veut cet esclave ?

CALPURNIE.

Ami, pardonnez-moi ;
Mais, pendant cette nuit de vertige et d'effroi,
Je l'avais envoyé consulter l'aruspice.
Écoutez la réponse, ou funeste ou propice.

CÉSAR, à l'esclave.

Quelle est-elle ? voyons.

L'ESCLAVE.

Que César ne doit pas
Hors du seuil palatin aujourd'hui faire un pas :
La victime sacrée, au front ceint de verveines,
N'avait qu'un peu de sang, noir et froid, dans ses veines ;
Et le couteau, souillé par l'immonde liqueur,
En divisant les chairs n'a pu trouver le cœur !

CALPURNIE.

Quand les dieux ont parlé, faut-il qu'on leur résiste ?
Vois le danger, César !

CÉSAR.

Eh bien, soit ! il existe.
Mais le danger et moi, si jamais nous voulions

Combattre corps à corps, — nous sommes deux lions,
Nés dans un même jour sur la montagne horrible :
Je naquis le premier, et suis le plus terrible !

CALPURNIE.

César ! oh ! si jamais l'ombre du noir soupçon,
Comme un nuage errant sur la blonde moisson,
N'a flotté sur le voile auguste de ma couche ;
Si jamais un reproche exhalé de ma bouche,
César, ne vous a dit ces muettes douleurs,
Herbage empoisonné qui germe sous les fleurs ;
Au nom de la pitié, moi qui jamais encore
Ne vous demandai rien, César, je vous implore !

Roulement de tonnerre lointain.

Ce tonnerre profond qui vient de retentir,
C'est la voix des grands dieux !... Gardez-vous de sortir ;
Ne réalisez pas le songe qui me glace !...
Qu'aujourd'hui Marc-Antoine au sénat vous remplace :
Il parlera, s'il veut, de sinistres rumeurs,
Il dira que je suis mourante, — que je meurs !

CÉSAR.

Soit ; je resterai donc, afin de te complaire.

CALPURNIE.

Merci, bonne Junon, déesse tutélaire !

Le jour paraît.

CÉSAR.

Mais regarde, Casca vient presser mon départ.

Allant au-devant de Casca..

Il voudra bien le dire au sénat de ma part.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, CASCA.

CASCA.

Que dirai-je au sénat, César?

CÉSAR, avec intention.

Fais-lui comprendre
Qu'à la séance, ami, je n'ose pas me rendre.

CASCA.

Que César n'ose pas? Quelle dérision !
César me chargera d'une autre mission.

CÉSAR, d'une voix ferme.

Dis que je ne veux pas : ce mot doit satisfaire
Un sénat que j'ai fait et que je puis défaire.

CASCA.

Enfin s'il arrivait qu'on me questionnât,
Quel motif?

CÉSAR.

Tu n'es point l'envoyé du sénat,
Mais un ami. Pour toi ma réponse est moins brève.
Écoute : — Calpurnie a fait un rêve...

CASCA.

Un rêve?

CÉSAR.

Oui, de mauvais présage; un rêve soucieux,

Lugubre, qu'elle prend pour un avis des cieux.

CASCA.

Fort bien. Les sénateurs, foule déjà groupée
Sous le portique saint que dédia Pompée,
Voulaient mettre aujourd'hui le sceptre dans ta main,
Et proclamer César roi du peuple romain;
Mais puisque Julius pense qu'il est plus sage
De rester au palais, je ferai son message.
« Notre consul attend, vont dire les railleurs,
« Que sa tremblante épouse ait des songes meilleurs.
« Rentrons dans nos foyers. Mais il faut qu'on le sache,
« César comme un autre homme a peur; César se cache! »

CÉSAR.

Tu l'entends, Calpurnie? on dira que j'ai peur.

CALPURNIE.

On ne le dira point!

CASCA.

Un songe, une vapeur,
Rien de plus, et voilà ta grande âme troublée!
Est-ce donc le moment de rompre l'assemblée?
Crois-moi, vers la couronne étends vite la main:
Le peuple aujourd'hui veut, — mais voudra-t-il demain?

CÉSAR.

Tu dis vrai; je te suis.

CALPURNIE.

César! César! demeure...

Hélas! tu me l'avais promis.

CÉSAR.

Oui, tout à l'heure,
Quand l'ombre encor sur nous pesait, l'ombre qui nuit!
Pour toi j'avais pitié des terreurs de la nuit.
Voici le jour! avec les fantômes lugubres
S'évanouit l'étoile aux rayons insalubres;
Et le matin, couvert de son rouge manteau,
Marche dans la rosée aux flancs bruns du coteau.
Vois, la réalité chasse les vains mensonges,
Et les êtres vivants ont remplacé les songes.

SCÈNE XII.

Les Précédents, CINNA, TRÉBONIUS, CIMBER, conjurés, sénateurs, clients venant pour la salutation.

CALPURNIE.

César! César!

CÉSAR.

Voilà ta frayeur qui renaît?

CALPURNIE.

Quoi! vous partez?

CÉSAR.

Depuis que César se connaît,
Semblable au char d'airain lancé dans la carrière,
César n'a jamais fait un seul pas en arrière!

S'il tombe, ce sera comme tombe un vainqueur,
Le front sur la poussière et la blessure au cœur!
Cinna, Trébonius, Philotas, Timagène,
Soyez les bienvenus! entrez, rien ne vous gêne.
Au sénat! au sénat! Mon plus beau jour a lui.

TOUS.

Au sénat! au sénat!

CALPURNIE.

Dieux bons, veillez sur lui!...

Ils sortent tous, excepté Calpurnie, qui tombe à genoux devant l'autel des dieux domestiques.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

LES IDES DE MARS

L'ENTRÉE DU SÉNAT. — A gauche, le portique de Pompée, avec un escalier de marbre. A droite, en face, la statue colossale de Pompée. Au fond, la vue de Rome.

SCÈNE I.

Des citoyens de tous les états sont en scène au lever du rideau.

FABER.

Ils vont le nommer roi !

VALENS.

Les rois sont trop pesants !

UN AUTRE CITOYEN.

On s'en passe depuis plus de quatre cents ans.
Malheur, si des Tarquins le trône se redresse !

UN AUTRE.

Ce pauvre Lucius tremble pour sa Lucrèce.

FABER.

Je n'aime pas non plus les Tarquins ; mais je croi
Que, pour exterminer le Parthe, il faut un roi.

Voilà ce que m'a dit un Étrusque, homme habile,
Qui sait lire au volume écrit par la Sibylle.

VALENS.

Oui; mais le nom de roi me semble hasardeux.
Brutus et Cassius ont juré tous les deux
Qu'ils ne permettront pas que ce vainqueur du Rhône
Mette jamais le pied sur les marches d'un trône;
Et certes, Cassius et Brutus, mes amis,
Sont hommes à tenir tout ce qu'ils ont promis!

VOIX dans la foule.

César! vive César!

UN CITOYEN, à un autre.

Range-toi donc, brave homme!
Tu m'empêches de voir.

LA FOULE.

Vive le dieu de Rome!

Entre César, avec un grand nombre de sénateurs et de clients.

SCÈNE II.

CÉSAR, accompagné de tous ceux qu'on a vus chez lui à la fin du troisième acte; BYRRHA, UN DEVIN, puis HÉLÈNE; PEUPLE, ARTISANS, SOLDATS, etc., etc. Du côté opposé à celui par lequel César est entré, BRUTUS et CASSIUS, qui se tiennent à l'écart.

CÉSAR, au devin.

Et les ides, — ce jour pour ma perte fixé?

Il est venu.

LE DEVIN.

Venu, César ; mais non passé !

HÉLÈNE, voilée, s'approchant de César.

César, lis ce billet.

CÉSAR.

Beauté mystérieuse,
Je lirai, mais plus tard : l'heure est trop sérieuse !
Et le fils de Vénus a, dans un pareil jour,
Peu de temps à donner aux messages d'amour.

HÉLÈNE.

Il est de Cythéris.

CÉSAR.

D'elle? C'est autre chose.

Il vient sur le devant du théâtre pour lire le billet ; les conjurés et la foule demeurent à quelque distance.

CASCA, à Trébonius.

Que veut donc cette femme à César?

TRÉBONIUS.

Je suppose
Que c'est quelque vertu de médiocre aloi ;
Ou bien quelque matrone, invoquant cette loi
Que sous le ridicule en vain nous étouffâmes,
Et qui doit à César livrer toutes les femmes.

CÉSAR, lisant.

« Crains Brutus, ô César ! Prends garde à Cassius.

« Observe bien Cinna, Casca, Trébonius.
« Ruga, Cimber, Gurgès, ont subi ta censure,
« Et dans ces cœurs profonds saigne encor la blessure!
« On traîne avec des fleurs la victime à l'autel...
« Si véritablement tu n'es pas immortel,
« Veille sur toi, César, — et leur complot s'ajourne.
« Si tu l'es, que ton œil un moment se détourne
« Pour voir dans l'ombre, loin de ces hommes flétris,
« Celle qui te contemple à genoux!

« CYTHÉRIS. »

Pauvre femme, pour moi combien ta crainte est vive!
Que huit jours seulement encore César vive,
Il ne restera plus, oh! c'est à parier,
Une feuille, une seule, à ton chétif laurier!

Il appelle.

Hélène? — Disparue!

Pendant qu'il écrit sur ses tablettes, les conjurés suivent des yeux tous ses mouvements, et s'entretiennent à voix basse, avec une certaine inquiétude.

Ecrivant.

« Oh! bienfaisant génie
« Dont l'aile sur mon front plane, douce harmonie,
« Je réponds à ta voix triste comme un adieu :
« Fille de l'Ilissus, non, César n'est pas dieu;
« César n'est qu'un mortel! mais son pouvoir est ample,
« Et César veut construire, en marbre grec, un temple
« A Vénus dévouée, afin que Cythéris
« Ait sa blanche statue à côté de Cypris! »

Appelant.

Byrrha!

BYRRHA.

Noble César?

CÉSAR.

Va porter ces tablettes.

CASSIUS, à Brutus.

Ils causent depuis quelque temps à voix basse.

Vous êtes résolu, Brutus?

BRUTUS.

Comme vous l'êtes.

CASSIUS.

Ainsi nous avons tout mûrement calculé :
Cimber, pour le rappel de son frère exilé,
Va supplier César, qui de ce consulaire
A déjà refusé la grâce avec colère.
C'est un nouveau refus, et plus dur, j'en réponds.
Quand nous verrons Cimber se relever, frappons!

CIMBER, s'approchant de César.

O César! fils des dieux! le monde est ta conquête :
A tes genoux sacrés j'apporte ma requête.

CÉSAR.

La flatterie? Allons, c'est un pauvre moyen :
Je n'aime pas, Cimber, qu'un libre citoyen,
Qu'un noble sénateur, couvert du laticlave,
Aux pieds de son égal rampe comme un esclave!
Faut-il que ton orgueil s'humilie à ce point?

Voyons si ta demande est juste, ou ne l'est point?
Parle donc, mais debout, sans réticence, et comme
Un homme doit parler en face d'un autre homme!

CIMBER.

Son oreille à ma plainte est sourde, je le vois.
Eh bien alors! est-il ici quelque autre voix
Qui puisse, me rendant le juge moins contraire,
Obtenir de César la grâce de mon frère?

Tous se rapprochent de César, en cherchant leurs armes dans leurs toges.

CASSIUS.

Tu pardonnais jadis après avoir puni,
César! Accorde-nous le rappel du banni.

CÉSAR.

Cimber est exilé, Cassius; et j'estime
Que jamais un exil ne fut plus légitime.
Ainsi tu ne peux rien contre ma volonté :
Elle ne change pas, — c'est l'immobilité!

CASCA.

Au malheur de Cimber que César compatisse!

CÉSAR.

Non; la pitié serait aujourd'hui l'injustice.
Voyez plutôt : Brutus nous écoute, rêveur,
Et ne demande point cette injuste faveur.

CIMBER, *se relevant.*

Eh bien donc!

Tous font un mouvement.

BRUTUS, aux conjurés.

Un instant! — César, ta bouche auguste
Dit que je ne saurais demander rien d'injuste.
Si tu veux me prêter l'oreille, tu verras
Que ma prière est juste, et tu l'exauceras.

CÉSAR.

Viens, Brutus.

BRUTUS.

Faites place !

Il s'approche de César.

CÉSAR.

Il m'a laissé l'attendre!...

BRUTUS.

Nos mains, l'une vers l'autre, encor peuvent se tendre.
Dis un mot : ton désir, le mien, tout s'accomplit!
Seulement la clepsydre est là qui se remplit...
Le temps vole, César! César, l'heure éternelle
Peut-être en ce moment nous touche de son aile!
Écoute-moi.

CÉSAR.

Mon fils!

BRUTUS.

Pour que je sois ton fils,
César, refais d'abord tout ce que tu défis :
Les consuls, les tribuns, élus d'un peuple libre,
Et le patriciat, nécessaire équilibre;

Pour que je sois ton fils, rends-nous la liberté;
Pour que je sois ton fils, dis : Plus de royauté!

CÉSAR.

Mon fils!

BRUTUS.

César! César! comme la tombe lourde,
Ma poitrine fermée à ta voix reste sourde :
Si tu veux qu'elle s'ouvre, il faut, consul loyal,
N'étendre plus ta main vers le bandeau royal.
La vieille république, espères-tu l'abattre?
C'est folie! Apprends donc que nous sommes vingt-quatre,
Vingt-quatre sénateurs, dévoués et tout prêts,
Qui venons de jurer que tu ne monterais
Au trône, sous les yeux de Rome que tu navres,
O César, qu'en mettant le pied sur nos cadavres!

CÉSAR.

Mon fils!

BRUTUS.

Eh bien! ton fils... Oui, ton fils, si tu veux, —
Car le vent de la mort souffle dans nos cheveux!
Pour Rome et pour César vois ma tendresse amère :
Je les aime encor plus que l'honneur de ma mère!
Oui, Brutus est ton fils, si, d'un bras hasardeux,
Tu n'élargis ce gouffre immense entre nous deux,
Abîme où tour à tour liberté, lois, suffrage,
Sont venus s'engloutir de naufrage en naufrage!
Oui, ton fils, si dans Rome enfin nous te voyons

Briser le diadème, astre aux fatals rayons,
Qui frappe de vertige, et te ferait descendre
Aussi bas que Tarquin, toi plus grand qu'Alexandre!...
Oui, cesse de jeter au sénat tes défis;
Maintiens la république, et tu diras : Mon fils! —
Mais de sa liberté quand Rome désespère,
César n'est qu'un tyran, César n'est pas mon père!

CÉSAR.

Il faut que la pensée, éclose en mon cerveau,
Sans détruire l'ancien, crée un monde nouveau.
Je te l'ai déjà dit, je te le dis encore :
Ton œil suit le couchant, — je regarde l'aurore.
Vois, tout s'écroule, ami! — Le chaos! — Plus de loi! —
Je veux Rome éternelle et grande!... Il faut un roi.

BRUTUS.

Ne va point au sénat, César, je t'en supplie!

CÉSAR.

Laisse-moi, cher Brutus!

BRUTUS.

César, mon genou plie...
César, je t'en conjure encor, demeure!

CÉSAR.

Non.

BRUTUS.

Mon père!...

CÉSAR.

Enfin ta bouche a proféré ce nom !
Merci, Brutus. — Adieu.

Il fait quelques pas vers le portique.

BRUTUS.

Le châtiment s'apprête !
Une dernière fois, mon père, arrête !

LE DEVIN, dans la foule.

Arrête !

CÉSAR.

Brutus, c'est un nouveau Rubicon à franchir.
Le sort en est jeté !

Il monte les marches du portique.

BRUTUS, aux conjurés.

Je n'ai pu le fléchir !...

Avec une profonde tristesse.

Dieux cléments!

CASSIUS, tirant son poignard.

Fils de Rome, allons !... A notre tâche !

Tous s'élancent sur les marches, et frappent César.

CASCA.

Tiens, César !

CÉSAR.

Assassin !

CIMBER.

Tiens, César !

CÉSAR.

Lâche! lâche!...

CASSIUS.

Tiens, César! tiens, voici pour Pharsale!

Bas.

Et voici

Pour Cassius!

César, qui a disparu quelques moments dans ce tourbillon d'hommes et de poignards, se fait jour à travers la foule, et vient, tout sanglant, les bras tendus vers Brutus, comme pour lui demander secours.

BRUTUS.

Pour Rome!...

Il frappe César en détournant les yeux.

CÉSAR, se voilant dans sa toge.

Et toi, Brutus,... aussi!

Il fait quelques pas en arrière, chancelle, et va tomber derrière la statue de Pompée. Deux têtes se lèvent au-dessus de la foule : celles d'Octave et de Cléopâtre.

CLÉOPATRE, à part.

Il est mort!

OCTAVE, à part.

Il est mort!

ANTOINE, accourant.

César! César!

LE DEVIN.

Demeure!...

Ou bien, comme César, il faut qu'Antoine meure!

LES CONJURÉS.

Liberté ! délivrance !

VOIX, dans la foule.

O meurtre !... assassinat !

UN CITOYEN, se sauvant.

César vient de tomber aux marches du sénat !

UN AUTRE.

Là, près de la statue !

UN AUTRE.

Aux pieds du grand Pompée !

CASSIUS.

La tyrannie est morte !

CASCA.

Oui, nous l'avons frappée !

VOIX, dans la foule.

Au secours ! au secours !

BRUTUS.

Citoyens ! sénateurs !
A vos places restez comme vos deux préteurs...
Mais pourquoi cette foule en désordre, effrayée ?
Rome est libre ! voilà notre dette payée.

Bas, à Cassius.

Il nous faut joindre, ami, l'action au discours :

Vite, prends la moitié des nôtres, — et parcours,
Du Tibre au Quirinal, du Cœlius au Tibre,
Tous les quartiers de Rome, en criant : *Rome est libre!*
Moi, pendant ce temps-là, pour tout pacifier,
Je vais expliquer l'œuvre, et la sanctifier!

CASSIUS.

J'y vais! — Courons, amis!

BRUTUS, aux conjurés.

Aucune violence! —
Citoyens...

TOUS.

Écoutons! Brutus parle. — Silence!

BRUTUS.

Les glaives au fourreau maintenant sont remis.
Écoutez jusqu'au bout sans m'interrompre, amis!
Je vais plaider ma cause!... elle est sainte et profonde :
C'est la cause de Rome et la cause du monde!
Citoyens, jugez-moi froidement, sagement,
Et ne vous hâtez point dans votre jugement;
Car c'est une sentence auguste et solennelle,
Qui dans l'âge futur va descendre, éternelle!
Ainsi ne donnez rien au caprice, au hasard.
Si parmi vous se trouve un ami de César,
Je lui dis, — et d'un cœur où la pitié frissonne : —
Brutus aimait César autant, plus que personne!
Peuple, si maintenant tu demandes pourquoi
Brutus vient de frapper César, je réponds, moi

Qui donnerais mon sang pour celui qui m'arrose :
C'est que Brutus aimait Rome avant toute chose ! —
Depuis que Rome est libre et que César est mort,
Ayant fait mon devoir, je n'ai plus de remord.
Citoyens maintenant, esclaves tout à l'heure,
Regrettez-vous César ? — Il m'aimait : je le pleure !
Il fut grand : je l'honore entre tous les humains!
Il fut ambitieux : je l'ai tué ! — Romains,
S'il est sur ce pavé, qu'un sang précieux lave,
Un homme assez abject pour vouloir être esclave;
Un homme à ce point lâche, à ce point insensé,
Qu'il parle celui-là!... car il est offensé.

TOUS.

Non! — Personne!

BRUTUS,

Je n'ai donc offensé personne,
Et mes intentions aucun ne les soupçonne.
Compatriotes, vous qui m'avez entendu,
Je parlais à vos cœurs, vos cœurs m'ont répondu!
Moi Brutus, j'ai tué non-seulement un homme,
Mais le plus tendre ami, pour le salut de Rome!...
Et quand Rome voudra fixer mon dernier jour,
Je garde ce poignard pour mourir à mon tour!

VOIX, dans le peuple.

Vivez, Brutus ! vivez!

UN CITOYEN.

Ce n'est pas vous qu'on tue !

UN AUTRE.

Au vertueux Brutus dressons une statue !

UN AUTRE.

Donnons-lui du tyran le palais et le char !

VALENS.

Oui, qu'il succède à l'autre !

TOUS.

Oui, qu'il soit fait César !

BRUTUS.

Un des conjurés accourt, et parle bas à Brutus.

Amis, notre action, dans cette heure de crise,
Sur quelques points de Rome est encor mal comprise.
Cassius parle en vain : la foule le maudit.
Suivez-moi, répétant ce que je vous ai dit !

VOIX, dans le peuple.

Oui, oui, suivons Brutus !

UN CITOYEN.

D'abord, dans Flaminie !

UN AUTRE.

Dans Suburre !

UN AUTRE.

Partout, puisqu'on le calomnie ! —
Honte aux mauvais Romains ! honte aux cœurs sans vertus,
Qui ne penseraient pas comme pense Brutus !

Ils sortent tous avec Brutus.

SCÈNE III.

ANTOINE, seul. Il va prendre le corps de César qui est tombé derrière la statue, et l'apporte en sanglotant sur le devant du théâtre, près des marches du portique. — Pendant les vers suivants, le théâtre, vide un instant, se remplit peu à peu.

Mettant un genou en terre.

Oh ! ne crois pas qu'Antoine aujourd'hui t'abandonne,
Pauvre cadavre encor saignant ! Ami, pardonne :
J'attendais leur départ, afin de pouvoir seul
Étendre ma douleur sur toi comme un linceul !
Aussi vrai que tous deux souvent nous triomphâmes,
Oh ! je te vengerai !... Malheur à ces infâmes
Qui, sombres, éblouis sous ton rayon sacré,
S'entre-blessaient aux flancs du héros massacré ! —
Sur notre siècle impie où tout va se confondre,
La malédiction des siècles viendra fondre !
C'est toi qui retenais dans l'antre souterrain
La Discorde et le Meurtre avec ton bras d'airain :
Mais la destruction et les guerres civiles
Vont, comme un noir volcan, s'épandre dans nos villes,
Et de ce feu lugubre, attisé par le vent,
Pas un de tes bourreaux ne sortira vivant !!

VALENS.

Qui donc pour le tyran a de pareilles larmes ?

ANTOINE.

Moi, l'ami de César, moi, son compagnon d'armes !
C'est l'ami que je pleure, et non pas le tyran.

UN CITOYEN.

Marc-Antoine ?

UN AUTRE.

Il aimait César. Moi, je comprend.

FABER.

Moi de même.

VALENS.

Les pleurs, qui veut les interdire ?
Personne. — Mais surtout qu'il ne vienne pas dire
Que ces grands citoyens, nés pour notre bonheur,
Cassius et Brutus, ne sont pas gens d'honneur !
Je n'aurais plus alors de pitié, pas la moindre ;
Et l'ami de César pourrait bien le rejoindre !

ANTOINE.

Oh ! ce n'est pas que j'aie ici l'intention
De blâmer cette grande et terrible action...
Ceux qui l'ont accomplie étaient purs, au contraire.
Mais vous savez, toujours l'ami, le fils, le frère,
Dit quelques mots sacrés sur le frère endormi,
Sur le morne cercueil du père ou de l'ami !
Pour le suprême adieu, l'hommage funéraire,
César n'a qu'un ami... point de fils ! point de frère !
Et ce dernier tribut, de la tombe espéré,
Quand vous l'aurez permis, c'est moi qui le paierai !

FABER.

C'est juste !

UN AUTRE CITOYEN.

Oui.

VALENS, à Antoine.

Parle donc!... Mais pas un mot d'outrage
Contre ces hommes purs, la gloire de notre âge!

ANTOINE.

Non; je viens, mes amis, — cela peut s'avouer, —
Pour inhumer César, et non pour le louer.
Le mal que nous faisons nous survit : le bien tombe,
Et disparaît souvent avec nous dans la tombe! —
Tout à l'heure Brutus, l'esprit judicieux,
Vous a dit que César était ambitieux!

TOUS.

Oui! oui!

ANTOINE.

Puisque Brutus l'a dit, cela doit être;
Car Brutus est un homme honorable! — Peut-être
César eut-il ce tort?

VALENS.

Il l'eut, assurément!

ANTOINE

La faute est grave, mais grave est le châtiment! —
J'aimais César, César m'aimait. Je me rappelle
Qu'il fut toujours pour moi juste, bon et fidèle;
Mais Brutus dit qu'il fut ambitieux : Brutus
Est un homme d'honneur, sage, plein de vertus! —

Il est vrai que César, pauvre débris qu'on foule,

Le peuple s'aperçoit seulement alors que César est à terre. — Deux ou trois hommes vont chercher une civière et couchent le cadavre dessus, pendant le discours d'Antoine.

Ramenait dans vos murs les rois captifs en foule,
Pour que sa main guerrière et féconde jetât
Leurs énormes rançons aux coffres de l'État.
Il est vrai que César, après mainte campagne, —
Sur l'Afrique et l'Asie, et la Gaule et l'Espagne,
Levant de lourds tributs, argent, moissons, troupeaux,
Avait de l'Italie allégé les impôts.
Il est vrai que César, dans les sombres disettes,
Gémissait, vous sachant pauvres comme vous êtes,
Et, quand le blé manquait dans nos larges greniers,
En achetait pour vous, de ses propres deniers!...
Pourquoi l'ambition, dans un cœur enfermée,
De plus durs éléments n'est-elle point formée?
César ambitieux!... Qui le dit? — Par bonheur,
C'est Brutus, — et Brutus est un homme d'honneur!
Pourtant, rappelez-vous qu'au jour des Lupercales,
Fête que vous rendaient ses mains pontificales,
Ce bandeau qu'à César trois fois j'ai proposé,
César, l'ambitieux! trois fois l'a refusé.
Chacun le sait, chacun l'a vu : je puis le dire.
Mais ce n'est pas Brutus que je veux contredire,
Moi dont le triste cœur, éteint comme un flambeau,
Sur le cœur de César va dormir au tombeau!

FABER.

Dis-moi, que penses-tu, voisin, de ce langage?

VALENS.

Qu'il est plein de raison; c'est ton avis, je gage?

FABER.

Oui, par Castor!

VALENS.

César était sans contredit
Ambitieux, — c'est vrai, puisque Brutus le dit; —
Mais il aimait le peuple : il l'aimait bien!

FABER.

Oui, certe!

UN AUTRE CITOYEN.

Il avait le cœur bon, la main toujours ouverte.

FABER, à demi-voix.

Comme je le regrette!

VALENS.

Et moi, si tu savais...!

FABER.

Ami, nous en verrons peut-être un plus mauvais!

VALENS.

Pauvre Antoine! il fait mal à voir... Dieux! comme il pleure!

ANTOINE.

Oh! quand je pense, amis, que César tout à l'heure,
Formidable, et pareil à Jupiter tonnant,
Parlait, du Capitole, au monde frissonnant,

Et qu'il n'a même plus, sans voix et sans haleine,
De quoi faire trembler une herbe dans la plaine !
Quand je pense que rois, princes, fiers potentats,
A qui César laissait par pitié leurs États,
Nobles, patriciens, dans la poussière vile
Tout à l'heure à ses pieds rampaient, foule servile,
Et qu'à présent, hélas ! pas un front n'est courbé
Devant l'écroulement du colosse tombé !
Que pas une douleur, compagne qui protége,
A ce mort glorieux ne vient faire cortége!...
Et cependant voici, bon peuple, un parchemin
Écrit par César même, et scellé de sa main :
Le voici ! — N'allez pas croire au moins que je veuille,
Dans un pareil moment, vous lire cette feuille,
Qui pourrait, dans vos cœurs tristement combattus,
Nuire à ces hommes purs, Cassius et Brutus !
Si je lisais pourtant !... car cet écrit vous touche, —
Je vous le dis, — dans Rome il n'est pas une bouche
Qui ne baisât les plis sacrés de ce manteau
D'où le sang tombe, ainsi qu'un torrent du coteau !
Sang noble et précieux, Romains, sang d'un grand homme
Qui voulait enfermer tout l'univers dans Rome;
Gigantesque projet qu'il eût effectué,
Si deux hommes d'honneur ne l'avaient pas tué !

FABER.

Quel est ce parchemin ?

ANTOINE.

Environné de haine,

César avait, hélas! prévu sa fin prochaine :
Oui, le pauvre César m'en parlait constamment;
Et naguère il m'avait remis ce testament.

TOUS.

Marc-Antoine, lisez! — Lisez sans plus attendre!
Lisez le testament! — Nous voulons tous l'entendre!

ANTOINE.

Mieux vaut pour vous, amis, ne le connaître point,
Car déjà votre œil flambe, et vous serrez le poing;
Car vous, qui n'êtes pas faits de bronze ou de pierre,
Votre cœur se romprait comme votre paupière,
Et vos pleurs, épanchés au milieu des sanglots,
De ce fleuve de sang viendraient grossir les flots!
Et qu'arriverait-il alors? Dieux! quels désastres!...
Quelle imprécation irait frapper les astres,
Si vous reconnaissiez que ces hommes d'honneur
Ont tué votre gloire, hélas! votre bonheur!

TOUS.

Lisez! nous le voulons! Rome entière l'exige!

ANTOINE.

Oh! ne m'y forcez pas : vous auriez tort, vous dis-je.

TOUS.

Non, lisez!

ANTOINE.

Mes amis, un instant! car je vois
Que vos gémissements étoufferaient ma voix.

Et, regardez, voici la noble Calpurnie!
La perle que jamais nul souffle n'a ternie,
La matrone au cœur chaste, au front sévère et doux,
Qui vient, redemandant le corps de son époux,
Pleurer sur la victime à vos yeux massacrée!
Place, amis! — la douleur d'une veuve est sacrée!...

TOUS.

Oui, place!

Calpurnie entre avec ses femmes.

UN CITOYEN.

Taisons-nous, comme au pied des autels!

CALPURNIE.

Mon cher César! où donc est-il?...

Se jetant éperdue sur le corps de César.

Dieux immortels!

ANTOINE.

Le voilà, Calpurnie, en face de Pompée!
Et vos pressentiments ne vous ont pas trompée...
Le voilà cet ami de tous, ce protecteur,
Seul — et comme toujours — sans garde, sans licteur,
Lorsqu'au milieu de nous, dans sa bonté profonde,
Il souriait, donnant la main à tout le monde,
Au riche, au pauvre, au noble, au passant inconnu,
Au fier patricien comme à l'esclave nu! —
Que l'horreur maintenant dans vos âmes pénètre!...

Il saisit le manteau qui recouvre le corps de César, et s'élance sur les marches du portique.

Ce manteau, mes amis, vous devez le connaître?...

Le soir où Julius vainquit les Nerviens,
Il portait ce manteau guerrier ; je m'en souviens.
Il le portait encor dans ce jour où Pharnace
N'eut pas même le temps d'achever sa menace.
Voyez à cet endroit combien de sang versé !
Comme de Cassius le fer l'a traversé !
Cette large ouverture au pan que je soulève,
Le furieux Casca l'a faite avec son glaive !
Là s'acharnait Cimber ! là, frappant au hasard,
Le bien-aimé Brutus a poignardé César ! !
Et, lorsqu'il retira sa parricide lame,
Voici jusqu'où le sang de César, avec l'âme,
Jaillit, — comme pour voir, à grands flots échappé,
Si véritablement Brutus avait frappé !...
Car il aimait Brutus, sollicitude amère !
Il l'aimait comme un fils, et d'un amour de mère ! —
Oh ! maintenant vos cœurs se brisent à moitié ;
Vous sentez le pouvoir de la douce pitié !...
Vous pleurez !... N'est-ce pas que les pleurs ont des charm
Pleurez, amis !... ce sont de généreuses larmes ! —
Oui, voilà ce qu'ont fait glaive, poignard, couteau !...
Mais vous ne connaissez que les trous du manteau :
Voici le corps ! voici toutes les meurtrissures !
Environnez César, et comptez ses blessures !...
Venez tous ! Le voici lui-même déchiré,
Déchiré par Brutus, l'enfant dénaturé ! ! !

UN CITOYEN.

O spectacle navrant !

UN AUTRE.

O deuil! ô perte immense!

UN AUTRE.

Rome, pleure avec nous : ta ruine commence!

TOUS.

Des haches! des flambeaux!

ANTOINE.

Un moment. Arrêtez!

VALENS.

Le noble Antoine parle, écoutons!

TOUS.

Écoutez!

ANTOINE.

Amis, ce n'est pas moi qui du flot populaire
Voudrais faire bondir la fiévreuse colère :
Brutus et Cassius, vous-mêmes l'avez dit,
Sont des hommes d'honneur...

VALENS.

Non. Rome les maudit!

ANTOINE.

Amis, votre douleur, montant jusqu'au délire,
Vous a fait oublier ce que je dois vous lire...

TOUS.

C'est vrai! Le testament?

ANTOINE.

Je le tiens de sa main.
Et César qui t'aimait, ô bon peuple romain,
N'a pas voulu tomber sous des haines perverses,
Sans léguer à chacun de vous trois cents sesterces!

UN CITOYEN.

Noble César!

UN AUTRE.

Royal César!

UN AUTRE.

Honte et remord!
T'avoir laissé mourir...

TOUS.

Nous vengerons ta mort!

ANTOINE.

De plus, amis, César vous lègue ses portiques,
Ses vergers, ses grands parcs aux platanes antiques...

Octave et Cléopâtre, qui avaient disparu, se glissent dans la foule. Ils sont enveloppés chacun d'un manteau qui les cache aux yeux l'un de l'autre.

CLÉOPATRE, à part.

Quel est ce testament?...

OCTAVE, à part.

C'est le mien!

ANTOINE.

Chevaliers,

Jetez vos bracelets, vos armes, vos colliers,
Sur le corps de César!... Et vous, blanches matrones,
Des fleurs à pleines mains! guirlandes et couronnes!
Pour que, dans un instant, quand la flamme aura lui,
César ait un bûcher qui soit digne de lui!

CLÉOPATRE.

Plus rien à faire ici! Je vois ce qu'on médite...
Adieu pour jamais, Rome! Adieu, ville maudite!

CITOYENS.

Bancs, siéges, brisons tout!

D'AUTRES.

Des cyprès! des lauriers!

OCTAVE, bas à Antoine.

Est-ce que par hasard, seigneur, vous m'oublieriez?

ANTOINE.

Non! car de Julius la volonté suprême,
Pour Antoine, est la voix de Jupiter lui-même. —
Romains!...

Le peuple se rapproche d'Antoine.

Ce testament n'est pas lu tout entier :
Apprenez qui César nomme son héritier.
Que ce nom glorieux dans votre cœur se grave!...
L'héritier de César...

TOUS.

Quel est-il?

ANTOINE.

C'est Octave!

Octave jette son manteau, et paraît sous la robe blanche des candidats.

BEAUCOUP DE VOIX, dans la foule.

Oui. Vive Octave! — Octave au Capitole! — en char!

D'AUTRES.

Octave au Capitole!

D'AUTRES.

Au champ de Mars, César!

On emporte d'un côté le corps de César; de l'autre, Octave, enlevé sur les bras du peuple, est conduit au Capitole.

TOUTE LA FOULE.

Mort, mort à Cassius! — Mort à Brutus, l'infâme!

RYRRHA, entrant, suivi de gladiateurs, — une torche dans une main, un poignard dans l'autre.

Gladiateurs! à nous le fer, à nous la flamme!
Vengeons, vengeons César!

Des cris de mort se font entendre partout. Une lueur d'incendie éclaire le théâtre.

ANTOINE, sur les marches du sénat.

Et maintenant, va, cours,
Désordre! Te voilà lancé : poursuis ton cours!
Emplis Rome, déborde!... et que ton flot qui gronde,
Roulant sur l'Italie, envahisse le monde!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ÉPILOGUE

LE CHAMP DE BATAILLE

Un site désert, la nuit. Sapins, rochers et marais, tristement éclairés par une lune blafarde.

SCÈNE I.

BRUTUS, TITINIUS.

Bruit d'armes et cris d'effroi derrière le théâtre.

PLUSIEURS VOIX.

Fuyez! fuyez! fuyez!

TITINIUS, accourant.

Seigneur, de roche en roche
Gagnez les bois, fuyez : le vainqueur se rapproche!
N'attendez pas qu'il faille, en ces âpres chemins,
Imiter Cassius, et mourir de vos mains!...
Car Brutus ne voudra jamais, comme un esclave,
Marcher, les bras liés, devant le char d'Octave.

BRUTUS.

Cassius est donc mort?

TITINIUS.

Mort!

BRUTUS.

Tu l'as vu?

TITINIUS.

Glacé,
Tenant encor le fer qui l'avait traversé!...

BRUTUS.

Hé quoi! pas un ami, dans ce moment suprême,
N'a dirigé le glaive?

TITINIUS.

Il s'est tué lui-même. —
Mais j'entends le fracas des armures : oh! fuis!...
Il en est temps encor, Brutus!

BRUTUS.

Va, je te suis.

SCÈNE II.

BRUTUS, seul.

C'est l'ombre de César qui, parmi les tempêtes,
Secouant l'épouvante au-dessus de nos têtes,
Semblable à Némésis, déesse du remord,
Nous poursuit, implacable, et nous jette à la mort!
De tous les meurtriers de César, moi je reste
Le seul!... oui, le dernier vivant... Je suis Oreste. —
Vingt-trois ont disparu : le feu, l'onde ou le fer
Les ont jetés, râlant, aux ombres de l'enfer! —

Ce que nous avons pris, d'un accord unanime,
Pour une action sainte, et juste, et magnanime,
Oh! ce n'est qu'un forfait, — tellement odieux,
Que, pour le châtier, il faut la main des dieux!
Oui, la nature semble elle-même le dire!...
Depuis deux ans, toujours ardente à nous maudire,
Elle pleure César dans la tombe enfermé!
Et, comme s'il était son enfant bien-aimé,
Dans la création jetant sa plainte amère,
Elle porte le deuil, inconsolable mère! —
Maintenant c'est à peine encor si nous voyons
Le soleil, qui, versant quelques pâles rayons,
Ne mûrit même plus, feu triste et monotone,
Ni les moissons d'été, ni les pampres d'automne.
Quoi! le flanc de la terre est-il donc épuisé?
Non; le sang de César avait tout arrosé!...
Lorsque César vivait, la plaine était fertile! —
Action monstrueuse!... hélas! crime inutile!...
Quand nous avions le monde à reconstituer,
Ce n'était pas César qu'il nous fallait tuer :
C'était, puisqu'en lambeaux la république tombe,
La morte qu'il fallait ranimer dans sa tombe!...
Le passé, l'avenir se dressent contre nous. —
Serait-il vrai — je sens frissonner mes genoux —
Que, perdant une cause ou la faisant immonde,
Le meurtre politique est sans fruit pour le monde?
Et, tout couvert de sang, me faut-il avouer
Que l'infâme poignard tranche sans dénouer?
S'il en était ainsi... meurtriers que nous sommes!

Toutes mes notions sur les dieux, sur les hommes,
N'étaient rien qu'un vertige, un éblouissement;
Et moi je reconnais, à mon dernier moment,
Que ce flambeau des temps passés, tremblant dans l'ombre,
A la lueur duquel j'ai lu mon devoir sombre,
N'était qu'un feu trompeur, guide fourbe qui nuit,
Et nous pousse à l'abîme où s'engouffre la nuit!
Oh! de ta liberté, Rome, je désespère!
Ainsi j'aurais mieux fait de l'appeler mon père,
Cet homme, astre immortel qui sur notre âge a lui,
Et mieux fait de courber le genou devant lui? —
A Sardes, une fois, vers cette heure nocturne,
N'ai-je pas vu marcher son ombre taciturne,
Qui, vers moi soulevant ses regards abattus,
Dit : « Tu me reverras à Philippes, Brutus! »
Nous sommes à Philippe : aux champs de Macédoine,
Vaincu, je fuis devant Octave et Marc-Antoine!
Je n'ai plus qu'un lien sur terre : Porcia,
Qu'à mon sombre destin l'hymen associa!...
Viens, spectre formidable, et que ta voix profonde
Dise le dernier mot des choses de ce monde :
Car je l'ai demandé jusqu'ici vainement
A la philosophie, oracle impur qui ment! —
Je t'en conjure, ô toi que la nuit lourde enferme,
Apparais! je t'attends, l'âme sereine et ferme!...
Viens, tel que je t'ai vu, dans mes rêves, souvent :
Je serai calme et froid comme près d'un vivant!

Il attend immobile; Straton seul paraît derrière lui.

SCÈNE III.

BRUTUS, STRATON.

STRATON.

Seigneur!

BRUTUS.

Eh bien?

STRATON.

Hélas!

BRUTUS.

Parle sans plus attendre...
Tu viens dans un moment où je puis tout entendre.

STRATON.

Porcia...

BRUTUS.

Straton baisse la tête et pleure.

Morte? — Aussi!... Qu'elle repose en paix!
Le lien était donc brisé?... Je me trompais. —
Straton?

STRATON.

Seigneur?

BRUTUS.

Approche.

STRATON.

Hélas! mon noble maître,
Fuyez! c'est vous qu'on cherche... Il est trop tard peut-être!

BRUTUS.

Sois calme : l'ennemi, comme toi je l'entend;
Mais pour fuir son atteinte il suffit d'un instant.
A genoux!

STRATON, s'agenouillant.

J'obéis.

BRUTUS.

Puisque, toujours près d'elle,
La pauvre Porcia t'a vu bon et fidèle,
Straton, écoute. — Elle est libre avant son époux, —
Je vais l'être à mon tour : sois libre comme nous!

Il lui touche la joue pour l'affranchir, et le relève.

STRATON.

Que puis-je faire encor, seigneur, ou vous promettre?

BRUTUS.

Tu m'aimes, n'est-ce pas?

STRATON.

Plus que ma vie, ô maître!

BRUTUS.

Eh bien! tu vas me rendre un service, un dernier!

STRATON.

Lequel?

BRUTUS.

Il lui donne son épée, et en tourne la pointe vers sa poitrine

Je ne veux pas être leur prisonnier ..
Comprends donc!

STRATON, se voilant le visage avec son bras.

Oh!

En ce moment l'ombre de César apparaît, et passe en disant :

Brutus! Brutus! Brutus!

BRUTUS.

Pauvre ombre!

C'est toi : Rome n'est plus que ruine et décombre!...
Tu m'appelles, je viens... Point de retards, oh! non!

Se jetant sur l'épée que Straton lui présente.

Vertu! menteuse idole, ainsi tu n'es qu'un nom!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, OCTAVE, ANTOINE, SOLDATS portant des torches.

OCTAVE.

Où dites-vous qu'il est ?

ANTOINE, le précédant.

Seigneur, veuillez me suivre.

OCTAVE, regardant le cadavre.

C'est Brutus?

STRATON, à genoux, près du corps de son maître.

Ce fut lui!

OCTAVE, avec une étrange expression.

Brutus aurait pu vivre.

ANTOINE.

Le dernier des Romains, Octave, a succombé :
C'est le plus grand, depuis que César est tombé !
Tous les conspirateurs, foule au crime asservie,
Hors Brutus, ont tué par haine ou par envie :
Épris d'un faux honneur, Brutus seul s'est trompé ;
Au nom du bien public, Brutus seul a frappé !
Son âme fut toujours calme ; sa mort est calme.

Avec un accent de flatterie un peu railleuse.

Brutus a combattu, mais Octave a la palme !...
Que ce manteau guerrier, Brutus, soit ton linceul !...

Il jette son paludamentum sur le cadavre de Brutus.

A Octave.

Et maintenant le monde à nous deux ?

OCTAVE, *à part.*

A moi seul !

FIN DE L'ÉPILOGUE.



LA

FÊTE DES LUPERCALES

Cet acte, supprimé peu de jours avant la représentation du *Testament de César*, était alors le deuxième de la pièce, composée de cinq actes, un prologue et un épilogue.

PERSONNAGES.

CÉSAR,

CALPURNIE,

MARC-ANTOINE,

OCTAVE, sous le costume d'un jeune ouvrier.

BRUTUS,

CASSIUS,

MARULLUS, } tribuns du peuple.
FLAVIUS, }

PHILOTAS, architecte.

TERENTIUS VARRON, bibliothécaire de César.

TIMAGÈNE, astronome.

CINNA, le poëte, }
RUGA, l'usurier, } conjurés.
CASCA, sénateur, }

UN DEVIN.

UN MAITRE CHARPENTIER.

UN MAITRE TAPISSIER.

PREMIER ARTISAN,

DEUXIÈME ARTISAN.

Ouvriers, Soldats, Prêtres, Sacrificateurs, Matrones, Citoyens de toutes les classes.



LE
TESTAMENT DE CÉSAR

(ACTE SUPPRIMÉ)

LA FÊTE DES LUPERCALES

Le Forum. — Un vaste espace, entouré de portiques et de temples. — Colonnades, nombreuses statues de marbre et de bronze. — Plusieurs rues à droite et à gauche, la plus large, au fond, conduisant au Capitole, une autre au Lupercal, d'où les coureurs doivent partir.

A droite, un peu en saillie, la maison de Cassius, à l'angle d'une rue qui descend vers le Tibre. Cette maison, dont on ne voit qu'une partie, est à demi cachée dans les arbres du jardin qui s'étend derrière. — Préparatifs de fête.

A droite, au deuxième plan, une haute estrade que des ouvriers achèvent de construire. Le dais qui la surmonte est déjà recouvert en partie de riches tentures ; les marches sont nues encore et sans tapisserie.

Au lever du rideau, Cassius, les bras croisés, debout sur le seuil de sa porte, observant ce qui se passe.

SCÈNE I.

CASSIUS; puis CINNA, UN MAITRE CHARPENTIER ET SES OUVRIERS.

LE MAITRE CHARPENTIER.

Votre tâche est finie ; et ce qui reste à faire
Ne vous regarde plus, mes enfants. C'est l'affaire

Du maître tapissier. — Hâtez-vous, c'est urgent!
Des couronnes! — Ce soir, on gagne de l'argent.

Il sort avec ses ouvriers.

CASSIUS.

Il va à la rencontre de Cinna qui passe.

Cinna, toi qui veux être un poëte à la mode,
Voici, par Apollon, un fort beau sujet d'ode!

CINNA.

Lequel?

CASSIUS, lui montrant l'estrade.

Ne vois-tu pas cet appareil pompeux?

CINNA.

Ah! l'estrade qu'ici l'on élève?

CASSIUS, amèrement.

Oh! tu peux
Dire ce trône, ami. — Mais tu n'es plus lyrique :
Où donc s'est envolé ton aigle pindarique?

CINNA, avec dépit.

Chez les Parthes!

CASSIUS.

Comment?

CINNA.

César, quelles bontés!
M'y nomme proconsul...

CASSIUS, avec un rire sardonique.

Quand ils seront domptés.

CINNA.

A la condition, — c'est pure jalousie!
Que je ne ferai plus jamais de poésie.

CASSIUS.

Fais une ode à César, maître de l'univers,
Bons ou mauvais, César applaudira tes vers.

Appelant quelqu'un qui passe.

Ruga !

CINNA, inquiet.

N'appelle pas cet usurier !... pour cause.

CASSIUS.

Oh! oh! lui devrais-tu par hasard quelque chose?

CINNA.

Qui ne doit pas d'argent à ce vieux publicain ?
Rome entière a passé par ses dents de requin.

CASSIUS.

Entre, pour l'éviter, chez moi. Voici ma porte.

CINNA.

C'est trop tard! il m'a vu. — Que la fièvre l'emporte!

SCÈNE II.

LES MÊMES, RUGA.

RUGA.

Eh ! bonjour, Cassius.

Il lui donne la main.

Cinna, bonjour aussi.
Je suis vraiment charmé de vous trouver ici;
Car vous êtes chez vous rarement, ce me semble? —
Nous avons à régler un petit compte ensemble.

CINNA, à part.

Il me tient, le bourreau, dans ses ongles crochus!

RUGA.

Cette fois, vous paierez.

CINNA.

Est-ce qu'ils sont échus,
Nos billets?

RUGA.

Vous avez deux jours.

CINNA, à part.

Monstre d'usure !

RUGA.

Jusqu'aux ides de mars.

CINNA.

Nous serons en mesure.

RUGA.

Tâchez; car je suis las des renouvellements;
Et je serais contraint, pour mes recouvrements,
De vendre, avec un tas d'inutile bagage,
Vos aïeux, que chez moi vous avez mis en gage.

CINNA.

Quoi! vendre mes aïeux?...

RUGA.

Oui, bustes et portraits.

CINNA.

Et vous auriez ce cœur, vous, Ruga ?

RUGA.

Je l'aurais.
Prenez-y garde, — avec ces nobles effigies,
On criera, sans respect des généalogies,
Et l'arbre de famille, et le vieux parchemin :
Tout, jusqu'à votre anneau de chevalier romain.

CASSIUS.

C'est trop juste, — agissez de la sorte avec d'autres;
Mais Cinna, — vous savez, mon cher, qu'il est des nôtres ?

RUGA, avec saisissement.

Il est des nôtres, lui !

Bas à Cassius.

Vous avez eu grand tort.
Un poëte! — le mettre avec nous! — Par Castor!

Il nous trahira tous pour le plus fade éloge.

CINNA, bas à Cassius.

Dans un cœur d'usurier, quoi ! ton secret se loge?
Nous serons tous vendus !

CASSIUS, bas.

Sois tranquille, en songeant
Qu'il abhorre César plus qu'il n'aime l'argent. —
Les choses vont marcher si bon train, que personne
Ne pourra nous trahir. Calme-toi.

CINNA.

Je frissonne...

Depuis quelques instants, Ruga observe avec inquiétude ce qui se passe dans la rue à gauche.

RUGA, à Cassius.

Qu'est-ce qu'ils font là-bas? Cette foule... Voyez!

CASSIUS, regardant.

Oui, les meneurs! — Un tas d'esclaves soudoyés
Du futur roi César couronnent les statues!...

CINNA, avec emphase.

Qui bientôt sous nos pieds rouleront abattues!

RUGA.

Quand on songe pourtant que, parmi ces coquins,
Plus d'un coiffe César du bandeau des Tarquins,
Parce qu'il s'imagine, entre mille folies,
Voir par le roi César les dettes abolies?

CASSIUS, à Cinna.

Va, cours chez nos tribuns. Qu'ils viennent à l'instant;
Qu'ils viennent disperser ce peuple! — Moi, j'attend
Quelqu'un...

CINNA.

Songe à Brutus! — Pour que tout s'accomplisse,
Il faut absolument qu'il soit notre complice.

CASSIUS.

Tout sera décidé demain.

Cinna s'éloigne rapidement.

RUGA, qui a entendu les derniers mots de Cassius.

C'est effrayant!
Quel bonheur que César ne soit pas défiant!...

A Cassius.

De nos réunions quelque chose transpire...
On parle du Sénat dont la moitié conspire;
Et toutes ces rumeurs font, en se propageant,
Un tort considérable aux affaires d'argent!...
Ami, ne hasardez sans Brutus, rien de grave:
Quand nous aurons Brutus, moi, je serai plus brave;
Car c'est l'homme important! N'allez pas oublier
Qu'on ne peut rien sans lui : c'est notre bouclier!. .

CASSIUS, brusquement, avec humeur.

Restez-vous pour la course ?

RUGA.

Oh! non, j'ai quelque affaire.

CASSIUS.

Ah!

RUGA.

Des recouvrements très-arriérés à faire.

CASSIUS.

Mais c'est aujourd'hui fête; et, devant le préteur,
Vous ne pourriez citer un mauvais débiteur.

RUGA, avec colère.

C'est encor toi, César, toi qui nous intercales,
Dans le milieu de mars, ce jour des Lupercales,
Que nous fêtions jadis au mois de février! —
Mais, en affaire, on suit le vieux calendrier;
Et nos comptoirs de banque, ainsi que les boutiques,
Resteront jusqu'au soir ouverts sous les portiques.

CASSIUS.

César règle à son gré le temps, — César est Dieu!

RUGA.

Il n'est pas encor roi. — Voyez Brutus...

CASSIUS, avec impatience.

Adieu.

SCÈNE III.

CASSIUS, seul, après un silence.

Toujours Brutus! — César d'abord... Brutus ensuite, —
Puis Cassius. — Pourquoi le troisième?... à leur suite!

Mon sang est-il moins bon que celui de Brutus?
Brutus a-t-il donc seul et courage et vertus?
Que César tombe, — au moins un changement s'opère,
Et je serai nommé le second, je l'espère...
Le second? — César mort, qui peut m'arrêter?... Rien.
Je ne veux pas de front qui dépasse le mien!

Pendant que Cassius parlait, d'autres ouvriers sont entrés à droite, et décorent l'estrade.

SCÈNE IV.

CASSIUS, LES OUVRIERS DE L'ESTRADE; puis UN MAITRE TAPISSIER, suivi d'UN JEUNE OUVRIER, qui jette un coup d'œil rapide et furtif autour de lui.

LE JEUNE OUVRIER, s'arrêtant.

Cassius sur sa porte?

LE MAITRE.

Oui.

LE JEUNE OUVRIER.

J'ai peur qu'il me voie...

LE MAITRE.

Sur la tête portez ces tentures de soie,
Et passez. — Moi je vais l'occuper un instant.

LE JEUNE OUVRIER.

Oui; mais tes ouvriers?... C'est fort inquiétant.
Il aurait mieux valu qu'un peu plus tard je vinsse.

LE MAITRE.

Aucun ne vous connaît : ils sont de la province.

LE JEUNE OUVRIER.

Bien.

Il avance et se mêle aux autres ouvriers.

LE MAITRE, s'approchant de Cassius.

Salut au seigneur Cassius !

CASSIUS.

Te voici ?
Que veux-tu ?

LE MAITRE.

Vous offrir mes services.

CASSIUS.

Merci.
Mais, du triclinium jusques au péristyle,
Tout est meublé chez moi dans le plus nouveau style.

LE MAITRE.

Le seigneur Cassius peut, comme de raison,
Avoir dans un faubourg sa petite maison ;
Et, tapissier discret, je...

CASSIUS.

Des fêtes publiques
C'est toi l'entrepreneur ?

LE MAITRE.

Oui ; grâce à mes suppliques.

Notre divin César me protége... Sans quoi...

CASSIUS, railleur.

C'est tout le genre humain qu'il protége avec toi!

LE MAITRE.

J'ai des titres, — pardon, — bien haut je les proclame :
Je suis de Vellétri. Ce n'est pas tout, — ma femme
A nourri le seigneur Octave.

CASSIUS.

Ah! le neveu,
Sans doute l'héritier?... Parlons-en donc un peu
Que fait-il?

LE MAITRE.

Loin de Rome, il étudie encore.
Pour complaire à son oncle, il meuble, orne et décore
Son esprit de science ; il s'occupe, dit-on,
A mettre en beau latin un Grec nommé Platon.

CASSIUS.

Si jeune?... Quel esprit solide!

LE MAITRE.

Et d'une étoffe!...

CASSIUS, montrant l'estrade.

Tu t'y connais.

LE MAITRE.

Un peu.

CASSIUS.

Donc, c'est un philosophe?

Bruit de foule et grand mouvement dans la rue à gauche.

Mais de ces gens, là-bas, qui presse les talons?

LE MAITRE, regardant au loin dans la rue.

Nos tribuns Flavius et Marullus.

CASSIUS, à part.

Allons!

Tout s'engage assez bien : Cinna, pour un poëte,
Dans cette occasion a montré de la tête. —
Au revoir, mon ami. Je te ferai mander
Si j'ai besoin de toi.

LE MAITRE.

Je viendrai sans tarder,

Seigneur.

Cassius rentre chez lui.

LE JEUNE OUVRIER, au maître.

Eh bien?

LE MAITRE.

N'ayez aucune inquiétude;
Il vous croit loin de Rome, et plongé dans l'étude.

Le bruit redouble dans la rue, et se rapproche.

LE JEUNE OUVRIER.

Qu'est-ce donc?

SCÈNE V.

Les Mêmes, moins CASSIUS ; — les tribuns FLAVIUS et MARULLUS, — un CHARPENTIER, un CORDONNIER, puis une foule d'artisans de tous les métiers, en habits de fête.

MARULLUS, avec colère.

Quelle foule ! et pourquoi tant crier ?
Est-ce fête aujourd'hui dans le calendrier ?
Non. — Depuis Marius et les guerres civiles,
Cette course n'est plus d'usage dans nos villes. —
Allons, dispersez-vous !

A un citoyen.

Toi, quel est ton quartier ?

LE CITOYEN.

Le Vélabre, tribun.

MARULLUS.

Ton état ?

LE CITOYEN.

Charpentier.

MARULLUS.

Sans tablier de cuir ?

LE CITOYEN.

On n'en met pas, — les fêtes.

MARULLUS.

Va le prendre.

LE CITOYEN.

J'y vais.

Marullus s'approche de l'estrade.

LE MAITRE TAPISSIER, déployant une draperie.

Nous travaillons, nous.

MARULLUS.

Faites! —
Mais ailleurs qu'au Forum, avec moins d'embarras,
Vous pourriez, citoyens, occuper mieux vos bras.

A un autre artisan.

Ton métier?

L'ARTISAN.

Médecin.

MARULLUS.

Toi?

L'ARTISAN.

De vieilles chaussures.
Des brodequins percés je recouds les blessures;
Je suis leur Esculape, — et les plus fiers Romains
Marchent, bon gré mal gré, sur l'œuvre de mes mains.

MARULLUS.

Et pourquoi mènes-tu par la ville en débauche
Tous ces gens, qui s'en vont courant à droite, à gauche?

L'ARTISAN.

D'abord, pour qu'en courant ils usent leurs souliers :
C'est mon profit. — Et puis, tribun, vous oubliez
Que notre dictateur, le pontife suprême,
A la course tantôt doit présider lui-même ;
Et nous sommes venus, jeune, vieux, — grand, petit, —
Pour voir monter César au trône qu'on bâtit.

MARULLUS.

Oui ! comme vous veniez jadis pour voir Pompée,
Vils Romains, qu'un tyran fouette de son épée !
Esprits changeants, cœurs durs, blocs de pierre et d'airain,
Fils dégradés ! bâtards du peuple-souverain !
Vous, que je vis cent fois, ô plèbe sans entrailles,
Vos enfants dans les bras, suspendus aux murailles,
Groupés sur les créneaux, entassés sur les tours
Où votre multitude effrayait les vautours, —
La tête, de sueur ou d'orage, trempée,
Attendre du matin au soir le grand Pompée,
Lâches ! comme aujourd'hui vous attendez César !...
Et, dès qu'au loin vos yeux apercevaient son char,
Vos applaudissements, vos clameurs frénétiques
Jusqu'au Mont Janicule ébranlaient nos portiques ;
Et des monceaux de fleurs, des touffes de laurier
Pleuvaient sur le timon du quadrige guerrier,
Dans ce même Forum, ingrats, où vos hommages
De ce nouveau Tarquin couronnent les images ! —
Rentrez dans vos maisons ! et, tombant à genoux,
Priez les dieux, afin qu'ils détournent de nous

Le fléau qui va fondre avec la servitude
Sur votre perfidie et votre ingratitude !

FLAVIUS.

Allez, mes bons amis, mes chers concitoyens,
Rassemblez tous les gens pauvres, ces plébéiens
Dont les pères ont fait Rome puissante et libre !...
Tristes, allez ensemble aux bords sacrés du Tibre ;
Et là, courbant le front, pleurez, silencieux,
Tout ce que vous avez de larmes dans les yeux !
Pleurez tant, — qu'à vos pieds l'onde grossie arrive,
Et baigne les sommets de sa plus haute rive !

Le peuple se disperse.

Cette vile matière est sensible... Voyez !
Ils s'éloignent, muets, sous la honte ployés !...

MARULLUS.

Nous, sans perdre un instant, dépouillons les statues
Que du bandeau royal le peuple a revêtues :
César verra du moins, trompé dans ses calculs,
Qu'il reste des tribuns, s'il n'est plus de consuls !

Ils sortent.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *moins* LES DEUX TRIBUNS ET LE PEUPLE.

LE JEUNE OUVRIER, *montrant la foule qui se disperse.*

Que font-ils ? — Par les dieux ! toute la populace
Fuit ainsi qu'un troupeau que la houlette chasse.
Oh ! oh ! les voilà donc, ces fils de l'Aventin,

Maître, dont tu m'as fait l'éloge ce matin?

LE MAÎTRE.

Je vous ai dit, seigneur, que cette multitude
Obéit par instinct, comme par habitude.
César commande-t-il, ou bien est-ce un tribun, —
On la verra toujours obéir à quelqu'un.
Vous-même après César vous en ferez l'épreuve....
Et de ce que je dis, tenez, voici la preuve :
Les gens que Marullus a chassés par ici
Commencent à rentrer par là.

LE JEUNE OUVRIER, pensif.

Bien... Mais voici
Les fanfares au loin qui, montant vers la nue,
De César, dieu mortel... annoncent la venue.

LE MAÎTRE.

Le trône est prêt. Il peut descendre de son char.

Sons de trompettes, — bruit de foule, acclamations. — César, avec son cortége de chevaliers et de sénateurs, paraît au fond du théâtre, suivi d'un grand nombre de citoyens.

SCÈNE VII.

Les Mêmes; CÉSAR, CALPURNIE, ANTOINE, CASCA, CINNA, PHILOTAS, VARRON, TIMAGÈNE, et d'autres savants illustres; — puis un DEVIN dans la foule.

CASCA, d'une voix forte, écartant le peuple.

Rangez-vous, bonnes gens! — Place! place à César!

CÉSAR.

Ta poitrine de fer à trop crier se lasse.
Regarde un peu, Casca; nous avons de la place.

LE MAÎTRE TAPISSIER, s'inclinant.

Oui; grâce à nos tribuns, illustre Julius.

CÉSAR.

Quels tribuns?

CINNA, qui s'est glissé jusqu'à l'estrade.

Marullus, seigneur, et Flavius.
Tout à l'heure, ici même, ils ont, pleins de colère,
Balayé devant eux le torrent populaire.

CÉSAR.

Toute cette fureur, qu'est-ce qui l'alluma?

LE MAÎTRE TAPISSIER.

Ils prennent contre vous le parti de Numa,
Et disent qu'au profit des intrigues fiscales,
César fait célébrer en mars les Lupercales
Dont, avant Marius, l'ancien calendrier
Fixa toujours la fête au mois de février.

CÉSAR, près de l'estrade.

Ils vont donc applaudir au dessein que je forme :
Oui, le calcul du temps exige une réforme.
N'est-ce pas, Timagène, astronome savant,
Qui dans le ciel toujours pénètres plus avant, —
La science aux rameaux confus veut qu'on l'émonde,

Et nous venons enfin de mesurer le monde?

Debout sur les premières marches de l'estrade.

Au peuple.

Mes amis, vos tribuns signalent justement
Dans les fastes romains un bouleversement;
Mais ils devraient savoir que Timagène m'aide
A corriger ce mal qui n'est pas sans remède.
L'année est mal réglée, il faut en convenir;
Et brouillant le passé, le présent, l'avenir, —
Pour conformer sa marche à la marche solaire
A trop souvent recours au mois intercalaire.
Aussi l'ordre des temps se dérange, troublé :
C'est aux fêtes d'hiver qu'on moissonne le blé;
Et la noire vendange, écumant dans la tonne,
Ne vient plus réjouir les fêtes de l'automne.
Les pontifes, selon des intérêts mesquins,
Pour faire profiter l'argent des publicains,
Dans ce chaos d'erreurs où leurs calculs nous plongent
Raccourcissent l'année à plaisir, ou l'allongent.
Or, ton calendrier, que réglait le hasard,
Numa, doit faire place à celui de César.

ANTOINE.

Ordonne! près de toi qu'est-ce donc que nous sommes?
César commande au temps, César commande aux hommes!

CASCA.

C'est merveilleux! César n'a point assez d'autels!

CINNA.

César, tu fais d'un mot la lumière aux mortels!

Toute humaine clarté dans tes splendeurs s'efface;
Et, devant le soleil, nous nous voilons la face!

LE PEUPLE.

Vive, vive César! Le divin Julius!

CÉSAR, au peuple.

Merci.

D'AUTRES VOIX, dans la foule.

Vive César, fils d'Ancus Martius!

ANTOINE, au peuple.

Criez : VIVE CÉSAR! Voilà sa récompense;
Car, jour et nuit, Romains, c'est à vous seuls qu'il pense!

CÉSAR.

J'ai dans l'âme une ardente et vaste ambition :
Je veux faire de vous la grande nation;
Que Rome — des cités soit la reine éternelle,
Et couvre l'univers en déployant son aile!
Ainsi donc, mes amis, écoutez mes projets. —
Quand je les ai formés, à vous deux je songeais,
Varron et Philotas. Aidez-moi, je vous prie :
La science, d'abord, — ensuite, l'industrie.

A Philotas.

Je vous donne à bâtir sur le mont Palatin
Une bibliothèque à l'Apollon latin :
Qu'elle surpasse, ami, sous notre main romaine
Celles de Ptolémée, et d'Attale, et d'Eumène;
Afin que jusqu'à Rome un lumineux sentier

Vers ce phare immortel guide le monde entier!

VARRON.

La science aura donc son temple auguste et libre!

CÉSAR.

Mais songeons, Philotas, à détourner le Tibre :
Trop souvent il déborde ; et le fleuve toscan
Doit faire désormais le tour du Vatican. —
La ceinture de Rome est d'ailleurs trop étroite :
Qu'un nouveau champ de mars couvre la rive droite;
Et, sur la rive gauche, au peuple souverain
César va dispenser un plus large terrain.
Là, nous élèverons un immense hippodrome
Qui puisse contenir une moitié de Rome.

PHILOTAS.

Vous m'avez confié tant d'énormes travaux,
Que j'accomplirais mal ces prodiges nouveaux,
Si je dois, de César laissant partout l'empreinte,
Couper l'isthme d'Égypte et l'isthme de Corinthe;
De Rome au cap Circé creuser un canal sûr
Et sécher les marais qui désolent Anxur.

CÉSAR.

Oui, c'est trop pour un seul. — Que votre main dessine
Et creuse le canal de Rome à Terracine;
Sur ces marais fiévreux, sur tous ces champs croupis
Jetez un manteau d'or, le manteau des épis. —
Votre compatriote et collègue Eurysthène

A visité l'Égypte ; il est aussi d'Athène :
C'est lui qui, sur vos plans discutés par nous trois,
Va joindre, transformant les isthmes en détroits,
Le golfe de Corinthe au golfe Saronique,
La mer intérieure à la mer arabique.
Qui fera ce prodige aura bien mérité
De César, encor plus de la postérité ! —
A l'œuvre donc ! à l'œuvre ! Et qu'Eurysthène songe
Qu'il va réaliser ce qu'on appelle un songe.

UN CITOYEN.

Que les dieux, ô César, t'accordent de longs jours !

CÉSAR, au peuple.

Vivant ou mort, je veux penser à vous toujours.
Vous verrez qu'au delà du noir sépulcre même
César s'est occupé de vous, et qu'il vous aime !
Mais il demande aussi, Romains, que vous l'aimiez,
Car dans son testament vous êtes les premiers.

LE PEUPLE.

César est immortel !

Fanfares au loin ; mouvement de la foule.

CÉSAR.

Voici l'heure fixée.
Le clairon sonne, amis ; la course est commencée.
Déjà du Lupercal un coureur s'élançant,
Le fouet de cuir en main, vers le forum descend.

Il s'assied : Calpurnie prend place à côté de lui. — Grande animation dans les groupes ; la foule se porte vers une large rue, par laquelle vont

arriver les Luperques dans leur costume bizarre. — Plusieurs matrones, presque toutes voilées, se rangent sur le passage des Luperques. — Le soir est venu peu à peu; les trépieds et les torches s'allument.

ANTOINE, s'inclinant devant l'estrade.

Flamine de César, chef du sacré Collége,
Julius, je réclame ici mon privilége.

Sur un signe de César, Calpurnie abaisse son voile, et descend quelques marches pour se rapprocher d'Antoine. — Un instant de profond et religieux silence. Tout à coup une voix se fait entendre au milieu de la foule.

LA VOIX.

César!

CÉSAR.

Eh bien?

LA VOIX, se rapprochant.

César!

GASCA, d'une voix menaçante.

Quand le maître s'est tu,
Qui parle?

CÉSAR.

On m'appelait? Qui donc?

LA VOIX, se rapprochant toujours.

Moi!

CÉSAR.

Que veux-tu?

LA VOIX.

Crains les ides de mars!

CÉSAR.

Qu'est cet homme ?

LA VOIX.

Un prophète!

CÉSAR.

Approche.

Un vieillard, couvert d'un manteau sombre, sort de la foule, et s'avance lentement vers l'estrade. — C'est un devin.

LE DEVIN.

Me voici.

CÉSAR.

Que disais-tu ? Répète.

LE DEVIN.

Crains les ides de mars !

CÉSAR.

Il est fou, ce devin !

LE DEVIN.

Malheur à toi, César!... je suis l'écho divin !

CALPURNIE, avec épouvante.

Dieux bons !

CASCA, furieux, au devin.

Attends!...

CÉSAR.

Laissez. — C'est un visionnaire.

Le devin rentre dans la foule. — La fête, un moment troublée, continue.

CASCA, voyant accourir un Luperque.

Place au coureur!

Il écarte la foule.

LE LUPERQUE, en passant devant César.

Salut! toi que Rome vénère.

ANTOINE, à Calpurnie.

Que les dieux immortels, si longtemps implorés,
Vous accordent enfin ce que vous désirez,
Auguste Calpurnie!

Il frappe légèrement dans la main qu'elle lui présente.

CASCA.

Oui, dieux, gardiens de Rome,
Un fils, un héritier à César!

CINNA.

Au grand homme!

Acclamations du peuple.

ANTOINE.

Un flambeau qui s'allume à ce front radieux,
Afin que Julius, remontant vers les dieux,
Vainqueur de l'Océan, et du Nil et du Rhône,
Vous laisse un héritier de son nom, — de son trône!

PLUSIEURS VOIX, dans le peuple.

De son trône! — Il a dit son trône!

ANTOINE, avec plus de force.

Oui, Romains!

Mettez la république entière dans ses mains.
Rien ne peut ébranler la ville aux sept collines,
Si le Parthe (lisez les pages sibyllines)
Dans ses déserts de sable enfin trouve un linceul. —
Mais qui vaincra le Parthe invincible ?... Un roi seul.
Croyez donc cet oracle infaillible et suprême,
Comme si Jupiter avait parlé lui-même. —
Voulez-vous qu'infidèle aux plans qu'il a conçus
César obscurément tombe où tomba Crassus ?
Voulez-vous, sans respect pour les voix fatidiques,
Laisser votre soleil s'éteindre aux bords médiques ?...
Ou des mornes déserts dont nous nous effrayons,
Voulez-vous qu'il revienne avec plus de rayons ?
Eh bien ! celui que Rome, en son idolâtrie,
Nomma cinq fois consul, père de la patrie,
Dictateur, grand pontife, et chef du tribunat,
Que César règne, élu du peuple et du sénat ! —
Mais que lui manque-t-il à ce roi ?... La couronne ?
Non ; car déjà son front d'un laurier s'environne ;
Et vous-même déjà, du bandeau souverain,
Vous avez revêtu ses images d'airain !...

Franchissant les marches du trône.

En vous et dans César quel changement s'apprête,
Lorsque César aura ce bandeau sur la tête ?
Aucun. — Voyez plutôt !

Il présente à César un diadème.

LE DEVIN, *dans la foule.*

Crains les ides de mars !

PLUSIEURS VOIX, dans le peuple.

Oui! Oui! que Julius règne dans nos remparts.

D'AUTRES VOIX.

Non! plus de rois! — A bas les Tarquins!

CALPURNIE, entourant César de ses bras.

Oh! s'il m'aime,
César ne voudra point toucher ce diadème!

VOIX, dans le peuple.

Vive le roi César?

D'AUTRES VOIX.

Non! meure César roi!

CÉSAR, se levant

Amis!

UN CITOYEN.

Faites silence!... Il veut parler, je croi.

CÉSAR.

Antoine s'est trompé, tête légère et folle!
Ce bandeau n'appartient qu'au roi du Capitole.
Couronnons Jupiter miséricordieux!
Jupiter seul est roi des hommes et des dieux!

ANTOINE, bas à César.

César, tu laisses fuir l'occasion et l'heure.

CALPURNIE.

César! n'accepte point ce bandeau!... C'est un leurre.

Montons au Capitole!

CÉSAR, repoussant une seconde fois le diadème que lui offre Antoine.

Au Capitole, amis!

Il descend les marches du trône.

VOIX DIVERSES.

Vive César! — A bas les tyrans!

CALPURNIE, chancelante.

Je frémis!

CÉSAR.

Sois calme.

VOIX DIVERSES.

Il ne veut pas de ce royal emblème!
Vive César consul! — César sans diadème!

LE JEUNE OUVRIER, qui avait disparu depuis l'entrée de César.

Rien encore... Attendons. — Je voulais voir, j'ai vu.

Il rentre et se perd dans la foule.

CÉSAR, bas à Antoine.

Ce n'est pas le moment.

ANTOINE, bas.

Il viendra, c'est prévu.

CÉSAR.

Ne précipitons rien.

ANTOINE.

Malheur à qui diffère!

CÉSAR, à lui-même, tristement.

Tu n'as rien fait, César, tant qu'il te reste à faire.

A ceux qui l'entourent.

Suivez-moi tous.

César, Calpurnie, Antoine, Casca, Cinna, Varron, Philotas, et toutes les autres personnes du cortége se dirigent vers le Capitole, accompagnés de la foule qui sort en criant : *Vive César!* — Tous les flambeaux, toutes les torches ont disparu. — Demi-obscurité. — Cassius qui, depuis quelques moments, a tout observé, sort de chez lui.

SCÈNE VIII.

CASSIUS, seul.

CASSIUS.

Il a repoussé le bandeau
Et ce titre de roi, comme un trop lourd fardeau...
Il aurait accepté, pourtant, sans Calpurnie
Qui l'entourait d'amour, comme son bon génie! —
Patience!

Apercevant Brutus, la tête penchée sur sa poitrine, appuyé contre une statue.

Ah! Brutus... Puisqu'il vient de tout voir,
Ce qu'il a dans le cœur, nous allons le savoir.

Il s'avance vers lui.

SCÈNE IX.

CASSIUS, BRUTUS.

CASSIUS.

Salut, noble Brutus!

BRUTUS, rêveur.

Salut, ami.

Il fait un mouvement pour s'éloigner.

CASSIUS.

Demeure.

As-tu vu ce qui s'est passé là tout à l'heure?

BRUTUS.

Oui, tout.

CRIS DU PEUPLE, au loin.

Vive César!

CASSIUS.

Toujours, toujours ce nom! —

Ne suis-tu pas César au Capitole?

BRUTUS

Non.

CASSIUS.

Tu l'aimes cependant?

BRUTUS.

César m'a laissé vivre :

C'est un ami. Pourtant je ne veux pas le suivre.

Mais puisque vous deviez accompagner ses pas,

Suivez-le, Cassius; je ne vous retiens pas.

CASSIUS.

Brutus! J'étais aussi de vos amis, naguères?...

BRUTUS.

Vous en êtes toujours, certe, et des moins vulgaires.

CASSIUS.

Pardonne, si j'en ai douté; pardonne, ami,
Si je n'ose le croire encore qu'à demi...
C'est ta faute! — Depuis quelque temps, ce me semble,
Tu m'évites... Nos cœurs ne battent plus ensemble;
Et lorsque, par hasard, je t'aborde en chemin,
Ton œil est plus distrait, et plus froide est ta main.

BRUTUS.

Ami, cette froideur est bien involontaire!...
Si mon œil est distrait, ma course solitaire,
Oh! ne m'accuse pas... Les dieux m'en sont témoins,
Va, je t'aime toujours, et ne t'aime pas moins!

CASSIUS.

Je me trompais, tant mieux.

Ils se serrent la main. — Acclamations lointaines.

BRUTUS.

Qu'est cela?

CASSIUS.

Tu l'ignores?

BRUTUS.

Non.

CASSIUS.

César a pour lui des poitrines sonores!

BRUTUS.

J'ai peur qu'il cède au peuple, ou le peuple à César!

CASSIUS.

Il ne faut qu'un moment, il ne faut qu'un hasard...
S'ils le proclamaient roi, Brutus?

BRUTUS.

Je le redoute.

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas qu'il le fût?

BRUTUS.

Non, sans doute.

CASSIUS.

Oh! si tu pouvais lire en mon âme!

BRUTUS.

Pourquoi?
Veux-tu me confier quelque secret, dis-moi?

CASSIUS.

Oui.

BRUTUS.

S'il est question d'une chose qui tende
Au bien de la patrie, — avant que je t'entende,
Mets Rome d'un côté, mets de l'autre un cercueil,
Je les regarderai tous les deux du même œil!...
Car, dans ce triste siècle où tout chancelle et tombe,
J'aime Rome encor plus que je ne crains la tombe!

CASSIUS.

En douter, moi! te faire un si cruel affront,
Quand l'âme des Brutus rayonne sur ton front!
Oh! je vais te parler de choses bien amères,

De Rome vénérable entre toutes les mères,
De Rome qui se meurt sous un joug étouffant,
De Rome, dont Brutus est le plus noble enfant!

BRUTUS.

Le plus noble? C'est vrai, ma famille est ancienne.
Mais Cassius, mon frère, oublierait-il la sienne,
Et les champs de bataille où son courage a lui?
Brutus est dans les camps moins illustre que lui.

CASSIUS.

Non; dis que ma poitrine au seul mot d'honneur vibre;
Que je suis comme toi né citoyen et libre;
Que je hais les tyrans, comme toi, plus que toi,
Car je ne veux pas voir d'homme au-dessus de moi;
Car je ne saurais vivre esclave et reconnaître,
Moi, vieux patricien, dans mon égal un maître!

BRUTUS.

Tu parles de César?

CASSIUS.

Est-il donc plus que nous,
Cet homme, pour vouloir qu'on le serve à genoux?
Non! ce n'est qu'un mortel! — Dans un jour de tourmente,
Où du Tibre le vent fouettait l'onde écumante,
Après avoir lancé disques et javelots,
Poudreux, César et moi, nous regardions les flots.
César me dit : « Du champ de Mars à l'autre rive,
Veux-tu voir de nous deux qui le premier arrive? »
Dans le Tibre aussitôt m'élançant tout vêtu,
Je crie : « Et toi, César, suis-moi donc. Oses-tu? »

Fatigué, haletant, sans même qu'il balance,
Derrière moi César dans le gouffre s'élance...
Peut-être on t'a conté ce défi hasardeux,
Où nous devions cent fois trouver la mort tous deux?
Le fleuve, qui battait ses ponts, — de leurs arcades,
S'échappait, bondissant, en bruyantes cascades;
Mais nageant côte à côte au plus fort du torrent,
Nous, d'un courage égal, nous fendions le courant;
Lorsque, près d'un écueil où le sable bouillonne,
César, entraîné, cède au flot qui tourbillonne,
Et je l'entends crier, sous la vague éperdu :
« Cassius! Cassius! à moi!... je suis perdu! »
Mais comment le sauver? j'allais périr moi-même! —
Enfin, dans un effort désespéré, suprême,
Je regagnai la rive... Alors je vis César
Emporté, chose inerte, et roulant au hasard
Comme un saule arraché qu'avec sa jaune arène
Le Tibre pousse et jette à la mer de Tyrrhène!
Par bonheur, se risquant dans un frêle bateau,
Un pêcheur court à lui, le prend par son manteau,
Et le ramène au bord. — Brutus, celui qu'on nomme
Le dieu, le Jupiter!... il était moins qu'un homme.
Livide comme un front que la tombe a touché,
Un peu plus, il mourait sur la terre couché,
Ainsi qu'un marinier du port, couvert de bure,
Ainsi qu'un mendiant du quartier de Suburre!
Et tandis qu'il gisait, immobile, râlant,
J'étais resté debout, respirant et parlant!
Eh bien! c'est moi qui suis la vile créature,

Et César est l'auguste et sublime nature!
On dirait que, formé d'un plus noble métal,
César est la statue, et moi le piédestal!...
Cet orgueilleux César peut être un dieu pour Rome;
Mais pour moi, Cassius, ce n'est plus même un homme!

Cris du peuple au Capitole.

Vive César!

BRUTUS.

Encore une acclamation!

CASSIUS.

Rome est devant César en adoration!
Il me semble pourtant qu'en des jours plus prospères,
Nous avons entendu souvent dire à nos pères
Que Rome, dans ses murs, vit jadis un Brutus
Qui n'aurait pas souffert un César...

BRUTUS.

Cassius,
Que pour moi vous ayez une amitié de frère,
Je n'en veux point douter; j'en suis sûr, au contraire.
Qu'en ce triste moment vous me parliez au nom
De votre conscience, en douterai-je? Non.
Si nos aïeux, ouvrant leur pesante paupière,
Pouvaient se réveiller dans leurs couches de pierre,
Ces hommes du passé que la tombe engourdit
Me diraient, je le crois, ce que vous m'avez dit.
Mais par cette amitié, compagne fraternelle,
Qui nous a vus grandir à l'ombre de son aile,
Par nos aïeux, dormant dans leur sacré linceul,
N'insiste plus, ami : je veux réfléchir seul.

Tes paroles au fond de mon cœur je les grave;
Dans un recueillement silencieux et grave,
J'en développerai chaque mot, pour savoir
Si leur sens véritable est conforme au devoir.
Avec ma conscience il faut que je discute;
Puis, l'arrêt une fois prononcé, j'exécute!
Mais, pris dans mon devoir comme dans un réseau,
Va, j'aimerais mieux être un berger d'Arezzo,
Un simple villageois d'Arpinum, peu m'importe,
Que d'avoir ce grand nom, lourd fardeau que je porte! —
Avant de renouer un si grave entretien,
Je vais creuser mon cœur... Ami, creuse le tien;
Vois si toute vengeance impure en est bannie,
Si véritablement tu hais la tyrannie;
Et demande-toi bien, en homme de ton rang,
Si tu n'abhorres pas encor plus le tyran?
La haine et le devoir ne peuvent se confondre...
Adieu : mon premier mot sera pour te répondre.

CASSIUS.

Je l'attends. Que les dieux punissent les pervers!
Songe à Rome, Brutus, et songe à l'univers!

Il s'éloigne.

Cet acte des *Lupercales*, qui était primitivement le deuxième avant un retranchement beaucoup plus politique que littéraire, pourrait donc au besoin reprendre sa place, tout naturellement, sans rien bouleverser. L'acte suivant : — LA MAISON DE BRUTUS — s'ouvrirait alors d'une façon peut-être plus

saisissante, par la scène II (page 211) où, la nuit, Brutus, seul et rêveur, est penché sur le livre et l'épée.

C'est ainsi que *le Testament de César* devait être enfin repris en 1867, sur un autre théâtre que la Comédie-Française, quand un nouvel interdit, plus étrange et plus incompréhensible que les précédents, vint mettre obstacle aux répétitions qui allaient commencer.

Le prologue de Cythéris, le seul innocent de la pièce en 1849, était devenu soudainement le plus coupable. César, à qui l'on pardonnait tout au plus Cléopâtre, — une reine, — ne devait pas s'attarder, la nuit, chez la courtisane Cythéris.

L'éternel pavé de la fable!

FIN DU TOME PREMIER.





TABLE DU TOME PREMIER

	Pages
A mon frère Paul Lacroix (bibliophile Jacob)	1
Dédicace a Villemain.	3
Œdipe roi.	9
Avant-propos du *Testament de César*	105
Le Testament de César.	113
La Fête des Lupercales, ancien deuxième acte du *Testament de César* (supprimé au théâtre).	311



Imprimerie Heutte et Cᵉ, à Saint-Germain.


a39003 002438124b